This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Arch. 12° F. 1769 (6)

OPINIONS

DES

ANCIENS

SUR LES JUIFS.

Par feu M. DE MIRABAUD,

Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe.

LONDRES

MDCCLXIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
9 OCT 1984
OF OXFORD
LIBRARY

OPINIONS
DES
ANCIENS
SUR LES JUIFS.

ON croit communément aujourd'hui que la miſere dans laquelle les Juifs ſont tombés, & que le mépris univerſel qu'on a pour eux, ſont des ſuites de la malédiction que Jéſus-Chriſt a jettée autrefois ſur cette malheureuſe nation.

Cette opinion fait honneur à la Religion Chrétienne. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle ne fût point l'effet d'un zêle prévenu & peu éclairé, & qu'elle ſe trouvât conforme à la vérité hiſtorique ; cependant il eſt certain que les Juifs avant que de s'être attiré cette malédiction, qu'on regarde comme la cauſe de leur miſere, étoient déja haïs & mépriſés partout où ils étoient, & on conviendra même qu'il n'eſt preſque jamais fait mention d'eux dans l'antiquité que par rapport à ce mépris & cette averſion générale qu'on avoit pour eux.

De tous les anciens qui ont parlé de l'origine du peuple de Dieu, il n'y en a pas un ſeul qui ne l'ait fait de la maniere du monde la plus mépriſante & la plus injurieuſe. Manethon & Chéremon, hiſtoriens Egyptiens dont Joſeph nous a conſervé les témoignages, nous apprennent, qu'*une grande multitude de Lépreux & d'autres perſonnes infectées de maladies contagieuſes furent autrefois chaſſés de l'Egypte par le Roi Amenophis : que ces Lépreux élurent pour leur chef un Prêtre d'Héliopolis nommé Moyſe, qui leur compoſa une Religion & leur donna des Loix.* (1)

Liſimaque, que Joſeph cite auſſi, dit la même choſe que ces deux hiſtoriens, excepté qu'il appelle Bocchoris le Roi qui chaſſa les Juifs (2).

Tacite (3) a ſuivi Liſimaque : Diodore de Sicile, ſans faire mention ni de Bocchoris ni d'Amenophis, dit (†) ſimplement qu'on avoit aſſuré à Antiochus E-

(1) Contre Appion. Liv. I. Ch. 9. 11. 12.

(2) Hiſt. Lib. 5. Cap. 34. apud. Photium.

(3) Plurimi authores conſentiunt, ortâ per Egyptum tabe, quæ corpora fœdaret, regem Bocchorim, adito Hammonis oraculo remedium petentem, purgare regnum & id genus hominum ut inviſum Deis, alias in terras avehere juſſum. Hiſt. Lib. 5. Cap. 3.

(†) Photius Bibliot. Lib. 34.

piphane que cette nation avoit été chaſſée de l'Egypte à cauſe de la lèpre dont elle étoit infectée. Juſtin (4) parle de même que Diodore, & il eſt malheureux pour les Juifs qu'une opinion, qui leur attribue une origine ſi baſſe & ſi honteuſe, ait été communément reçue ſans que perſonne ait daigné ajouter foi à la maniere éclatante & miraculeuſe dont ils aſſuroient eux-mêmes qu'ils étoient autrefois ſortis de l'Egypte.

Strabon eſt de tous les hiſtoriens celui qui a traité les Juifs le plus favorablement. Cet auteur à la vérité n'a pas adopté leur ſortie miraculeuſe de l'Egypte, mais auſſi ne fait-il pas mention de cette vilaine maladie que les autres leur attribuent : il dit ſimplement qu'ils ſe retirerent ſous la conduite de Moyſe qui étoit un Prêtre du pays. Juſtin & Tacite, ainſi que nous venons de le dire, conviennent de la lèpre, mais ils ne donnent pas à ces lépreux l'Egypte pour pays originaire ; le premier qui avoit quelque connoiſſance des Ecritures fait les Juifs Syriens d'origine ; l'autre trompé par la reſſemblance du mot Juda avec celui d'Ida, qui eſt le nom d'une montagne de Crete, a

(4) Lib. 36. Cap. 2.

cru (5) qu'ils étoient originaires de cette iſle. A la réſerve de ces deux hiſtoriens, tous les autres ont aſſuré que les Juifs étoient Egyptiens; la conformité de caracteres & d'uſages qu'on remarquoit entre ces deux nations leur faiſoit donner une origine commune, d'autant plus que les Juifs convenoient eux-mêmes qu'ils avoient habité longtems l'Egypte.

Chez les Egyptiens les Prêtres étoient nourris & entretenus aux dépens du public, ils étoient vêtus de lin, ils ſe baignoient fréquemment le jour & la nuit. Le Souverain Pontife portoit une image de ſaphir pendue au colet, cette image s'appelloit *vérité* (†): dans leurs ſacrifices ils faiſoient l'exécration ſur la tête d'une victime, c'eſt-à-dire qu'ils prioient (‡) les dieux de détourner ſur cette tête tous les maux dont le peuple étoit menacé; le même uſage ſe trouvoit établi chez les Juifs: la circonciſion, l'horreur pour le pourceau, les jeûnes obſervés la veille des fêtes, la diſtinction des Ecritures en ſacrées &

(5) *Vid.* Tacit. Hiſt. Lib. 5. Cap. 4.
(†) Hérodote Lib. 5. Plutarch. polit. Elien var. Hiſt. Lib. 14. Cap. 34.
(‡) *Voyez* Diodore L. 2. 5. 6. Plutarch. ſimpoſ. Lib. 4. Cap. 7.

profanes & celle des animaux en purs & impurs, paroiſſent encore empruntées des Egyptiens. L'hiſtoire de la nation Juive autoriſoit l'opinion, qui donnoit à ces deux peuples une même origine, & inſinuoit aſſez clairement qu'ils avoient autrefois adoré le même Dieu. Au ſortir de l'Egypte dès que les Juifs eurent perdu de vue Moyſe qui vouloit établir parmi eux une nouvelle religion, la premiere choſe qu'ils firent fut de ſe forger un veau d'or, qui étoit, comme on le ſait, le principal objet du culte des Egygtiens. Moyſe lui-même en élevant le ſerpent d'airain dans le déſert, remit devant les yeux de ſon peuple un de leurs plus fameux hiéroglyphes qui ne manqua pas dans la ſuite de faire retomber les Juifs dans l'idolâtrie, à laquelle il vouloit les faire renoncer (7). Enfin on trouvoit une ſi grande conformité entre les cérémonies & les uſages des Juifs & des Egyptiens, qu'on a toujours confondu ces deux nations, de même qu'on confondit depuis les Chrétiens avec les Juifs, les anciens n'ayant jamais regardé le Chriſtianiſme que comme une ſecte & une branche

(7) Le Roi Ezéchias fit briſer le ſerpent d'airain parce que les Juifs l'adoroient.

particuliere du Judaïſme.

Les Egyptiens qui avoient été ſi long-tems les plus illuſtres des peuples de la terre, qui avoient enſeigné les ſciences & les arts au reſte du monde, avoient beaucoup perdu dans la ſuite de leur ancien éclat, ou peut-être n'avoient-ils été redevables de leur célébrité qu'à l'ignorance dans laquelle vivoient encore les autres nations dans le tems qu'ils étoient déjà une république policée. Quoi qu'il en ſoit, ils ne devinrent depuis célebres que par leur ſotiſe & leur ſuperſtition; & ſi la curioſité attiroit encore les hommes chez eux pour y admirer la ſolidité de leurs pyramides, & les autres ouvrages de leurs ancêtres, on y alloit auſſi quelquefois pour y être témoin d'une religion que l'on regardoit comme le triomphe de l'extravagance humaine. Les Egyptiens étoient donc tombés dans le mépris général de tous les peuples, & les Juifs qu'on confondoit toujours avec eux partageoient ce mépris; ils s'en attiroient même un encore plus grand par la ſingularité de leur culte & par les maximes qu'on leur imputoit, ainſi que nous allons le faire voir.

Toutes les nations avoient pour les

Juifs non ſeulement un ſentiment de mépris, mais encore un ſentiment de haine, & on ſe croyoit également bien fondé à les haïr & à les mépriſer: on les haïſſoit parce qu'on ſavoit qu'ils haïſſoient les autres hommes, & on les mépriſoit parce qu'on leur voyoit obſerver des coutumes qu'on trouvoit ridicules, & que d'ailleurs le caractere de leur eſprit paroiſſoit très-mépriſable, c'eſt ce qu'il faut examiner en particulier.

Les Juifs adoroient un Dieu inviſible qu'ils aſſuroient être le maître de tous les Dieux; leurs prieres, leurs cantiques, leurs livres, leurs diſcours étoient pleins de termes injurieux pour les Dieux des nations; & cela eût été ſuffiſant pour inſpirer aux autres peuples de la haine pour eux; le ſeul zêle de religion l'auroit pu produire: mais on avoit une raiſon plus forte pour les haïr, qui eſt celle de l'amour propre & de l'intérêt particulier. On étoit perſuadé que les Juifs avoient pour tous ceux qui n'étoient point de leur religion une haine d'autant plus grande qu'on la croyoit ordonnée par le Dieu qu'ils adoroient.

Ce fut cette raiſon ſeule qui au rapport de Diodore porta Antiochus à les

traiter avec tant de rigueur. Le Roi, dit-il, déteſtant la haine que les Juifs portoient à toutes les autres nations, fit immoler un cochon dans leur temple, & fit répandre le ſang de cette victime abominable ſur leurs livres ſacrés qui autoriſoient cette haine injuſte (8).

Tacite confondant les Chrétiens avec les Juifs, ſelon la coutume des anciens, aſſure que ces malheureux que Néron produiſit comme coupables de l'incendie de Rome, ne furent convaincus de ce crime, que parce qu'on les crut très-capables de l'avoir commis par la haine qu'ils portoient au genre humain (9). Et dans un autre endroit il dit (10) poſitivement des Juifs, qu'ils ont à la vérité beaucoup de charité les uns pour les autres & une fidélité inviolable entre eux; mais qu'à l'égard de tous les autres hommes, ils leur portent une haine implacable. Ils n'enſeignoient les chemins qu'à ceux de leur religion, dit Juve-

(8) Liv. 34. apud Photium.

(9) Haud perinde in crimine incendii quàm odio humani generis convicti ſunt. Annal. Lib. 15. Cap. 44.

(10) Apud ipſos fides obſtinata, miſericordia in promptu, ſed adverſus omnes alios hoſtile odium. Tacit. Hiſt. Lib. 5. Cap. 5.

nal, (11) & ils ne vouloient indiquer les fontaines qu'aux ſeuls Circoncis, c'eſt-à-dire qu'ils refuſoient inhumainement les ſecours les plus ſimples & les plus ordinaires de l'humanité à tout autre qu'à des Juifs.

Quelques-uns accuſoient Moyſe d'avoir inſpiré aux Juifs cette haine pour les autres peuples pour ſe venger de la dureté avec laquelle les Egyptiens les avoient autrefois chaſſés de leur pays. (12) Mais ſans recourir à cette mauvaiſe intention de leur légiſlateur, la maniere barbare dont cette nation avoit autrefois traité les Cananéens de même que tant de peuples que Dieu leur avoit commandé d'exterminer juſqu'aux femmes & aux enfans, jointe à une infinité d'exemples de cruauté à l'égard des étrangers dont les livres des Juifs ſont remplis, tout cela, dis-je, étoit ſans doute ſuffiſant pour leur attirer la haine de tous les peuples. C'eſt à propos de ces maſſacres des Cananéens que l'Empereur Julien diſoit (13) „ les légiſlateurs des

(11) Non monſtrare vias eadem niſi facta colenti;
Quæſitum ad fontem ſolos deducere verpos.
JUVENAL. SATYRA 14. VERS. 103.

(12) Diodore Lib. 40. apud Photium.

(13) *Voy.* St. Cyrille contra Julian. Lib. 6.

„ payens recommandent qu'on traite a-
„ vec douceur ceux-mêmes, de qui on
„ a été offenſé ; mais Moyſe ordonne
„ d'exterminer entiérement des peuples
„ innocens." Dieu a même pluſieurs fois ordonné aux Juifs d'exterminer les animaux qui ſe trouveroient dans certaines villes des Cananéens.

La haine qu'on portoit aux Juifs étoit donc fondée ſur leurs hiſtoires, ſur leur conduite à l'égard des incirconcis, & ſur l'opinion où l'on étoit qu'ils haïſſoient eux-mêmes tout le reſte des hommes. Voilà pourquoi ils étoient regardés comme les ennemis déclarés du genre humain, à qui il ne manquoit que le pouvoir & une occaſion favorable pour faire ſentir à tout l'univers les effets de leur mauvaiſe volonté ; & voilà en même tems pourquoi dans toutes les ſéditions populaires ils étoient les premieres victimes de l'indignation publique.

Les habitans d'Alexandrie en maſſacrerent en une ſeule fois cinquante mille. Ceux de Séleucie en exterminerent autant ; ceux de Damas dix mille ; ceux de Céſarée vingt mille. Joſeph (14) qui rapporte tous ces maſſacres, déplore le

(14) Joſeph de bello Judaïco. Lib. 2. Cap. 33. 34. 35. 36.

malheur de ſa nation d'avoir pour ennemis tous les peuples de la terre. Il faut avouer que les Juifs payoient l'avantage d'être la nation chérie de Dieu, par le déſagrément d'être l'objet de la haine des hommes.

Cependant comme les Juifs étoient par leur foibleſſe hors d'état de faire aucun mal à perſonne, cela faiſoit qu'on avoit pour eux encore plus de mépris que de haine. La circonciſion, l'obſervation du Sabbath, leurs jeûnes fréquens, leur ſotte crédulité qui paſſoit en proverbe, les rendoit la riſée de tous les peuples; les anciens n'ont jamais parlé d'eux que comme de la lie des hommes. „ Toutes les nations, diſoit Julien, (15) „ ſe ſont diſtinguées par quelque en„ droit, les unes par leur puiſſance & „ leurs richeſſes, les autres par leur ſa„ geſſe, d'autres par leur eſprit & leur „ induſtrie, les Juifs ſeuls ſont toujours „ reſtés dans l'obſcurité & ſans aucun „ mérite."

Tacite (16) nous apprend que le Sénat

(15) St. Cyrille contre Julien Lib. 5.

(16) Factum & de Sacris Ægyptiis Judaïcisque pellendis: factumque patrum conſultum, ut quatuor millia libertini generis ea ſuperſtitione infecta, queis idonea ætas, in inſulam Sardiniam ve-

qui les chaſſa de Rome ſous l'empire de Tibere, en envoya en Sardaigne quatre mille des plus vigoureux, ne ſe ſouciant pas beaucoup que l'intempérie de l'air de cette iſle les y fît périr, & regardant leur perte comme une choſe très-peu conſidérable. Il nous dit ailleurs que pendant que les Aſſyriens, les Medes & les Perſes étoient les maîtres de l'Orient, les Juifs faiſoient la plus vile & la plus mépriſable partie de leurs ſujets. (17)

Le même auteur parle ainſi de leur religion. Quelques-uns, dit-il, (18) voyant dans le temple des Juifs quantité d'ornemens, de feuilles de vignes & de grapes de raiſins, ont cru que cette nation adoroit Bacchus, mais ils ſe trompent fort, car les cérémonies de Bac-

herentur, coercendis illis latrociniis, & ſi ob gravitatem cœli interiiſſent, vile damnum : Cœteri cederent Italiâ, niſi certam ante diem profanos ritus exuiſſent. Annal. Lib. 2. Cap. 85. ſub. fin.

(17) Dum Aſſyrios penès Medoſque & Perſas oriens fuit deſpectiſſima pars ſervientium. Hiſt. Lib. 5. Cap. 8.

(18) Quia Sacerdotes eorum tibia tympaniſque concinebant, hedera vinciebantur, vitiſque aurea templo reperta : Liberum patrem coli, domitorem orientis quidam arbitrati ſunt, nequaquam congruentibus inſtitutis. Quippe Liber feſtos lœtoſque ritus poſuit ; Judæorum mos abſurdus ſordiduſque. Tacit. Hiſt. Lib. 5. Cap. 5. ſub fin.

chus n'inſpirent que la joye & l'allégreſſe, au lieu que celles des Juifs ſont lugubres, ſales & abſurdes.

La triſteſſe du culte eſt encore un point ſur lequel les anciens trouvoient beaucoup de conformité entre les Juifs & les Egyptiens. „ Les Dieux des Grecs, „ dit Apulée, ſe plaiſent aux chants de „ réjouiſſance, mais les Divinités Egyp- „ tiennes n'aiment que les chants lugu- „ bres." (19)

Auguſte (20) donna des louanges à Caïus ſon petit-fils ſur ce qu'il n'avoit pas daigné ſacrifier à Jéruſalem en paſſant par la Judée, & c'étoit une des plus grandes marques de mépris que les Romains puſſent donner, que de ne pas ſacrifier aux Dieux des différens pays par où ils paſſoient. On peut voir dans Diodore, Strabon, Plutarque, Florus, Ammian-Marcellin & généralement dans tous les hiſtoriens qui ont parlé des Juifs, la maniere mépriſante avec laquelle ils l'ont fait. (21)

(19) Egyptia numina plangoribus gaudent., Græca choreis. De deo Socratis L. 2.

(20) Ægyptiacam & Judaïcam ceremoniam contemptui habuit & Caïum nepotem quod Judæam præteriens apud Hyeroſolimam non ſupplicaſſet, collaudavit. Suet. in Auguſto. Cap.

(21) *Voyez* Plutarque Simpoſiac. Lib. 4. quæſt.

Les Poëtes les ont raillés avec des termes encore plus piquans. Horace a consacré le proverbe de leur crédulité (22). Juvénal (23) nous les représente tantôt comme des conteurs de sornettes, tantôt comme de misérables gueux & toujours comme des hommes d'une superstition imbécille. Perse (†) choisit la religion Juive pour désigner la superstition même. Horace (24) avant lui avoit fait la même chose. Les Epigrammes de Martial sont pleines de railleries continuelles contre eux: il y compare entre autres leurs (25) jeûnes à tout ce qu'il y a au monde de plus puant & cette épithete de puants leur est donnée pré-

9. 5. — Diodor. Sicul. Lib. 34. — Strabon Lib. 16. Florus, Lib. 3. Cap. 5. — Ammian. Marcell. Lib. 22.

(22) ..... Credat Judæus apella. Lib. 1. Sat. 5. vers. 100.

(23) Qualiacumque voles Judæi somnia vendunt. Sat. 6. vers. 546.
Judæis, quorum cophinus, fœnumque supellex. Satir. 3. vers. 14.

(†) Labra moves tacitus, recutitaque Sabbata palles. Pers. Sat. 5. v. 18.

(24) ..... hodie tricesima Sabbata, vis tu Curtis Judæis oppedere?
Horat. Sermon. Lib. 1. Satyr. 9. ℣. 69. 70.

(25) Quod jejunia Sabbathariorum. . . . .
Mallem, quàm quod oles, olere bassa.
Martial. Lib. 4. Epigram. 4.

férablement à toutes par Ammien Marcellin. (26)

Quoique la circonciſion fût commune aux Juifs, aux Egyptiens, aux Ethiopiens, & à d'autres peuples; ſoit qu'ils l'obſervaſſent plus réguliérement, ſoit qu'ils en donnaſſent des raiſons myſtérieuſes qu'on trouvoit abſurdes, il eſt certain qu'ils étoient les ſeuls dont on ſe moquoit ordinairement au ſujet de cette coutume.

Ariſtophane dans le *Plutus* la met aſſez plaiſamment au deſſous des choſes les plus viles & les plus honteuſes. „ On „ vient, dit-il, d'emmener un vieillard „ tortu, boſſu, galeux, tout pelé, tout „ ridé, & même je crois circoncis."

On déſignoit preſque toujours les Juifs par certains termes injurieux (27) qu'on ne peut rendre en notre langue, & qui avoient tous rapport à leur circonciſion; mais ſur-tout lorſque dans les bains publics où dans d'autres occaſions les Juifs étoient obligés de paroître ce qu'ils étoient, les huées étoient alors ſi fortes & les railleries ſi piquantes qu'ils ne pouvoient s'empêcher de rougir devant les hommes de cette marque caractériſtique.

(26) Lib. 22.

(27) *Verpi, curti, recutiti.*

du choix de Dieu. C'eſt pourquoi ils avoient ordinairement recours à certains moyens violens & douloureux pour paroître faits comme les autres dans ces occaſions, & pour effacer en quelque maniere cette tache qui leur attiroit des railleries qu'ils ne pouvoient ſoutenir (28). Enfin les étrangers portoient ſi loin le mépris décidé qu'ils avoient pour eux à cauſe de la circonciſion, qu'ils les inſultoient juſque dans leur ville capitale & même juſque dans leur Sanctuaire. Joſeph nous (29) apprend même qu'un Soldat de la Garniſon Romaine ſe tenant à la porte du temple où les Juifs entroient en grand nombre pour célébrer la fête de Pâques, s'aviſa de leur montrer à nud ce en quoi les autres hommes différoient d'eux, ce qu'il accompagna de paroles ſi inſultantes, que le peuple ſe ſouleva, & qu'il y en eut plus de dix mille d'entre eux qui périrent en cette occaſion.

Les Commentateurs de l'Ecriture ſe croient intéreſſés à ſoutenir, qu'Abraham eſt le premier de tous les hommes qui ait

(28) C'eſt ce qu'on appelle *reducere præputium*. Les Rabins viſionnaires font Iſaïe auteur de cet uſage; quelques-uns encore plus ridicules le font remonter juſqu'à Adam.

(29) Antiq. Judaïc. Lib. 20. Cap. 4.

ait été circoncis, & que par conſéquent l'uſage de la circonciſion a dû paſſer des Juifs aux Egygtiens & aux autres nations qui l'ont obſervée. Ils ſuppoſent que pendant le ſéjour des Iſraëlites en Egypte cet uſage a pu ſe communiquer aux habitans du pays, & que les dix Tribus tranſplantées par Salmanaſar ont pu l'introduire dans la Colchide, comme ſi cette dangereuſe & douloureuſe cérémonie avoit quelque choſe de bien attrayant pour des peuples qui d'ailleurs n'embraſſoient point la religion des Juifs.

Mais les anciens qui n'avoient pas un profond reſpect pour les livres des Juifs, aimoient mieux s'en rapporter au témoignage de leur propre hiſtoire. Hérodote (30) nous dit poſitivement que les Ethiopiens, les habitans de la Colchide, les Phéniciens & les Syriens de la Paleſtine, qui ſont les Juifs, avoient reçu la circonciſion des Egyptiens. Diodore de Sicile aſſuroit la même choſe, & même les plus habiles d'entre les Juifs, tels que Philon & Joſeph, ne conteſtoient point aux Egyptiens d'être les auteurs de cet uſage (31); toute la différence

(30) Lib. 2.

(31) Bibliot. L. 1. Sect. 2. Philon L. *de circumciſione.* Joſeph L. 2. contre Appion.

qu'on mettoit entre les Juifs & les autres peuples qui ſe faiſoient circoncire, c'eſt que ceux-là avoient fait de la circonciſion le point fondamental & le plus eſſentiel de leur religion, au lieu que les autres la regardoient comme une cérémonie, religieuſe à la vérité, mais à laquelle on n'attachoit point une idée ſi haute & ſi ſublime. En effet les Phéniciens l'abandonnerent après le commerce qu'ils eurent avec les Grecs, & il paroît par Joſeph qu'elle commençoit à être aſſez négligée chez les Egyptiens. Pour ce qui eſt de l'origine de cet uſage, on ne doutoit point qu'une raiſon purement naturelle n'eût donné lieu à ſon établiſſement. Hérodote dit des Egyptiens qu'ils ſe faiſoient circoncire à cauſe de la propreté. Philon qui a fait un livre exprès ſur cette matiere en donne quatre raiſons ſenſées, mais qu'on ne peut rapporter qu'en s'exprimant après lui d'une maniere un peu phyſique. Les voici.

1°. Pour remédier aux inflammations que cauſe le prépuce quand il eſt trop étroit.

2°. Pour éviter la malpropreté cauſée par les ordures qui s'amaſſent ordinairement entre le prépuce & le gland.

3°. Pour que la semence puisse entrer en ligne droite dans la matrice.

4°. La quatrième est une raison mystique dont les Peres de l'Eglise & les Docteurs allégoristes n'ont pas manqué de se servir depuis. C'est la circoncision du cœur dont l'autre circoncision n'étoit que le simbole & la figure.

Les Egyptiens & les Ethiopiens naissoient apparemment autrefois avec les mêmes inconvéniens naturels, auxquels bien des hommes sont encore sujets aujourd'hui, sur-tout dans ces pays-là. Il y a même plusieurs endroits de l'Afrique où on est obligé par de pareilles raisons de circoncire jusqu'aux femmes. Ainsi la circoncision étoit regardée comme une chose qui n'ayant été dans son origine qu'une simple opération destinée à remédier aux défauts naturels des hommes étoit devenue dans la suite une cérémonie de religion à laquelle on avoit assujetti ceux-mêmes qui naturellement n'en auroient eu aucun besoin. L'antiquité est pleine de semblables apothéoses.

Quoique la circoncision, l'observation superstitieuse du Sabbath, les jeûnes & les tristes cérémonies des Juifs leur

attiraſſent bien des railleries, rien ne les faiſoit plus généralement mépriſer que leur extraordinaire crédulité. Il étoit à la vérité fait mention de miracles & de prodiges dans les hiſtoires des payens; mais ces miracles & ces prodiges n'étoient ni en ſi grand nombre, ni ſi ſurprenans que ceux dont on voyoit les livres des Juifs remplis. D'ailleurs il n'y avoit pas un ſeul homme raiſonnable parmi les payens qui ne ſe moquât de ces prétendus miracles, au lieu qu'on remarquoit dans toute la nation Juive une foi aveugle pour ce qu'on appelle les divines écritures, livres que les gens ſenſés regardent avec raiſon comme le produit du fanatiſme & de l'impoſture, & qu'on ne peut reſpecter ni croire que par cet entêtement ridicule qui porte à ſoutenir comme vrais les contes les plus puériles & les choſes les plus abſurdes. C'eſt auſſi ce qui a fait garder à Joſeph ce ménagement qu'on remarque dans ſon hiſtoire; de peur d'ennuyer & de rebuter ſes lecteurs par le récit d'une multitude de miracles qui ne peuvent que paroître auſſi inutiles qu'invraiſemblables à ceux qui veulent faire uſage de leur raiſon; il leur laiſſe toujours la li-

berté d'en croire ce qui leur plaira, & même lorſqu'il (32) parle du paſſage de la mer-rouge, qui eſt le plus éclatant des prodiges de l'ancien Teſtament, il ajoute qu'il ne faut pas être ſurpris de cette merveille puiſque la même choſe eſt arrivée depuis aux Macédoniens lorſqu'ils paſſerent la mer de Pamphilie ſous la conduite d'Alexandre. Joſeph avoit raiſon d'en uſer ainſi, ſon hiſtoire n'eût pas été favorablement reçue ſans de pareils ménagemens. Cet auteur rapportoit tant de marques de la ſotte crédulité des Juifs de ſon tems, qu'il eût été mal fondé à exiger une foi pleine & entiere ſur les choſes qu'il aſſuroit être arrivées à leurs ancêtres.

Il ne faut pas oublier que les anciens qui avoient pour les Juifs un extrême mépris, ne confondoient pourtant point leur légiſlateur avec eux. Ils ont ordinairement parlé de Moyſe en termes aſſez favorables. Strabon livre 16. le compare à ces hommes ſages & éclairés qui ſont nés pour apprendre aux autres à vivre conformément à la juſtice & à la raiſon. Tacite nous le repréſente comme un homme d'eſprit qui ſavoit adroitement profiter des occaſions que le ha-

(32) Antiq. Judaïq. Lib. 2. Cap. 7.

zard lui offroit pour parvenir à ſes fins. „ Les Juifs, dit-il, (33) ſouffrant beaucoup „ dans le déſert par la diſette „ d'eau, il arriva qu'un troupeau d'ânes „ ſauvages qui venoient de paître ſe retira vers un rocher ombragé de feuillages, ce que Moyſe voyant, & conjecturant par l'herbe qu'il remarquoit „ en cet endroit qu'il pouvoit bien y „ avoir des ſources, il y fit creuſer & „ ne manqua pas d'y en trouver.“

Diodore de Sicile (34) met Moyſe au rang de ces illuſtres légiſlateurs qui ſe ſont habilement ſervis de la politique pour faire recevoir leurs inſtitutions avec plus de reſpect. Après avoir fait une énumération de pluſieurs de ces légiſlateurs habiles qui ont attribué à des Dieux les loix qu'ils avoient eux-mêmes compoſées ; Moyſe, ajoute-t-il, fit de même accroire aux Juifs que le Dieu Jaho étoit auteur de celles qu'il leur donna.

C'eſt ainſi que ces hiſtoriens célebres parloient de ce merveilleux frappement

(33) Sed nihil æquè quàm inopia aquæ fatigabat. Jamque haud procul exitio, totis campis procubuerant: cum grex aſinorum agreſtium, è paſtu in rupem nemore opacam conceſſit. Secutus Moſes, conjectura herbidi ſoli largas aquarum venas aperit. Tacit. Hiſt. Lib. 5. Cap. 3.

(34) Liv. 1. Sect. 2.

du rocher. Voilà l'idée qu'ils avoient de ce décalogue dont l'arche qui le contenoit portoit par-tout la terreur & la mort, & dont la vue n'étoit permiſe qu'au ſeul Grand-Prêtre, & une ſeule fois l'année. L'habileté du légiſlateur Juif & la ſtupidité du peuple à qui il avoit affaire, furent la ſeule merveille qui attira leur attention.

Ceux qui ont regardé juſqu'à préſent les Juifs comme une nation inconnue qui habitoit un coin de la terre, ne pourront ſans doute accorder cette idée avec le mépris général qu'avoient pour eux des peuples fort éloignés de leur pays. C'eſt pourquoi il eſt bon de faire remarquer que cette nation qu'on regarde mal à propos comme obſcure, étoit répandue & connue preſque par tout le monde.

Il eſt vrai que les Juifs habitoient un pays écarté & même mauvais, malgré les éloges qu'ils lui ont donné, & qu'on faiſoit trop peu de cas d'eux pour venir exprès en Judée s'informer de leurs uſages & de leur religion: mais ils avoient remédié à cela, & en ſortant eux-mêmes de leur propre pays pour ſe répandre chez les autres nations, ils ne s'étoient que trop fait connoître puiſqu'ils s'é-

toient en même tems attiré ce mépris général dans lequel ils ne ſeroient point tombés s'ils étoient reſtés chez eux; ſans compter que les révolutions arrivées dans leur république les avoient depuis pluſieurs ſiecles diſperſés dans tout l'Orient.

Lorsqu'Alexandre fonda la fameuſe ville à laquelle il donna ſon nom, les Juifs s'y établirent en grand nombre & ce Prince leur accorda le droit de Bourgeoiſie comme aux autres habitans. Le fondateur d'Antioche en uſa à leur égard de la même maniere. Les Ptolomées les protégerent en Egypte où Philometor leur permit de bâtir un temple à l'imitation de celui de Jéruſalem.

Le deſir du gain auquel cette nation n'a jamais été indifférente, les avoit attirés dans toutes les villes maritimes de Phénicie, d'où enſuite ils paſſerent en Grece & en Italie. Outre cela les Juifs étoient depuis long-tems animés du deſir de faire des Proſélytes, & ce zêle les excitoit à répandre chez tous les peuples leurs dogmes & leur religion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que plus de deux cens ans avant Jéſus-Chriſt, le nombre des Grecs qui avoient embraſſé la religion Juive étoit déjà ſi conſidérable,

qu'il fallut faire en leur faveur cette traduction célebre de l'Ecriture qu'on appelle vulgairement la traduction des Septante.

Il y a vingt endroits dans Joſeph qui nous confirment ce zêle des Juifs pour la propagation de leur culte, & le reproche que Jéſus-Chriſt (35) fait aux Phariſiens ne permet pas d'en douter : *vous parcourez*, leur dit-il, *la terre & la mer pour faire un Proſélyte.* Par là cette nation s'étoit ſi fort multipliée que dans les villes célebres comme Rome, Alexandrie, Antioche, les Juifs ſeuls faiſoient une partie très-conſidérable des habitans, & cela faiſoit qu'à la fête de Pâques & dans d'autres fêtes ſolemnelles on voyoit dans Jéruſalem des hommes de tout pays qui portoient également le nom de Juifs quoiqu'ils ne le fuſſent point d'origine mais ſeulement de religion.

Il ne paroît pas au reſte que les Juifs ayent eu anciennement, pour divulguer leurs myſteres, le même zêle dont ils furent dans la ſuite ſi animés; du moins la réponſe qui fut faite à Ptolomée Philadelphe ſemble indiquer le contraire. Ce Prince, après avoir fait traduire le Pen-

(35) Circuitis mare & aridam ut faciatis unum proſelitum. Math. Ch. 23. verſet 16.

raïque, trouvant, au rapport de Joseph, (36) les loix de Moyse belles & sensées, ne put s'empêcher de dire qu'il étoit surpris comment de si belles loix étoient en même tems si inconnues, sans que personne en eût fait la moindre mention; à quoi on lui répondit que ces loix étant toutes divines il n'avoit jamais été permis à personne d'en parler impunément: que Théopompe ayant entrepris d'en insérer quelque chose dans son histoire, il avoit perdu le jugement par une punition divine; & que la raison ne lui étoit revenue qu'après avoir effacé ce qu'il en avoit écrit: que le Poëte Théodecte en ayant parlé dans ses tragédies étoit devenu aveugle & qu'il n'avoit recouvré la vûe qu'après avoir de même réparé sa faute. Ces petits contes que Joseph rapporte fort sérieusement étoient apparemment tirés de l'ancien livre d'Aristée, qui contenoit le récit merveilleux de ce qui s'étoit passé au sujet de la traduction des livres de Moyse que Ptolomée Philadelphe fit faire. On lisoit dans ce livre que le Roi d'Egypte ayant demandé au Grand-Prêtre Eléazar des traducteurs également habiles dans la langue Grecque & dans

(36) Antiq. Judaïq. Liv. 12. Cap. 2.

l'Hébraïque, ce Pontife lui envoya ſix hommes de chaque Tribu qui faiſoient en tout le nombre de ſoixante-douze interpretes, que les 72. Sçavans furent enfermés ſéparément chacun dans une eſpece de cellule, que là ils traduiſirent d'une maniere uniforme & mot pour mot les livres de Moyſe & qu'ils furent précisément 72. jours à perfectionner leur ouvrage.

On regarde aujourd'hui cette hiſtoriette comme une fable; cependant elle étoit reçue des Juifs & des premiers Chrétiens comme une vérité conſtante, & St. Juſtin (37) entre autres nous aſſure bien naïvement qu'il a vû lui-même dans l'Iſle de Pharos les cellules où ces 72. traducteurs furent enfermés pour achever leur divine entrepriſe.

Mais pour en revenir à cet eſprit de proſélitiſme qui s'étoit emparé des Juifs, on ne ſait s'ils ſuivoient en cela le penchant naturel qu'ont tous les hommes pour attirer les autres à leurs opinions, ou ſi des Egyptiens dont ils prenoient volontiers les manieres & les coutumes, ne leur avoient point inſpiré ce même eſprit qui régnoit parmi eux. Il eſt au moins conſtant que ceux-ci avoient un

(37) Dans ſon exhortation aux Grecs.

zèle tout particulier pour établir par-tout le culte d'Isis & de Sérapis, & que ces deux Divinités avoient déjà des temples à Rome avant que les Juifs y fussent connus; cela paroît par l'action de Lucius (38) Emilius Paulus qui après un arrêt du Sénat qui ordonnoit qu'on abbatît les temples, prit lui-même une hache & donna les premiers coups afin d'encourager les ouvriers qu'une crainte superstitieuse arrêtoit.

Quoique Auguste (39) eût défendu l'exercice de la Religion Egyptienne dans Rome, il fallut, fort peu de tems après, qu'Agrippa qui commandoit dans la ville en son absence fît une nouvelle ordonnance pour empêcher qu'elle ne s'y introduisît. Tacite (40) Suétone (41) & les autres historiens qui parlent des fréquens arrêts du Sénat qui banissoient de Rome le culte & les cérémonies des Juifs,

(38) Lucius Æmilius Paulus consul, cùm Senatus Isidis & Serapis fana diruenda censuisset, eaque nemo opificum attingere auderet, posita prætexta securim arripuit, templique ejus foribus infixit. Valer. Maxim. Lib. 1. Cap. 4. nº. 3.

(39) *Voyez* Dion. Cassius L. 54.

(40) *Voyez* le passage de cet historien cité note 16.

(41) Ægyptiacas, & Judaïcas Ceremonias contempsit. Suet. in August. Cap. — Ægyptiacos Judaïcosque ritus compescuit. Idem. in Tiberio.

mettent toujours les cérémonies Egyptiennes avant celles-ci; les obſervateurs des uns & des autres avoient encore plus de zêle pour les introduire & les répandre que leurs ennemis n'en avoient pour s'y oppoſer & pour les bannir.

Etat de la Judée au tems de Jéſus-Chriſt & depuis juſqu'à la ruine de Jéruſalem.

LORSQUE Jéſus-Chriſt vint au monde il y avoit déjà longtems que le ſceptre étoit ſorti de la maiſon de David. Depuis la ruine de Jéruſalem & de ſon temple par Nabuchodonoſor il n'y eut plus de Rois de cette maiſon, il n'y en eut même point en Judée pendant plus de 450. ans, c'eſt-à-dire depuis la transmigration des Juifs à Babylone juſqu'au tems des Asmonéens.

Judas Machabée de la tribu de Lévi ayant délivré ſes freres de la dure captivité ſous laquelle les Rois de Syrie les tenoient opprimés, mérita par ſon courage d'être reconnu Souverain-Sacrificateur & chef en même tems de toute la nation Juive. Ses ſucceſſeurs joignirent la dignité Royale à celle de Sacrifica-

teur ; & la race des Aſmonéens régna 126. ans avec aſſez d'éclat & de proſpérité. Sous les derniers Rois de cette race les Juifs commencerent à ſentir le poids des fers qu'ils devoient bientôt porter pour toujours. Pompée prit Jéruſalem, & ſans craindre le ſort dont l'Ecriture menace les profanes, il entra dans le ſanctuaire & voulut être témoin des myſteres les plus ſecrets du culte Judaïque ; le tems n'étoit plus où une mort prompte & terrible eût été d'abord le prix d'une ſi téméraire curioſité. Ariſtobule qui régnoit alors ſur les Juifs fut emmené priſonnier à Rome, & Hircan, frere d'Ariſtobule & rival de ſon autorité, fut laiſſé dans Jéruſalem où il exerçoit la Grande-Sacrificature.

Depuis cette conquête de Pompée on peut dire que les Romains ſe regarderent comme les Souverains du Pays. Car quoique Alexandre & Antigone ſoient remontés ſucceſſivement ſur le trône d'Ariſtobule leur pere, ils furent traités l'un & l'autre de rebelles par le Sénat & même punis comme tels après avoir été vaincus. Hérode & ſes deſcendans ne régnerent enſuite en Judée que du conſentement & ſous la dépendance des Romains qui s'étoient rendus les diſpenſa-

teurs des couronnes dans tous les Pays qu'ils avoient soumis à leur Empire.

Ce fut sous le régne d'Aristobule & sous le gouvernement de son frere qu'Antipater pere d'Hérode jetta les fondemens de cette grandeur où sa maison parvint après sa mort. Le Général Iduméen attaché aux intérêts d'Hircan avoit si bien sçu ménager l'amitié des Romains que son fils n'eut pas beaucoup de peine à se faire déclarer Roi de la Judée par ces conquérans au préjudice des Princes qui restoient de la race des Asmonéens.

L'histoire d'Hérode est connue ; on sçait que cet usurpateur habile ayant gagné tour à tour les bonnes graces d'Antoine & celles d'Auguste, devint un Roi illustre & puissant. Ses malheurs domestiques l'ont rendu célebre aussi bien que la gloire de son régne. Personne n'ignore que ce Prince qui joignoit de grands défauts à de grandes qualités, a réuni en sa personne tout ce qui peut exciter l'envie & la compassion. Hérode fournira éternellement l'exemple d'un Roi glorieux & d'un homme très-infortuné.

Les Evangélistes St. Mathieu & St. Marc font naître Jésus-Christ sur la fin

du régne d'Hérode, quoique St. Luc ſemble reculer ſa naiſſance de dix ans plus tard ; c'eſt ce que nous examinerons plus bas. Hérode régna 73. ans & par ſon teſtament il laiſſa ſous le bon plaiſir d'Auguſte le trône de Judée à Archelaüs l'un de ſes fils. Ses autres enfans eurent des partages moins conſidérables dans les pays qu'il avoit poſſédés. La Galilée échut à Hérode Antipas. Philippe eut la Traconite & l'Auranite. Auguſte confirma le teſtament d'Hérode en retranchant néanmoins la portion d'Archelaüs à qui il ne voulut accorder que le titre d'Ethnarque & non celui de Roi.

Dix ans après, Archelaüs ayant été accuſé par ſes propres ſujets devant l'Empereur Auguſte qui le crut coupable, le priva de ſes Etats & le relégua à Vienne dans les Gaules. Les Juifs devinrent alors ſujets immédiats de Rome, la Judée devint une Province dépendante du Souverain de Syrie, mais qui néanmoins avoit ſes Gouverneurs particuliers, & Ponce Pilate qui fit crucifier Jéſus-Chriſt eſt, au rapport de Joſeph, le cinquieme de ces Gouverneurs Romains qu'eut la Judée depuis ſa réunion à l'Empire.

Après

Après la mort de Tibere, Caligula étant monté ſur le Trône Impérial, ce Prince qui affectionnoit Agrippa petit-fils d'Hérode le Grand, lui donna les Etats qu'avoient poſſédés ſes deux oncles Antipas & Philippe, avec le titre de Roi. Claudius ayant ſuccedé à Caligula ajouta la Judée au Royaume d'Agrippa. Ainſi Jéruſalem ſe vit encore ſous la domination d'un Roi. Mais cette nouvelle forme de Gouvernement ne dura que trois ans, car Agrippa étant mort au bout de ce tems-là, l'Empereur envoya un Gouverneur en Judée comme auparavant. A ce Gouverneur en ſuccéderent ſix autres de ſuite dont Geſſius Florus fut le dernier. C'eſt ſous lui que les Juifs entreprirent de ſecouer le joug de la domination Romaine, & cette révolte qui arriva trente-huit ans après la mort de Jéſus-Chriſt fut ſuivie comme on ſçait de la déſolation entiere de leur pays, de l'incendie du temple & de la ruine de Jéruſalem.

Dès le commencement que la Judée fut réunie à l'Empire Romain, les Juifs avoient donné des marques de l'impatience avec laquelle ils ſouffroient une domination étrangere.

Le premier acte de ſouveraineté que

TAYLOR OXF

fit Auguſte dans cette Province fut d'ordonner un dénombrement de tous les biens des particuliers. Ce fut à l'occaſion de ce dénombrement que deux ſéditieux entreprirent de former une nouvelle ſecte qui avoit pour principe fondamental de ne reconnoître que Dieu ſeul pour Maître. Judas Galiléen fut l'inſtituteur de cette ſecte, en quoi il fut aidé par un Phariſien nommé Sadoc.

Ces deux hommes entraînerent un grand nombre de Juifs après eux, & leur parti qui ſubſiſta longtems depuis, commença alors à ſe rendre redoutable & aux Romains & aux Juifs pacifiques, qui prévoyoient les maux que la révolte attireroit ſur leur nation. Joſeph regarde l'inſtitution de cette ſecte fanatique comme la ſource de tous les malheurs dont ſon pays a été affligé.

Depuis le régne d'Auguſte juſqu'à celui de Néron les Sectateurs de Judas ſans ſe révolter ouvertement ſe contenterent d'inſpirer l'eſprit de révolte par leurs maximes, & ils y réuſſirent ſi bien que la Judée ſe trouva remplie d'un prodigieux nombre de factieux, à qui il ne manquoit que l'occaſion pour faire connoître l'eſprit qui les animoit. Geſſius

Florus homme violent & avide leur fournit cette occaſion. Les Juifs ſéditieux exciterent leurs compatriotes à ne plus ſouffrir les violences & les injuſtices de ce Gouverneur. La révolte préparée de longue main éclata tout d'un coup. Florus & la garniſon Romaine ſe virent aſſiégés par la multitude, & il fallut que Ceſtius Gouverneur de Syrie vînt les dégager avec une armée. Cependant tout le pays s'étant généralement ſoulévé, & Ceſtius ne ſe jugeant point aſſez fort pour réduire les rebelles, prit le parti de s'en retourner emmenant avec lui le Gouverneur & la garniſon de Jéruſalem qu'il venoit de délivrer.

Quelque tems après, l'Empereur Néron nomma Veſpaſien pour chef de l'armée qui devoit ranger les Juifs à leur devoir. Le nouveau Général étant entré en Judée avec des forces conſidérables ſe rendit maître d'un grand nombre de places, entre autres, de Jotapat où Joſeph l'Hiſtorien qui étoit un des Généraux des Juifs fut fait priſonnier. Mais Veſpaſien ne termina point cette guerre, car après la mort de Néron & celle de Galba, ſon armée l'ayant déclaré Empereur, il jugea à propos de s'approcher de l'Italie & laiſſa le com-

mandement de ſes troupes & la conduite de la guerre à Titus ſon fils. C'eſt ce Prince qui après un ſiége long & opiniâtre ſe rendit maître de Jéruſalem qui fut ruinée de fond en comble & le temple réduit en cendres.

Joſeph témoin oculaire de cet événement dont il a écrit l'hiſtoire avec une parfaite exactitude, en donne pluſieurs raiſons: celle qu'il répete le plus ſouvent & qui eſt en effet la plus naturelle, c'eſt la diviſion qui étoit alors entre les Juifs, & le mauvais ordre qu'on mettoit à tout. Il y avoit trois différens partis dans Jéruſalem, compoſés d'hommes plus ſcélérats les uns que les autres, & ces partis différens ſongeoient plus à s'entre-détruire qu'à ſe défendre contre l'ennemi commun. Les cruautés & les crimes que commettoient ces factieux, étoient ſi horribles que (42) Joſeph donne la vengeance divine pour une ſeconde raiſon de la ruine de Jéruſalem. Mais l'Hiſtorien oublie en cet endroit que le nombre de ces ſcélérats qu'il falloit punir, ne montoit pas à trente mille hommes, au lieu que le peuple innocent qui périt avec eux montoit à

(42) De bello Judaïco. Lib. 6. Cap. 16.

plus d'un million d'ames. Enfin Joſeph allegue (43) une troiſieme raiſon tirée de la Théologie Judaïque de ſon tems. „ Les Juifs, dit-il, après la priſe de la „ fortereſſe Antonia réduiſirent le tem- „ ple à un quarré, quoiqu'ils ne puſſent „ ignorer qu'il eſt écrit dans les livres „ ſaints que la ville & le temple ſeroient „ pris lorſque cela arriveroit.

On ne ſçait de quel endroit de l'Ecriture l'Hiſtorien Juif veut ici parler. Mais comme l'eſprit allégorique peut fournir une multitude de ſens différens ſur un même texte, & que l'imagination des Allégoriſtes échauffée par un événement qui les regarde, a d'ordinaire une activité qui manque à ceux que le même événement n'intéreſſe plus, il n'eſt pas étonnant que les Juifs découvriſſent alors le ſens d'une Prophétie qui eſt aujourd'hui rentrée dans ſa premiere obſcurité.

Il en eſt de même de ce que Joſeph (44) ajoute immédiatement après, lorſqu'il dit que ce qui excita le plus les Juifs à la révolte, fut l'ambiguité d'un paſſage de l'Ecriture qui portoit

(43) Ibid. Lib. 6. Cap. 31.
(44) Ibid.

que dans ce tems-là il ſortiroit un homme de leur contrée pour commander à toute la terre.

Les Juifs qui gémiſſoient alors ſous le joug des Romains, ſouhaitoient ardemment que Dieu leur ſuſcitât un libérateur ſemblable à Judas Machabée. De ce deſir ils étoient paſſés à l'eſpérance, & l'imagination vive de quelques-uns avoit changé ce deſir & cette eſpérance en perſuaſion & en certitude de voir arriver ce libérateur, par l'interprétation qu'elle leur fit donner aux paroles obſcures de quelque prophétie. Les Chrétiens qui font l'application de ce paſſage ambigu à Jéſus-Chriſt, ſoutiennent que la prophétie étoit accomplie il y avoit déjà bien des années. Joſeph, à qui le Chriſtianiſme étoit inconnu, auroit ſans doute trouvé l'allégorie Chrétienne encore plus forcée que l'interprétation Judaïque, puiſque ſelon cet Hiſtorien la prédiction regardoit un homme qui devoit être réellement maître du monde, & qui devoit l'être préciſément en ce tems-là, & cet homme ſelon lui étoit Veſpaſien qui fut appellé à l'Empire comme il étoit en Judée. Les Juifs, ajoute Joſeph, revinrent enfin de leur erreur mais trop tard, & ils

n'en furent convaincus que par leur entiere ruine.

Un grand nombre de ſignes & de prognoſtics annoncerent ſelon Joſeph la deſtruction de Jéruſalem ; il parut une comete, une vache mit au monde un agneau, les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes, on entendit dans le lieu ſaint une voix qui diſoit *ſortons d'ici :* on vit des armées en l'air &c.

Les anciennes hiſtoires & ſur-tout celle de Tite-Live ſont pleines de ſemblables prodiges. Mais le correctif qui les accompagne toujours dans Tite-Live & dans les autres Hiſtoriens judicieux, ne ſe trouve pas dans l'hiſtoire Juive. Joſeph, d'ailleurs Ecrivain ſenſé, ne dégénere point du caractere Judaïque ſur le fait de la crédulité. Comme Hiſtorien il rapporte ce merveilleux, il le croit comme Juif, mais en homme équitable il n'aſſujettit point ſes lecteurs à ſon goût & il les diſpenſe volontiers d'être auſſi crédules que lui.

Le plus étonnant de ces prodiges qui, au rapport de Joſeph (45) précéderent la ruine de Jéruſalem, eſt la prédiction conſtatée & ſoutenue d'un certain payſan nommé Jéſus. Quatre ans avant le

(45) Ibid.

commencement de la guerre, cet homme étant venu dans le temple à la fête des Tabernacles, s'écria d'un ton d'enthousiaste : *voix du côté de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem & contre le temple, voix contre tout le peuple :* Et il ne cessoit nuit & jour de courir par toute la ville en répétant les mêmes paroles. On arrêta ce Prophête sinistre & on le conduisit au Gouverneur Albinus qui le regardant d'abord comme un séditieux le fit rudement foüetter. Jésus endura les coups sans répandre une seule larme & sans discontinuer d'annoncer ces malheurs. Le Gouverneur ensuite lui ayant demandé qui il étoit & ce qui le faisoit penser de la sorte, le Prophête taciturne ne répondit pas un seul mot; ce qui fit qu'Albinus le renvoya comme un fou. Jésus resta quatre ans sans parler à personne, sans remercier ceux qui lui donnoient à manger & sans se plaindre de ceux qui le maltraitoient, mais continuant toujours de prophétiser sur le même ton.

„ Lorsque Jérusalem fut assiégée, dit „ Joseph, on vit l'effet de ses prédic„ tions, car faisant alors le tour des rem„ parts, & criant à son ordinaire : mal-

„ heur ſur la ville, malheur ſur le tem-
„ ple, malheur ſur le peuple, il ajou-
„ ta, & malheur ſur moi-même; auſſi-
„ tôt une pierre lancée par des machi-
„ nes des aſſiégeans le renverſa par ter-
„ re, & il rendit l'eſprit en proférant
„ les mêmes mots."

Quelques critiques prétendent que Joſeph confond ici la prédiction de Jéſus-Chriſt qu'il attribue mal à propos à un autre. On remarque en effet aſſez de conformité entre Jéſus-Chriſt & ce Prophête payſan. Même nom, même condition, même prédiction; l'un & l'autre traités d'abord de ſéditieux, enſuite regardés comme des fous à cauſe de leur ſilence à l'interrogatoire, & l'un & l'autre périrent d'une maniere tragique.

A la vérité le tems ni le genre de leur mort ne ſe rapportent point; mais, diſent ces critiques, les hiſtoires que le peuple débite ſont ſujettes à des altérations bien plus conſidérables, l'anachroniſme & les autres variations s'y rencontrent preſque toujours, & pourvu que le merveilleux, qui fait l'eſſentiel d'un conte, ſubſiſte, les circonſtances hiſtoriques ſont les choſes auxquelles les peuples font le moins d'attention. Or,

Joſeph qui étoit à Rome quatre ans avant la guerre & qui n'étoit point dans Jéruſalem lorſque la ville fut aſſiégée, ne ſçauroit parler de la prédiction du payſan comme en ayant été témoin, mais ſeulement comme d'un ouï-dire & comme d'une choſe qu'il n'a pu apprendre que par le récit des Juifs qui ſurvécurent à la déſolation de leur ville.

Mais la conjecture de quelques incrédules eſt bien plus hardie: il ſe peut faire, diſent-ils, qu'un payſan mélancolique nommé *Jéſus* ait annoncé les malheurs de Jéruſalem quelque tems avant la ruine de cette ville : la révolte étant alors ſur le point d'éclater, les moins clairvoyans d'entre les Juifs pouvoient preſqu'à coup ſûr faire une pareille prédiction. Les autres circonſtances extraordinaires qui regardent ce payſan auront été imaginées par le peuple dont l'eſprit aime naturellement à ſe repaître de merveilleux. Et il eſt encore très-poſſible, continue-t-on, que les Chrétiens ayent dans la ſuite fait honneur à Jéſus-Chriſt de la prédiction de ce Prophète; la conformité du nom aura ſervi à établir cette opinion ; car enfin, ajoutent les incrédules, peut-on conce-

voir qu'une prédiction auſſi formelle que celle de Jéſus-Chriſt ſur la ruine de Jéruſalem ait été abſolument ignorée de Joſeph? Il ne devoit être mention alors que de cette prophétie; les diſciples des Apôtres étoient dans la Judée en grand nombre, pluſieurs mêmes de ceux qui avoient vu Jéſus-Chriſt vivoient encore. Se peut-il faire qu'après la déſolation de la ville & l'incendie du temple les témoignages autentiques que les Chrétiens rendirent à la prophétie de leur maître ne ſoit point parvenue juſqu'à Joſeph? Cet Hiſtorien, dont l'exactitude va juſqu'à rapporter les moindres prodiges, auroit-il omis une prédiction rendue 40. ans auparavant par un homme merveilleux dont la vie étoit un tiſſu de prodiges? Joſeph ne l'ayant point fait, les incrédules ſe croient en droit de conclure qu'il ne fut fait alors aucune mention de la prophétie de Jéſus-Chriſt, & que par conſéquent cette prophétie peut être ſoupçonnée d'avoir été faite après l'événement.

La critique leur fournit une autre conjecture à propos du même fait; dans les reproches que Jéſus-Chriſt fait aux Phariſiens il dit, que Dieu demandera compte aux Juifs du ſang innocent qui

a été répandu depuis Abel juſqu'à Zacharie fils de Barachie qu'ils ont fait mourir entre le temple & l'autel : la plupart des commentateurs ne ſachant quel eſt ce Zacharie fils de Barachie, ſoutiennent que ce doit être apparemment le Grand-Prêtre Zacharie que Joas fit lapider à la porte du temple. Quelques-uns diſent que ce Zacharie peut être le pere de St. Jean-Baptiſte : ils ignorent à la vérité s'il étoit fils d'un Barachie, ils ſavent encore moins s'il fut tué par les Juifs & s'il le fut dans le temple : mais n'importe, la choſe peut être, & cela ſuffit. Enfin quelques autres Commentateurs rejettent ces deux ſentimens parce que l'un eſt entiérement imaginé, & que l'autre leur paroît mal fondé. Le Grand-Prêtre Zacharie, diſent-ils, étoit fils du Grand-Prêtre Joiada & nullement de Barachie. D'ailleurs les Juifs ont répandu le ſang de bien des juſtes depuis le meurtre de Zacharie qui a été commis plus de ſix cens ans avant Jéſus-Chriſt. Ainſi il n'y a aucune vraiſemblance que ce ſoit ce Grand-Prêtre dont il ait voulu parler ; il y a bien plus d'apparence, continuent-ils, que ce Zacharie eſt celui que les Zélateurs firent mourir dans le tem-

ple au commencement du ſiége de Jéruſalem.

Joſeph dit (46) que Zacharie fils de Barach étant un homme également illuſtre par ſa naiſſance, ſa vertu & ſon mérite, les factieux qui craignoient ſon crédit & ſon autorité réſolurent de s'en défaire, que pour cet effet après avoir inutilement tenté de lui faire faire ſon procès juridiquement ils le maſſacrerent au milieu du temple ſans aucune forme de juſtice. On voit là un Zacharie dans le temple, l'hiſtoire nomme ſon pere Barach; or Barach ou Barachie peuvent paſſer pour le même nom, & Zacharie eſt le dernier des juſtes dont le ſang a été répandu avant la ruine de Jéruſalem, de même qu'Abel en eſt le premier. C'eſt donc lui, concluent ces Commentateurs, dont Jéſus-Chriſt a voulu parler. Mais, ajoutent-ils, la choſe étant arrivée pluſieurs années après la mort de Jéſus-Chriſt, il en a parlé prophétiquement & comme d'un événement dont la certitude lui étoit connue.

Il faut avouer que la vraiſemblance ſe trouve bien davantage dans cette opinion que dans les autres, & c'eſt mal-

(46) De bello Judaïco Lib. 4. Cap. 19.

heureuſement ce qui donne lieu à l'incrédulité. Les incrédules qui n'admettent pas ſi aiſément des prophéties ſi claires, ſont portés par là à penſer que les Evangiles qui nous reſtent n'ont été écrits qu'après le meurtre de Zacharie fils de Barach & après le renverſement de l'Etat Judaïque.

Jéruſalem reſta comme enſévelie ſous ſes ruines pendant l'eſpace de ſoixante ans ou environ. Au bout de ce tems-là l'Empereur Adrien ayant entrepris de la relever & de la nommer de ſon nom *Ælia*, cette ville fut en effet rebâtie, mais d'une maniere qui répondoit peu à ſon ancienne ſplendeur. Le nom d'*Ælia* lui fut conſervé juſqu'à l'Empire de Conſtantin, elle reprit enſuite ſon premier nom qu'elle conſerve encore aujourd'hui.

Mais ſi Adrien releva les murs de Jéruſalem, on peut dire que ce Prince porta en même tems le dernier coup à la nation Juive en lui impoſant la dure condition de n'habiter jamais dans une ville qui avoit toujours fait l'objet de ſes vœux les plus ardens. Les reſtes de cette nation malheureuſe incapables de ſe ſoumettre à une condition ſi dure firent un dernier effort: ils ſe ſouleverent

ſous la conduite d'un impoſteur, & cette derniere révolte eſt l'époque fatale de l'anéantiſſement de la République Judaïque. Ceux qui échapperent aux armes d'Adrien furent ſans eſpérance de retour réduits dans un éternel eſclavage.

Les Juifs, bannis pour jamais de leur propre Pays & diſperſés par toute la terre, ceſſerent alors d'être un peuple particulier. Aſſujettis à une domination & à des loix étrangeres, on ne les a depuis diſtingués que par leur religion; cette nation d'élite & ſi chérie de Dieu a ceſſé depuis ce tems-là d'être comptée parmi les nations.

L'Etat Judaïque étant anéanti, les Juifs ne furent plus occupés qu'à conſerver leur religion avec le même zêle & la même opiniâtreté qu'ils avoient défendu leur liberté. On eſt ſurpris que depuis 16. ſiecles la religion Juive deſtituée de ſon temple & de ſon ancien culte ait pu ſe ſoutenir malgré le mépris & l'averſion qu'ont pour les Juifs tous les peuples au milieu deſquels ils ſont obligés de vivre, & on eſt porté à croire qu'il y a dans cet événement ſingulier quelque choſe de ſurnaturel & de divin.

C'eſt une tradition dans l'Egliſe Chrétienne que les Juifs doivent reſter dans l'incrédulité juſqu'aux derniers tems, & qu'à la fin du monde ils reconnoîtront leur erreur & embraſſeront la foi en Jéſus-Chriſt. Mais ſans vouloir entrer dans les vues particulieres de la Providence, on peut donner de cet événement ſingulier pluſieurs raiſons ſimples & qui ſont néanmoins aſſez fortes pour le remettre dans l'ordre des choſes dont on veut peut-être trop légérement le tirer.

1°. Quoique les Juifs ſoient aujourd'hui dans la miſere, ils ſont aſſurés, & c'eſt un de leurs articles de foi de le croire, qu'ils en ſortiront bientôt. Le Meſſie qu'ils attendent de jour en jour doit les rendre le plus heureux & le plus puiſſant peuple de (†) la terre. Bien des ſiecles à la vérité ſe ſont déjà écoulés ſans qu'ils ayent vu l'effet de cette attente, mais ce qui auroit il y a longtems déſabuſé des gens plus raiſonnables, ne produit point cela ſur les plus crédules & les plus entêtés de tous les hommes.

Voilà pourquoi on les voit toujours prêts

(†) *Voyez* Léon de Modene *Diſſertat.* &c. dans le premier Volume des *Cérémonies & coutumes des peuples* &c.

prêts à regarder le premier impoſteur ou le premier fanatique, comme ce libérateur qui ſelon eux ne doit point tarder à venir. C'eſt ce qui les a fait ſe précipiter dans la mer par milliers, ſur l'aſſurance qu'un fou qui ſe diſoit le Meſſie (†) leur donna qu'il alloit la leur faire paſſer à pied ſec. On ſçait ce qui leur eſt arrivé de notre tems au ſujet de Sabathaï de Lévi; & ceux qui ſeront curieux d'en apprendre davantage ſur l'extraordinaire crédulité des Juifs pourront s'en inſtruire dans la ſavante hiſtoire que M. Baſnage a faite de cette nation.

2°. Tacite (47) a dit de Moyſe que pour s'attacher pour jamais les Juifs, il avoit établi parmi eux des coutumes toutes différentes de celles des autres nations. Nous pouvons dire que ce qui a attaché les Juifs à Moyſe, les a en même tems unis entre eux d'une maniere forte qui contribue extrêmement à la durée de leur ſociété. La ſingularité des uſages lie d'un nœud étroit ceux qui les obſervent & rend par là les uſages

(†) *Voyez* Socrate Hiſt. Eccleſ. Lib. 2.

(47) Moſes quo ſibi in poſterum gentem firmaret, novos ritus contrarioſque cæteris mortalibus indidit. Hiſt Lib. 5. Cap. 4. princip.

durables & permanens ; mais ſur-tout celui qu'ont les Juifs de ne ſe point allier avec les étrangers, perpétue parmi eux la crédulité & y rend héréditaires l'opiniâtreté & l'attachement à leur religion.

3°. Le Chriſtianiſme & le Mahométiſme étant des branches & des rejettons du Judaïſme, quoique les Juifs voyent ces deux religions floriſſantes & répandues preſque par toute la terre, cela, bien loin de les ébranler, ne ſert qu'à les affermir davantage dans la leur qu'ils regardent comme la tige & le tronc qui a produit ces deux autres. Les Chrétiens & les Mahométans ne ſont ſelon eux que des hérétiques qui ont altéré & corrompu le Judaïſme. Les Juifs en voyant le Chriſtianiſme & le Mahométiſme répandus par-tout, ne s'imaginent voir autre choſe que leur propre Religion, que tous les hommes convaincus de la vérité, ont embraſſée, & qu'ils obſervent eux ſeuls dans toute ſa pureté, pendant que les autres l'altérent & la défigurent.

4°. Enfin l'averſion qu'on a pour les Juifs & les mauvais traitemens qu'on leur fait, ſont beaucoup plus capables de les attacher fortement à leur Religion que de les porter à y renoncer. Ce que Tertullien diſoit autrefois, que le ſang des

martyrs (48) étoit une ſemence de Chrétiens, doit s'entendre généralement de toutes les Sectes. La contrariété que les hommes éprouvent ne ſert qu'à leur graver plus profondément dans le cœur les opinions auxquelles on veut qu'ils renoncent. La tranquillité au contraire les fait preſque toujours tomber dans le relâchement.

Les mêmes Juifs dont nous parlons doivent nous avoir convaincus de la vérité de ce principe. Autrefois qu'ils étoient dans l'abondance & la proſpérité, ils oublioient à chaque inſtant le Dieu de leurs Peres: depuis qu'ils ont été aſſujettis aux Grecs, aux Romains, & enſuite aux autres Nations, leur zêle s'eſt réveillé, & non ſeulement on ne les a point vu tomber dans l'idolâtrie, mais même ils en ſont devenus plus exacts obſervateurs d'une Religion à laquelle ni la haine ni le mépris de tous les hommes ne les feront jamais renoncer.

(48) Sanguis martyrum ſemen chriſtianorum. Apologet.

Caractere, Sectes, & opinions des Juifs.

SI le peuple Juif étoit ſingulier dans ſes uſages & dans ſon culte, il ſe diſtinguoit encore davantage par ſon zêle extraordinaire pour le culte & pour les uſages qui lui étoient particuliers. Il eſt naturel à tous les hommes d'avoir de l'attachement pour la Religion dans laquelle ils ont été élevés, & pour les opinions dont ils ont été imbus dès l'enfance. Mais aucun n'avoit porté cet attachement auſſi loin que les Juifs le porterent au ſiecle de Jéſus-Chriſt. Le caractere de ce peuple étoit alors bien différent ſur cela de ce qu'il avoit été autrefois.

On ne peut ſans étonnement comparer la légéreté des anciens Juifs avec le zêle & la fermeté de ces derniers; ce n'étoit plus cette nation foible & lâche prête à fléchir les genoux devant Baal à la premiere occaſion; les promeſſes & les menaces, les ſupplices & la mort même, rien n'étoit plus capable d'ébranler leur conſtance; l'adverſité qui réveille ordinairement la ferveur des hommes, avoit

ſans doute opéré ce miracle chez les Juifs. Ce peuple malheureux ſentant ſa miſere ſe perſuada que le moyen le plus efficace pour la faire ceſſer étoit un retour ſincere vers ſon Dieu qu'il avoit oublié, & un renouvellement de zêle pour ſa Religion qu'il avoit négligée.

Mais le tems étoit arrivé où la nation Juive devoit être effacée du nombre des nations ; Dieu ne fut point touché de ſon zêle, & il ne reſta aux Juifs que la réputation qu'ils s'acquirent parmi les autres peuples, d'être de tous les hommes les plus attachés à leur Religion. Ils en donnerent des marques en mille occaſions différentes où l'on vit les plus ſcélérats comme les plus honnêtes gens de cette nation témoigner un égal attachement pour leur culte & pour leurs opinions. Voici de quelle maniere Joſeph parle des Eſſéniens qu'on peut regarder comme les hommes les plus vertueux qu'il y eût alors parmi les Juifs. „ Les „ Eſſéniens, dit-il, triomphent des tour- „ mens par leur conſtance ; la guerre „ que nous avons eue contre les Ro- „ mains a fait voir en mille manieres „ que leur courage eſt invincible. Ils „ ont ſouffert le fer & le feu & vu bri- „ ſer tous leurs os plutôt que de vou-

„ loir dire la moindre parole contre leur
„ légiſlateur, ni manger des viandes qui
„ leur ſont défendues, ſans qu'au milieu
„ de tous les tourmens ils ayent jetté
„ une ſeule larme ni dit la moindre cho-
„ ſe pour tâcher d'adoucir la cruauté de
„ leurs bourreaux ; au contraire, ils ſe
„ moquoient d'eux & rendoient l'eſprit
„ avec joye parce qu'ils eſpéroient de
„ paſſer de cette vie à une meilleure."
Il ne faut pas croire que cet attachement pour leurs dogmes & cette conſtance dans les tourmens fût particuliere aux gens vertueux d'entre les Juifs, les plus ſcélérats n'en faiſoient pas moins paroître dans les occaſions. Il n'y a qu'à lire ce qui regarde le ſiége de Jéruſalem pour en être convaincu. Ce grand nombre de factieux qui s'étoient rendus les maîtres de la ville, tous ceux qui s'y étoient renfermés, les brigands qui poignardoient indifféremment qui bon leur ſembloit ; tous ces gens-là ſe diſtinguoient également par leurs crimes & par leur zêle pour leur Religion, & ſi on leur donnoit à juſte titre le nom de *Sicaires* ou d'*Aſſaſſins*, ils ſe donnoient eux-mêmes le nom de *Zélés*, parce qu'en effet ils avoient pour la conſervation de leurs dogmes & de leur liberté un zêle qui

alloit juſqu'à la fureur.

Ceux d'entre les ſcélérats qui ſurvécurent à la ruine de Jéruſalem firent voir de quelle conſtance & de quelle fermeté leur zêle les rendoit capables. Un de leurs chefs aſſiégé dans un château & prêt à y être forcé, exhorte ſes compagnons à s'entretuer après avoir auparavant égorgé leurs femmes & leurs enfans; & il les aſſure que le ſacrifice de leur vie ſera très-agréable à Dieu, ce que ces hommes furieux ne manquerent pas d'exécuter, & il en périt ainſi neuf cens ſoixante au rapport de Joſeph. Une autre troupe de ces aſſaſſins à-peu-près auſſi nombreuſe ayant été ſurpriſe & livrée aux Romains, tous ſans exception aimerent mieux endurer les tourmens les plus affreux que de donner à l'Empereur le nom de Maître. Les Romains n'en vouloient point à la Religion des Juifs, ils vouloient ſeulement les obliger à ſe reconnoître ſujets de l'Empire; mais ces fanatiques s'étoient imaginés que le peuple chéri de Dieu ne devoit reconnoître que Dieu ſeul pour maître; ils refuſoient conſtamment d'en donner le titre à un homme & ils regardoient ce refus comme un des points eſſentiels de leur Religion.

Les enfans même faiſoient voir avec étonnement ce que peut ſur les hommes la force de la prévention dans l'âge le plus foible & le plus tendre : „ au milieu des tourmens les plus horribles, „ dit Joſeph, on ne put jamais faire ré„ ſoudre aucun d'eux à donner à l'Em„ pereur le nom de maître ; tous de„ meurerent inflexibles dans la réſolu„ tion de le refuſer ; leurs ames paroiſ„ ſoient inſenſibles aux douleurs que „ ſouffroient leurs corps, & ils ſem„ bloient prendre plaiſir à voir le fer les „ mettre en pieces & le feu les conſom„ mer ; mais dans cet horrible ſpecta„ cle rien ne parut plus merveilleux que „ l'opiniâtreté incroyable des jeunes en„ fans, tant la forte impreſſion que les „ maximes furieuſes de cette Secte a„ voient faite dans leur eſprit les élevoit „ au-deſſus de la foibleſſe de leur âge". Cette conſtance dans les tourmens qui venoit d'un zêle de Religion avoit fait croire à Tacite (49) que les Juifs n'admettoient d'immortalité que pour ceux qui mouroient dans les combats où ils s'expoſoient pour la défenſe de leur foi,

(49) Animaſque prælio aut ſuppliciis peremptorum æternas putant. Hinc generandi amor & moriendi contemptus. Hiſt. Lib. 5. c. p. 5.

& pour ceux qui périſſoient dans les ſupplices qu'on leur faiſoit ſouffrir pour la même cauſe ; cependant à la réſerve des Saducéens qui étoient en petit nombre tous les Juifs croyoient l'ame immortelle, de quelque maniere qu'elle quittât le corps. Mais cet endroit de Tacite fait ſentir avec quelle ardeur ils prodiguoient leur vie & dans les combats & dans les ſupplices, lorſqu'il étoit queſtion de défendre une Religion pour laquelle ils avoient alors un zêle tout particulier.

La Religion des Juifs étant fondée uniquement ſur le merveilleux, leurs loix étant toutes divines, leurs hiſtoires remplies d'un bout à l'autre de prodiges & d'événemens miraculeux, on jugera aiſément que des hommes élevés dans de pareils principes ont dû avoir dans tous les tems un penchant très-fort pour les miracles & pour les prodiges, mais que cette crédulité & ce penchant ont dû naturellement augmenter encore lorſque les Juifs brûlant de zêle pour la Religion de leurs Peres, ne furent plus occupés que de la conduite ſurnaturelle de Dieu à l'égard de ſon peuple chéri. Leur imagination ſe trouvant également échauffée par une foi vive ſur les anciens prodiges, & par l'eſpérance qu'ils avoient

conçue d'en voir inceſſamment éclater de nouveaux en leur faveur, l'amour du merveilleux dans toute ſa force dut s'emparer de leur eſprit.

C'eſt en effet ce qui arriva alors aux Juifs. Ce peuple privilégié dédaignant les voies ordinaires & naturelles dont Dieu ſe ſervoit pour la conduite des autres nations, s'étoit toujours imaginé que les miracles & les prodiges étoient réſervés pour lui: mais on peut dire que les Juifs furent alors attaqués d'un redoublement d'amour pour le merveilleux, qui rendit ce peuple crédule la dupe continuelle du fanatiſme ou de l'impoſture.

Tantôt c'étoit un fourbe qui conduiſoit tous les habitans de Samarie ſur la montagne de Garizim ſous prétexte de leur découvrir des choſes ſacrées que Moyſe y avoit autrefois cachées. Tantôt c'étoit un viſionnaire qui perſuadoit aux Juifs de le ſuivre juſqu'au bord du Jourdain, en aſſurant que d'une ſeule parole il arrêteroit le cours de ce fleuve, enſorte qu'ils pourroient le paſſer à pied ſec.

Quelquefois un autre trouvoit le ſecret de ſe faire ſuivre ſur la montagne des Olives par 30. mille perſonnes, en leur fai-

ſant accroire que dès qu'il auroit prononcé quelques mots ils verroient tomber d'elles-mêmes les murailles de Jéruſalem.

L'Hiſtoire de Joſeph parle ſouvent (50) de ces fourbes & de ces viſionnaires qui ſéduiſoient alors les Juifs. Cet Hiſtorien (51) y rend en même tems un témoignage bien formel de la crédulité de ſa nation. Un impoſteur ou un fanatique ne s'étoit pas plutôt donné pour un homme à prodiges que les Juifs le ſuivoient & s'attachoient à lui par milliers avec une ſtupidité inconcevable. La multitude imbécille ſe laiſſoit conduire dans les déſerts afin d'y être témoin des miracles & des choſes extraordinaires qu'on promettoit de lui faire voir. Enfin quoique la plupart de ces faiſeurs de prodiges échouaſſent dans leurs entrepriſes & que leur fin fût ordinairement malheureuſe, les Juifs ne ſe rebutoient point, toujours prêts à donner dans les viſions du premier fanatique & toujours faciles à ſe laiſſer ſéduire par le premier impoſteur. On peut dire que la crédulité de ce peuple à l'épreuve mê-

(50) *Voy.* Ses Antiq. Judaïq. Liv. 10. Cap. 6.
(51) *Vide* de bello Judaïco, Lib. 2. Cap. 23.

me des plus mauvais ſuccès étoit alors infatigable.

Sectes des Juifs.

ON n'a jamais vu de Religion ſans ſchiſmes : quelques précautions que prennent les légiſlateurs, c'eſt un mal que le caractere de l'eſprit humain rend preſque inévitable. L'inquiétude & l'indocilité des hommes en ſont la premiere cauſe, l'incertitude & l'obſcurité des principes ſur leſquels les religions ſont fondées en ſont ordinairement la ſeconde. Au tems de Jéſus-Chriſt la religion de Moyſe étoit partagée en deux ſectes conſidérables, celle des Juifs & celle des Samaritains. Après la mort de Salomon, la plus grande partie de ſes ſujets s'étant révoltés contre Roboam ſon fils, cette révolution donna naiſſance au Royaume d'Iſraël, & fut cauſe en même tems du ſchiſme fameux des Samaritains chez les Juifs ; la religion du pays eut le même ſort que l'Etat : les Rois d'Iſraël ayant interdit à leurs nouveaux ſujets tout commerce avec Jéruſalem, ils établirent

chez eux un culte & des ſacrifices particuliers.

Le temple de Salomon que les Juifs prétendoient être le ſeul lieu où l'Eternel pût être dignement honoré, ne fut plus fréquenté que par les enfans de Juda & de Benjamin: les dix autres Tribus preſque entieres ceſſerent alors d'y rendre aucun culte, & il eſt aſſez douteux qu'elles y en ayent jamais rendu depuis.

Ce qu'il y a de particulier ſur les premiers ſiecles du ſchiſme de Samarie, c'eſt que malgré l'animoſité, l'envie & la haine des Juifs & des Iſraëlites les uns pour les autres, Dieu à qui ils rendoient un culte différent paroît être demeuré neutre & avoir également approuvé les deux partis. On ne trouve point dans l'Ecriture que Dieu traite les Iſraëlites de rebelles ou de ſchiſmatiques, on ne voit point qu'il les faſſe exhorter par ſes Prophêtes à rentrer dans le centre de leur religion ni à ſe ranger ſous l'obéiſſance de leurs Rois légitimes. Malgré le ſchiſme & la rebellion Iſraël eut des Rois pieux, des Saints & des Prophêtes auſſi bien que Juda. Ozée, Amos, Elie, Eliſée prophétiſoient à Samarie, & lorsqu'Achab & Jéſabel y perſécutoient les

Prophêtes du Seigneur, il y en eut un grand nombre qui ſignalerent leur piété par la couronne du martyre.

Après l'extinction du Royaume d'Iſraël par Salmanazar, une colonie d'Aſſyriens ayant été envoyée à Samarie, ces nouveaux hôtes embraſſerent la religion des anciens habitans du pays, & augmenterent de beaucoup leur premiere antipathie pour les Juifs. Sous Alexandre le Grand les Samaritains ayant obtenu la permiſſion de bâtir un temple ſur la montagne de Garizim, ce fut cet édifice qui mit le comble à l'averſion réciproque que les Samaritains & les Juifs avoient les uns pour les autres; chacune des deux ſectes regardant ſon temple comme l'unique où Dieu pût recevoir un culte qui lui fût agréable, & condamnant tout autre culte comme impie & ſacrilége.

Ce temple de Garizim fut détruit 200. ans après par Hircan Prince des Juifs; mais les Samaritains continuerent d'adorer Dieu ſur la montagne de Garizim.

Quoique la religion des Juifs & celle des Samaritains ne différaſſent point ſur des choſes fort eſſentielles; néanmoins l'averſion extraordinaire que ces deux ſectes avoient l'une pour l'autre fait connoître à quel point l'eſprit de parti fait

impreſſion ſur les hommes. Un idolâtre étoit regardé plus favorablement dans Jéruſalem ou dans Samarie qu'un adorateur du vrai Dieu attaché au parti oppoſé. Les Samaritains & les Juifs ſe traitant en effet mutuellement d'incirconcis, l'uſage étoit établi dans ces deux ſectes de circoncire une ſeconde fois ceux qui abandonnoient l'une pour embraſſer l'autre.

C'eſt ainſi qu'on a vu dans les premiers ſiecles de l'Egliſe les orthodoxes & les hérétiques conférer un ſecond Baptême à ceux qui avoient déjà reçu ce Sacrement dans toutes les formes, mais par des mains qui leur étoient odieuſes.

Dans la parabole où Jéſus-Chriſt (52) introduit un Juif bleſſé par des voleurs ſur le grand chemin, après avoir dit qu'un Prêtre & un Lévite paſſerent dans cet endroit ſans l'aſſiſter, il ne manque pas d'ajouter pour relever le mérite de la charité que ce fut un Samaritain dont il reçut toutes ſortes de ſecours. L'oppoſition qui ſe trouve dans cette parabole entre un Prêtre, un Lévite & un Samaritain fait ſentir que ſi les premiers étoient véritablement ceux dont un Juif pouvoit

(52) *Vid.* Luc. cap. 10, verſet. 39. & ſeqq.

eſpérer le plus de ſecours ; l'autre étoit l'homme du monde dont il en devoit le moins attendre.

Cette femme Samaritaine que Jéſus-Chriſt convertit après lui avoir demandé à boire, eſt ſurpriſe qu'un Juif lui demande même un verre d'eau, & ſe récrie ſur cela comme ſur une choſe inouie parce qu'en effet les Juifs & les Samaritains avoient une eſpece d'horreur les uns pour les autres qui les éloignoit de tout commerce & de toute humanité.

Enfin l'injure la plus atroce qu'un Juif crût pouvoir dire à quelqu'un étoit de l'appeller Samaritain. C'eſt ainſi que Jéſus-Chriſt lui-même fut traité par ſes ennemis, lors qu'outrés de ſes invectives & de ſes blaſphêmes prétendus ils lui dirent : *vous êtes un Samaritain, vous êtes poſſédé du Démon.* (53)

Cependant la ſecte des Samaritains ſubſiſtoit malgré la haine de ſes ennemis, ils eurent même la conſolation de voir les Juifs bannis à perpétuité de la Judée & de n'être point compris dans cette triſte proſcription : à la vérité ils eurent beau-

(53) Reſponderunt ergo Judæi, & dixerunt ei : nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, & demonium habes. Johan. cap. 8. verſ. 48.

beaucoup à ſouffrir ſous la domination Chrétienne ; on entreprit ſouvent de les convertir, mais on les opprima au lieu d'en faire des Chrétiens, & la miſere plutôt que le nombre des converſions les réduiſit dans un pitoyable état.

La domination Mahométane ne les a point tirés de leur miſere ; malgré cela ils ſe maintiennent encore aujourd'hui dans une bourgade au pied de Garizim, leur nombre eſt peu conſidérable & leur pauvreté aſſez grande ; néanmoins ils ont parmi eux des Prêtres & un Souverain-Sacrificateur, & ils témoignent pour leur religion un attachement encore plus opiniâtre que le reſte des Sectateurs de Moyſe.

Les Juifs qui n'avoient aucune eſpece de ſociété avec les Samaritains n'en uſoient pas ſi ſcrupuleuſement avec ceux de leur communion, qui ſe diſtinguoient par des dogmes particuliers, quoique ces dogmes fuſſent au fond plus importans & plus eſſentiels que ceux des Samaritains. Le Judaïſme étoit alors diviſé en trois Sectes principales : les Phariſiens, les Saducéens & les Eſſéniens. Ces différens Sectaires convenoient néanmoins dans le point fondamental, qui étoit de regarder le temple de Jéruſalem comme

le vrai temple. Cela ſuffiſoit pour entretenir la paix entre eux, quoique du reſte leurs opinions & leurs uſages fuſſent fort différens. La ſecte des Phariſiens dont il eſt fait mention ſi ſouvent dans l'Evangile étoit la plus nombreuſe & la plus accréditée parmi le peuple. Ceux de cette ſecte ſe piquoient d'une obſervation exacte & rigoureuſe des préceptes de la loi, tant de la loi écrite que de celle qu'ils prétendoient tenir de leurs Peres par une tradition conſtante.

La religion de Moyſe étant déjà chargée d'un grand nombre de cérémonies déſagréables, il ſemble que les Juifs auroient dû naturellement s'en tenir là & n'en point imaginer de nouvelles; mais ces petits eſprits nés pour les minuties s'en étoient impoſé volontairement une infinité d'autres & ils avoient le même zêle & le même reſpect pour les préceptes de cette loi orale que pour ceux de la loi écrite.

La régularité des Phariſiens, leurs jeûnes & leurs auſtérités en impoſoient au peuple, & cela faiſoit que leurs opinions étoient preſque généralement ſuivies de toute la nation. Il étoit dangereux de s'attirer pour ennemis des gens d'un auſſi grand crédit, & plus de cent ans avant

Jéſus-Chriſt les Rois Asmonéens en avoient éprouvé & reconnu la conſéquence. Joſeph qui étoit de la ſecte des Phariſiens dit que leurs mœurs étoient auſteres & que leur vie étoit irrépréhenſible. Jéſus-Chriſt ne leur reproche point d'autres vices que des vices ſpirituels. Ils admettoient le concours de la grace & de la liberté dans les bonnes œuvres. Ils croyoient l'immortalité de l'ame & mettoient la loi orale ou la tradition de pair avec la loi écrite.

Ce ſont-là les trois points principaux en quoi ils différoient des Saducéens. Les paroles de St. Paul devant le Sanhédrin paroiſſent ſuppoſer que les Phariſiens croyoient la réſurrection des morts. Cet Apôtre ayant été arrêté comme un ſéditieux parce qu'il prêchoit Jéſus-Chriſt fut conduit devant le Conſeil des Juifs; alors s'appercevant (54) que ceux qui compoſoient ce Conſeil étoient en partie Phariſiens & en partie Saducéens, il s'a-

(54) Sciens autem Paulus quia una pars eſſet Sadducæorum, & altera Phariſæorum exclamavit in concilio: viri fratres, ego Phariſæus ſum, filius Phariſæorum, de ſpe & reſurrectione mortuorum ego judicor. Et cùm hæc dixiſſet, facta eſt diſſenſio inter Phariſæos & Sadducæos, & ſoluta eſt multitudo &c. Acta Apoſtolor. Cap. 23. verſet 6. & ſeqq.

visa pour se tirer d'affaire de jetter la division parmi eux & d'en mettre la moitié dans ses intérêts. „ Mes freres, „ leur dit-il, je suis Pharisien & fils de „ Pharisien, c'est parce que je crois & „ que j'espere la résurrection qu'on veut „ me condamner." La ruse de St. Paul eut son effet, ses paroles ayant mis la division dans le Conseil on se sépara sans rien conclure.

Il est assez surprenant que Joseph qui devoit connoître les opinions des Pharisiens, puisqu'il étoit de cette Secte, leur ait attribué plus d'une fois un sentiment qui ne s'accorde point avec la résurrection des morts, c'est la Métempsycose. Voici comme il en parle: „ Les „ Pharisiens, dit-il, croyent que les a„ mes sont immortelles, qu'elles sont ju„ gées dans un autre monde & récom„ pensées ou punies selon qu'elles ont été „ vertueuses ou vicieuses en celui-ci: „ que les unes sont éternellement rete„ nues prisonnieres dans cette autre vie & „ que les autres reviennent en celle-ci." Il ajoute dans un autre endroit: „ les „ ames sont immortelles, celles des jus„ tes passent après cette vie dans d'au„ tres corps, & celles des méchans souf„ frent des tourmens qui durent tou-

„ jours." Il eſt évident par ces paroles que les Phariſiens admettoient la métempſycoſe, du moins à l'égard des juſtes, & qu'ils n'avoient pas beſoin de recourir à la réſurrection des morts pour récompenſer ou punir les hommes ſelon leur mérite, puiſqu'ils faiſoient ſuivre les récompenſes & les châtimens immédiatement après cette vie.

Non ſeulement Joſeph n'attribue pas aux Phariſiens l'opinion de la réſurrection des morts, mais, ce qui eſt le plus étonnant, il ne fait nulle part mention de cette opinion, & le terme de réſurrection des morts ne ſe trouve pas une ſeule fois dans ſes ouvrages; cependant il eſt certain que c'étoit une opinion très-commune chez les Juifs. Quelques anciens même s'étoient imaginé que les Juifs étoient autrefois ſortis d'entre les Mages, parce qu'ils voyoient cette opinion également établie chez les uns & les autres. On ſçait que les Mages condamnoient l'uſage de brûler les corps, parce qu'ils croyoient que les morts reſſuſciteroient un jour & vivroient pour ne plus mourir. Le bon & le mauvais Principes devoient ſelon eux (55) régner al-

(55) *Vide Plutarchum.* Tract. de Iſide & Oſiride.

ternativement dans le monde pendant trois mille ans, après quoi ils devoient ſe faire la guerre pendant trois autres mille années, au bout deſquelles le mauvais Principe étant vaincu ou détruit, tous les hommes devoient être éternellement heureux. Le long ſéjour que les Juifs firent dans le pays des Mages pendant leur captivité put introduire parmi eux une opinion d'ailleurs favorable à la juſtice divine.

Les hommes n'avoient pas autrefois de l'Eſprit une idée auſſi métaphyſique & auſſi ſubtile qu'ils l'ont aujourd'hui. On ne s'imaginoit pas aiſément que l'ame ſéparée du corps pût être ſuſceptible de douleur ou de plaiſir, & par conſéquent on ne pouvoit concevoir que Dieu pût exercer ſa juſtice à l'égard des morts, qu'en ſuppoſant ou la métempſycoſe qui eſt le paſſage de l'ame dans un autre corps, ou la réſurrection qui eſt la réunion de cette ame à ſon propre corps. Voilà ce qui a donné cours à ces deux opinions, avec cette différence néanmoins que le dogme de la Métempſycoſe étant plus ſimple & plus favorable à l'exécution prompte de la juſtice divine s'eſt extrêmement répandu, au lieu que l'autre paroît n'avoir été connu que dans la

Perſe & dans la Paleſtine.

Il eſt ſi vrai que la difficulté de concevoir comment Dieu peut exercer ſa juſtice à l'égard des morts, a donné lieu à l'opinion de la réſurrection, que les premiers Chrétiens qui ont traité cette matiere n'en ont point donné d'autre raiſon. „ Dieu étant juſte, diſent-ils, doit „ donner aux uns la récompenſe qui leur „ eſt due & faire ſouffrir aux autres le „ châtiment qu'ils ont mérité & cela ne „ ſe peut qu'en ſuppoſant la réſurrec„ tion." Les Mahométans & les Juifs dont l'eſprit eſt peu exercé aux raiſonnemens métaphyſiques, penſent encore aujourd'hui ſur la réſurrection des morts comme on penſoit autrefois. Nos Métaphyſiciens plus ſubtils ſoumettent à la vérité leurs lumieres aux ténebres de la foi. Ils croyent, puiſque Jéſus-Chriſt l'a dit, que Dieu doit un jour réunir leurs ames à leurs corps; ils adorent ſur cela ſa volonté ſainte, mais cette réunion eſt pour eux un dogme myſtérieux dont ils ne ſentent point l'utilité.

Pour revenir aux Phariſiens, il y a toute apparence que le plus grand nombre d'entre eux penſoient ſur l'état de l'ame de la maniere dont Joſeph le dit ſi poſitivement. Le gros de la nation Juive

croyoit la réſurrection des morts ; les Phariſiens ambitieux qui vouloient avoir le peuple dans leurs intérêts affectoient peut-être de ne point s'écarter de l'opinion commune ; au fond c'étoit toujours croire l'immortalité de l'ame & les uns & les autres convenoient dans l'eſſentiel : on peut même ajouter que la croyance du peuple n'étoit pas bien fixe & flottoit en quelque maniere entre la métempſycoſe & la réſurrection, ſans parler de l'opinion qu'on avoit de Jéſus-Chriſt qu'on prenoit pour Elie ou pour Jérémie ou pour quelque autres des anciens Prophêtes. En voici un exemple plus ſenſible. Les Apôtres voyant un aveugle né, demanderent (56) à leur maître ſi c'étoit ſon pere ou ſa mere ou lui

(56) *Voy.* Jean Chap. 9. verſet 1. & 2. *& notez* ces paroles de Le Clerc in loc. „ Les Juifs en ce „ tems-là, *dit-il*, croyoient que les ames des „ hommes exiſtoient avant que d'être unies aux „ corps ; & que ſelon qu'elles avoient vécu dans „ cette premiere vie, elles étoient miſes dans des „ corps plus heureux ou plus malheureux : c'eſt ce „ qui paroît par le livre de la Sapience Chap. „ VIII. 19. & 20. Dans cette ſuppoſition les A- „ pôtres demandent à Notre Seigneur en voyant „ un homme né aveugle, ſi c'étoit l'ame de cet „ homme ou ſes parens qui par leur péché lui a- „ voient attiré le malheur d'être aveugle dès ſa „ naiſſance." *Voyez auſſi Sandius* de origine animæ §. 9. pag. 105. 106. & §. 6. pag. 65.

dont les péchés lui euſſent attiré cette affliction. Or il n'y a aucun ſens à demander ſi un homme né aveugle a pu pécher avant que de l'être, à moins qu'on ne ſuppoſe une vie préexiſtante à celle-ci, & par conſéquent les Apôtres ſuppoſoient que l'ame de l'aveugle avoit pu pécher dans un autre corps; & c'eſt-là clairement la métempſycoſe.

Quoi qu'il en ſoit, dans les ſiecles poſtérieurs à Jéſus-Chriſt les Juifs ont allié bizarrement l'opinion de la métempſycoſe à celle de la réſurrection. Pour concilier ces deux opinions ils ſoutiennent que l'ame paſſe au ſortir de cette vie dans un autre corps, de celui-là dans un autre encore, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à la fin du monde : alors, diſent-ils, Dieu reſſuſcitera un des corps que l'ame habitera éternellement. Ils ſont fort embarraſſés ſur le choix de ce corps privilégié ; les uns donnent la préférence au premier, d'autres au dernier, d'autres au plus parfait. A l'égard des autres corps, ne ſachant qu'en faire, ils les laiſſent dans la pouſſiere. C'eſt ainſi que les Juifs ont formé un ſyſtême ridicule de deux ſentimens différens, qu'ils ont trouvés établis chez leurs Peres: Cette nation idolâtre de l'opinion de ſes ancêtres aime

mieux s'écarter de la raiſon que du reſpect qu'elle croit leur devoir.

Pendant pluſieurs ſiecles la nation Juive n'a point eu d'autre régle de ſa foi que les écrits de Moyſe. Dans la ſuite des tems le commerce que les Juifs eurent avec les Chaldéens & enſuite avec les Grecs, introduiſit parmi eux pluſieurs opinions inconnues à leurs Peres, telle qu'eſt, par exemple, l'exiſtence des eſprits, l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après cette vie, la réſurrection des morts &c. Ces opinions qu'on croit très-fauſſement utiles au bien de la Société & qui étoient d'ailleurs conformes à l'opinion de la providence que les Juifs avoient déjà, s'établirent chez eux avec aſſez de facilité. Les plus religieux de la nation les reçurent d'abord comme raiſonnables & utiles, & le peuple qui adhere volontiers aux ſentimens de ceux dont il honore la vertu, les regarda dans la ſuite comme des vérités inconteſtables.

Ces opinions ne trouverent pas un accès général dans tous les eſprits: on vit des Juifs détracteurs du dogme de l'immortalité de l'ame & attachés fortement aux manieres de penſer de leurs Peres qui les rejetterent comme des inventions

humaines & comme un fruit du commerce étranger. Mais lorſqu'après avoir ſecoué le joug des Rois de Syrie l'Etat Judaïque commençoit à prendre forme ſous les Princes Aſmonéens, la nation Juive plongée dans une extrême groſſiéreté, & qui avoit perdu de vue l'origine de ſes opinions, commença à les regarder comme une tradition conſtante de ſes ancêtres. A ces opinions s'étoient joints un grand nombre d'uſages nouveaux que la ſuperſtition avoit introduits & que l'ignorance faiſoit regarder de même comme des uſages établis par Moyſe & obſervés ſans interruption depuis le tems de ce légiſlateur. Ce fut alors qu'un certain nombre de Juifs plus verſés dans les Ecritures & moins ignorans que leurs compatriotes s'éleverent contre l'innovation & traiterent avec mépris les opinions étrangeres & les ouvrages ſuperſtitieux que la crédulité des ſimples adoptoit ſi légérement. Ces hommes à la tête deſquels étoit Sadoc qui a donné le nom à toute la Secte n'eurent pas de peine à juſtifier leur hardieſſe devant leurs freres. Ils les convainquirent aiſément que Moyſe dont l'exactitude s'étoit étendue juſqu'aux plus petites choſes, n'avoit jamais rien écrit touchant

ces uſages nouveaux qu'ils obſervoient & que ni dans les ouvrages de ce légiſlateur, ni dans ceux de leurs Peres avant la Captivité, il ne ſe trouve pas le moindre veſtige de ces opinions Grecques ſur l'immortalité de l'ame & ſur une autre vie. La raiſon ne fourniſſant point de réponſe à l'argument des Saducéens, on fut obligé de recourir à une défaite que l'imagination préſenta. On convint avec eux qu'il n'étoit point mention dans les écrits des anciens ni de ces uſages ni de ces opinions qu'ils rejettoient; mais en même tems on ſoutint que ces opinions & ces uſages ne laiſſoient pas de venir de Dieu qui les avoit verbalement enſeignées à Moyſe. On ajoutoit que Moyſe à la vérité n'en avoit rien écrit, mais qu'il en avoit inſtruit les plus éclairés de la nation de la maniere dont Dieu l'avoit inſtruit lui-même, c'eſt-à-dire de bouche, & qu'ainſi cette loi orale ne devoit pas avoir moins de force que la loi écrite puiſqu'elle venoit également de Dieu, & que Moyſe l'avoit également recommandée. A l'abri de cette imagination les adverſaires des Saducéens ſe maintinrent dans leur opinion & dans la pratique de leurs uſages. Les Saducéens de leur côté ſentant l'extravagance d'une

ſuppoſition qui ouvroit la porte à toute ſorte d'abus, ſe contenterent de s'en moquer & laiſſerent aux Juifs ſuperſtitieux la liberté de s'impoſer tel joug qu'ils voulurent.

Mais cette différence de ſentimens ne rompit point la communion entre les traditionnaires & ceux qui rejettoient les traditions. Nier l'exiſtence des eſprits & l'immortalité de l'ame ne parut pas un point aſſez important pour faire traiter d'hérétiques des hommes qui obſervoient la Loi de Moyſe & qui adoroient Dieu dans Jéruſalem. Les Saducéens étoient traités de freres, ils parvenoient à toutes les charges, & même à celle de Souverain-Sacrificateur.

Hircan neveu de Judas Machabée & le plus illuſtre de ſes Succeſſeurs étoit de cette ſecte. Dieu qui s'accommodoit à la maniere de penſer de ſon peuple aimoit & protégeoit les Saducéens vertueux. La vie d'Hircan fut une ſuite continuelle de proſpérités, & le Grand-Prêtre avoit même reçu du ciel le don de prophétie à cauſe de ſon éminente vertu. Les Phariſiens ayant entraîné le peuple dans leurs opinions, la ſecte Saducéenne n'étoit pas fort nombreuſe, mais c'étoit tous gens de mérite & de

tes les ſectes qui ſubſiſtoient alors, celle qu'on connoît le mieux ; Joſeph en a parlé fort au long, & nous avons des livres entiers que Philon a compoſés exprès ſur leurs uſages & ſur leurs opinions. La Secte des Eſſéniens ne le cede point aux autres en antiquité, elle ſe trouve établie dès le commencement du régne des Asmonéens ; mais malgré ce que diſent (57) Pline & Solin, il eſt difficile d'en fixer l'origine plus haut. C'eſt une choſe ſenſible pour tous ceux qui ſont un peu verſés dans l'hiſtoire ancienne que cette ſecte doit ſon inſtitution au Pythagoriſme. La doctrine de Pythagore introduite chez les Juifs y trouva des Sectateurs comme elle en avoit trouvé chez les Payens, avec cette différence que les Juifs en retenant le fond de leur religion adopterent les opinions & les maximes des Pythagoriciens qui leur étoient nouvelles.

La ſecte des Eſſéniens étoit compoſée de deux ſortes de gens : les uns embraſſoient une vie active, les autres ſe livroient à la vie contemplative. Sans entrer dans un trop grand détail ſur ce qui regarde ces deux branches, nous allons ſeu-

(57) *Vide Plinium*, Natur. hiſt. Lib. 5. Cap. 17.

ſeulement rapporter ce que chacune avoit d'eſſentiel & de particulier. Les premiers au nombre d'environ quatre mille étoient répandus en différens endroits des pays où les Juifs étoient habitués: ils demeuroient hors des villes afin d'éviter le tumulte & l'embarras du monde. Ils vivoient enſemble, mettant tous leurs biens en commun, ſans femmes ni domeſtiques pour les ſervir. Ils avoient des Supérieurs auxquels ils faiſoient vœu d'obéir très-religieuſement. Leurs heures étoient réglées pour ſe lever, pour travailler, pour prier Dieu. Ils mangeoient dans un même lieu où chacun trouvoit une portion frugale: leurs habits étoient uniformes & la couleur en étoit blanche. Tous les voyageurs de la ſecte étoient reçus dans leurs maiſons & traités comme le reſte de la Communauté. Enfin ils faiſoient obſerver un noviciat de trois ans à ceux qui vouloient entrer parmi eux afin d'éprouver leur vocation.

Ceux qui ſe voüoient à la vie contemplative étoient encore plus parfaits; on les appelloit par excellence *Thérapeutes* ou Médecins, car quoique tous les Eſſéniens s'appliquaſſent à la recherche des remedes naturels pour les maux du corps,

ceux-ci s'occupèrent particuliérement à la cure des maux de l'ame. En entrant dans cet état de perfection, ils abandonnoient biens, femmes, enfans, & renonçoient abſolument à toute la terre. Les femmes y étoient admiſes auſſi bien que les hommes; on en voyoit un grand nombre de l'un & de l'autre ſexe qui étoient parvenus à une extrême vieilleſſe, après avoir paſſé leur vie dans la continence & dans la pratique de tous les exercices de la ſecte. Ils habitoient chacun dans une petite maiſonnette ſéparée; là ils paſſoient ſix jours de la ſemaine ſeuls & enfermés ne s'occupant qu'à méditer l'Ecriture & à pénétrer ſes ſens miraculeux.

L'allégorie étoit du goût de tous les Juifs, mais elle avoit un attrait & un charme inexprimable pour ces Reclus. Ils comparoient la Sainte Ecriture à un animal dont la lettre eſt le corps, & le ſens allégorique l'ame. La maniere dont ils ſe nouriſſoient leur aidoit extrêmement à dévoiler l'ame des Ecritures; ils ne mangeoient qu'une ſeule fois le jour & après le coucher du Soleil. Pluſieurs étoient trois jours ſans manger, & quelques-uns pouſſoient cela juſqu'à ſix. Leur nourriture ordinaire étoit du pain,

de l'eau & du ſel. Le jour du Sabbath ils quittoient leurs ſolitudes & s'aſſembloient dans un lieu deſtiné à cela. Les hommes ſe mettoient d'un côté & les femmes de l'autre, & une cloiſon haute de quatre pieds les ſéparoit pour ôter lieu à toute tentation. Après que quelques-uns des Anciens avoit prêché la Communauté, les deux chœurs d'hommes & de femmes chantoient alternativement des Pſeaumes & des hymnes à l'imitation de Moyſe & de Marie ſa ſœur; toute la nuit ſe paſſoit en prieres, & le lendemain chacun alloit ſe renfermer. Lorsque le cinquantieme jour arrivoit, qui étoit pour ainſi dire le Sabath du Sabath, ils célébroient ce jour avec une célébrité toute particuliere, faiſant voir par là, dit Philon, qu'ils honoroient non ſeulement le nombre de ſept ſimplement pris, mais encore ce nombre multiplié par lui-même.

La morale des Eſſéniens répondoit parfaitement à l'extérieur de leur vie, on les voyoit doux & modeſtes entre eux, affectant toujours les places les moins honorables, ils étoient bienfaiſans à l'égard de tout le monde. Quoiqu'ils euſſent voué une obéiſſance exacte à leurs Supérieurs, il y avoit néanmoins un point

ſur lequel ils pouvoient leur déſobéir, c'étoit en cas qu'on leur commandât de faire du mal à quelqu'un; & il n'y avoit de même qu'une ſeule choſe qu'ils euſſent permiſſion de faire ſans ordre, c'étoit d'aſſiſter ceux qui avoient beſoin de leur ſecours.

Ils regardoient les Souverains comme tenant la place de Dieu, ils leur juroient une fidélité inviolable; auſſi étoient-ils protégés des tyrans mêmes qui les laiſſoient vivre tranquillement ſelon leurs loix & leurs uſages. Leur attachement à leur Religion étoit à toute épreuve, leur piété étoit ſincere & éclairée; ils rendoient à Dieu un culte ſpirituel ne lui offrant point d'autres ſacrifices que le ſacrifice de leurs paſſions. Les ſermens de toute eſpece étoient bannis d'entre eux; leur maniere d'affirmer étoit *oui* ou *non*, ainſi que Jéſus-Chriſt le recommande dans l'Evangile: en un mot la morale des Eſſéniens étoit ſi pure & leur vie ſi ſainte qu'il étoit très-commun de voir des Prophêtes parmi eux. Joſeph en rapporte pluſieurs exemples, après quoi ſe méfiant de l'incrédulité de ſon ſiecle, il ajoute à ſon ordinaire que la choſe pourra être révoquée en doute. Mais ce qui la rend vraiſemblable, dit-

il, c'eſt que le don de Prophétie peut être regardé comme une récompenſe que Dieu accordoit à la ſainteté de leur vie.

Je dois ajouter que parmi ces Philoſophes Juifs qui ſe vouoient à une continence perpétuelle, certains d'entre eux regardant le célibat comme un crime contre l'intention de la nature, s'étoient ſéparés d'avec les autres ſur ce point ſeulement. Ceux-ci ſe marioient après avoir apporté toutes ſortes de précautions pour s'aſſurer de la ſageſſe & de la fécondité de leurs femmes; mais ils faiſoient voir en ſe mariant que c'étoit moins la volupté que le deſir de ſe conformer à l'ordre du créateur qui les invitoit à devenir peres, car lorſqu'ils avoient ſatisfait au devoir conjugal, & qu'ils avoient reconnu que leurs femmes étoient groſſes, ils ſe ſéparoient d'avec elles juſqu'à ce qu'elles fuſſent accouchées. Au reſte, cette branche particuliere d'Eſſéniens convenoient avec leurs freres ſur tous les autres points.

Il eſt inutile de faire remarquer la conformité de la morale Eſſénienne avec celle du Chriſtianiſme, c'eſt une choſe ſenſible par elle-même. Les Chrétiens y ont trouvé tant de rapport que pluſieurs ſe ſont efforcés d'enlever les Thé-

rapeutes à la Synagogue pour en faire honneur à l'Egliſe naiſſante. Mais ſi quelqu'un a droit de réclamer les Eſſéniens, c'eſt ſans contredit Pythagore; excepté la circonciſion & l'adoration d'un ſeul Dieu, tous les uſages & toutes les opinions de la Secte Eſſénique viennent des Pythagoriciens. On n'y découvre pas le moindre veſtige du Chriſtianiſme, & il faut être d'une prévention ſurprenante pour y en appercevoir aucun; au contraire, tout y reſſent le Pythagoriſme. La morale d'un bout à l'autre eſt celle de Pythagore, ce ſont les mêmes uſages, les mêmes maximes; ce ſont les mêmes dons ſpirituels, s'il eſt permis de parler ainſi, puiſque parmi les Brachmanes des Indes la plupart de ces philoſophes Pythagoriciens étoient Prophêtes auſſi bien que les Eſſéniens (58).

Enfin Joſeph lui-même convient que le genre de vie des Eſſéniens étoit ſemblable à celui des Pliſtes chez les Thraces: or on ſçait que Zamolxis diſciple de Pythagore porta & établit les dogmes de ſon maître dans leur pays dont il étoit originaire. Mais ce n'eſt pas le lieu de s'étendre ici davantage ſur cette queſ-

(58) *Voy.* Philoſtrate, Vie d'Appollonius de Thyane. Liv. 3. Ch. 1.

tion qui vient d'être traitée à fond par M. Baſnage. On peut conſulter ce ſçavant auteur, ou plutôt je renvoye à Philon même pour faire connoître par la ſimple lecture de ſon livre ſur les Thérapeutes, à quel point d'aveuglement la prévention peut porter l'eſprit humain.

Il ne tint pas à un grand nombre de viſionnaires & de fourbes, qu'on ne vît alors les Sectes ſe multiplier à l'infini parmi les Juifs. Tous ces fanatiques & ces impoſteurs dont parle Joſeph en avoient ſans doute formé le projet; & la crédulité qui régnoit alors les invitoit à l'exécuter. Mais ces ſectaires échouant la plupart dans leurs entrepriſes, leur deſſein avortoit preſque auſſitôt qu'il étoit conçu. Le Galiléen Judas fut plus heureux. C'eſt lui qui au tems de la naiſſance de Jéſus-Chriſt établit cette Secte de furieux & d'enragés qui traitoient en ennemis ceux qui avoient la foibleſſe de donner le nom de maître à tout autre qu'à Dieu ſeul. Leur fanatiſme ſur ce point, joint à un eſprit factieux & cruel, étoit la ſeule choſe qui le diſtinguât du reſte de la nation. Ils ſubſiſterent encore quelque tems après la priſe de Jéruſalem, & donnerent des marques auſſi étonnantes de courage & de

fermeté dans les tourmens qu'on leur fit ſouffrir, qu'ils en avoient donné de cruauté pendant la guerre.

L'hiſtoire des Actes des Apôtres joint un nommé Théodas à Judas Galiléen : celui-là voulut établir une Secte auſſi bien que l'autre, mais il n'y réuſſit pas. On ne ſçait ſi ce Théodas eſt le même que Theudas dont parle Joſeph, qui ſuivi par la multitude juſqu'au bord du Jourdain, aſſuroit les Juifs imbécilles qu'il alloit comme un autre Joſué leur faire paſſer ce fleuve à pied ſec. Quoi qu'il en ſoit, excepté Theudas & Jonatas autre Prophête qui d'une ſeule parole devoit renverſer les murailles de Jéruſalem, Joſeph n'a pas daigné nommer ces autres fanatiques ou faiſeurs de prodiges qui ſéduiſoient alors le peuple, les regardant ſans doute comme des gens trop mépriſables pour en conſerver les noms à la poſtérité.

Les Evangéliſtes au contraire ne nous ont conſervé que le nom d'une eſpece de Secte qui ſubſiſtoit au tems de Jéſus-Chriſt, ſans nous rien apprendre ſur ces opinions, ſans nous dire même ſi c'étoit une Secte dans les formes ainſi qu'on ſe l'eſt imaginé depuis. Ce ſont les *Hérodiens*, le nom s'en trouve deux ou trois

fois dans les Evangiles, mais dénué abſolument de tout ce qui pourroit contribuer à les faire connoître ; l'exactitude de Joſeph ne fourniſſant ſur leur chapitre aucun éclairciſſement, on s'eſt vu obligé de recourir aux conjectures & aux imaginations pour fixer en quelque ſorte la ſignification de ce terme inconnu.

Les Commentateurs Chrétiens qui voyent le Meſſie par-tout, n'ont pas héſité de dire que ces *Hérodiens* étoient une Secte de gens qui regardoient quelques-uns des Hérodes comme le Meſſie. Les uns ont ſoutenu qu'Hérode le Grand étoit chef de cette Secte. Saint Epiphane, Nicetas & pluſieurs autres l'ont avancé. Il y avoit cependant déjà 30. ans qu'Hérode étoit mort, ſa mémoire étoit en exécration chez les Juifs qu'il avoit gouvernés avec une verge de fer : la nation Juive étoit plus que jamais aſſujettie ſous le joug étranger ; malgré cela on s'imagine qu'il y avoit parmi eux des gens aſſez fous pour regarder comme leur libérateur un homme mort depuis trente ans & dont la mémoire étoit odieuſe à tout le peuple. Quelques Commentateurs ont donné dans un autre excès d'abſurdité en diſant que le chef des Héro-

TAYLOR INST. OXFOR

diens dont Jéſus-Chriſt parle eſt Hérode Agrippa qui ne monta ſur le trône de Judée que ſous l'Empire de Claude, c'eſt-à-dire, pluſieurs années après la mort de Jéſus-Chriſt. Enfin quelques autres rejettant ces deux premieres opinions ſoutiennent que ce Meſſie prétendu eſt Hérode le Tétrarque fils du grand Hérode qui vivoit en effet du tems de Jéſus-Chriſt, & que Joſeph donne pour un Prince aſſez ambitieux, comme s'il y avoit plus de vraiſemblance à ſoutenir qu'un petit Prince privé du titre de Roi, qui ne poſſédoit que la moindre partie des Etats de ſon pere, qui n'avoit aucune autorité dans Jéruſalem, & qui étoit dans une dépendance abſolue de Rome, prétendît ſe faire paſſer parmi les Juifs pour leur Meſſie, c'eſt-à-dire pour ce Roi brillant & victorieux qui devoit rendre la nation Juive la plus puiſſante de toute la terre.

Il y avoit déjà près de ſoixante-dix ans que le premier des Hérodes étoit monté ſur le trône. Ce Prince, après avoir régné trente-ſept ans, avoit laiſſé ſes Etats partagés entre ſes enfans. Sa maiſon depuis un ſi longtems s'étoit pu faire, & s'étoit fait réellement parmi les Juifs un grand nombre de créatures qui

ſoutenoient ſes intérêts contre l'envie & la haine du reſte de la nation. Outre cela Hérode le Tétrarque plus ambitieux que ſon frere Philippe, avoit en particulier des émiſſaires dans Jéruſalem qui fomentoient en ſa faveur l'averſion que les habitans de cette ville avoient pour la domination Romaine ſous laquelle ils étoient alors. Voilà quels étoient les Hérodiens dont parle l'Evangile, c'étoit des créatures de la maiſon d'Hérode, des gens dévoués & attachés à cette maiſon qui tâchoient par toutes ſortes de moyens d'attirer les autres à leur parti. Ni Joſeph, ni même les Evangéliſtes ne permettront jamais à un lecteur préoccupé de s'en former une autre idée, & il eſt étonnant que la plupart des Commentateurs & des Peres ſans s'arrêter à une idée ſi ſimple n'ayent pu voir dans ces Hérodiens que les Sectateurs d'un Meſſie imaginaire.

Du Meſſie.

CE qui a empêché les Peres & les Commentateurs de s'arrêter à l'idée qui ſe préſente la premiere à l'eſprit ſur

les Hérodiens, c'eſt qu'ils ont cru que tous les Juifs du tems de Jéſus-Chriſt étoient auſſi occupés, ou pour mieux dire auſſi échauffés de la penſée du Meſſie, que les Apôtres & les premiers Chrétiens l'ont été.

C'eſt une opinion généralement reçue depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme que la nation Juive étoit alors toute occupée de l'attente de ſon Meſſie; cependant ſi on en excepte le témoignage des Chrétiens qui naturellement ne doivent point être admis pour juges dans leur propre cauſe, il ne paroît pas que cette opinion ſoit ſans difficulté, ni que la vérité en ſoit bien clairement démontrée.

Les Apôtres ont reconnu en Jéſus-Chriſt un Meſſie promis à leurs Peres & annoncé par les Prophêtes pour être le Sauveur d'Iſraël : non ſeulement ils attendoient ce Meſſie, mais encore l'Evangile nous repréſente les Phariſiens, les Docteurs de la Loi, en un mot tout le peuple Juif comme étant dans la même attente. Si le témoignage des Evangéliſtes avoit lieu chez les incrédules, la queſtion ſeroit d'abord décidée; mais c'eſt préciſément la vérité des choſes contenues dans l'Evangile que les incrédules conteſtent, ils prétendent que le

ſentiment d'un petit nombre d'hommes de la plus vile populace ne doit pas être regardé comme le ſentiment général de toute une nation. Les Evangéliſtes, diſent-ils, ont fait raiſonner & agir le reſte des Juifs ſelon leurs préjugés particuliers, ils ont inſéré dans leurs écrits ce qui leur a plu; mais ces hiſtoriettes contre leſquelles le ſens commun ſe révolte d'un bout à l'autre, peuvent-elles être pour nous de quelque autorité? Enfin l'autenticité de l'hiſtoire Evangélique étant le point capital de la diſpute, il eſt abſurde de nous alléguer pour preuve ce qui eſt en queſtion.

Le ſilence des Juifs déſintéreſſés qui vivoient du tems de Jéſus-Chriſt, paroît aux incrédules un témoignage plus fort ſur cela que les récits des Evangéliſtes. Philon qui a beaucoup écrit ſur toutes ſortes de matieres, & dont un grand nombre d'ouvrages roulent entiérement ſur le Judaïſme, ne fait mention nulle part de cette attente prétendue du Meſſie par ceux de ſa nation. Les termes magnifiques de Chriſt & de Meſſie par excellence ſont pour lui des termes abſolument inconnus; ils ne le ſont pas moins à Joſeph. Cet Hiſtorien dont on ne ſoupçonnera jamais la négligence ſur

une choſe qui tiendra du merveilleux, & qui ſera d'ailleurs avantageuſe à ſa nation, a pourtant négligé ce fait important de l'attente du Meſſie. Car de regarder la prophétie qu'il applique à Veſpaſien comme une preuve bien claire de l'opinion qui régnoit alors parmi les Juifs, rien n'eſt plus frivole qu'une telle conjecture & rien n'eſt plus contraire en même tems à l'idée myſtique que les Chrétiens ont eue de leur Meſſie. Nous avons parlé plus haut de cette prophétie, mais c'eſt ici le lieu d'éclaircir un fait ſur lequel le préjugé ſeul peut répandre quelque obſcurité.

Joſeph (59) dit que ce qui excita les Juifs à entreprendre cette malheureuſe guerre, dans laquelle ils trouverent leur perte entiere, fut l'ambiguité d'un certain paſſage de l'Ecriture. Ce paſſage portoit que dans ce tems-là on verroit un homme ſortir de Judée pour ſe rendre le maître du monde; les Juifs ne doutant point que cet homme ſorti de Judée ne fût un homme de leur nation, interpréterent la prophétie en leur faveur; „ pluſieurs même des plus habiles, con„ tinue Joſeph, y furent trompés com„ me les autres, & tous ne revinrent

(59) De bello Judaico. Lib. 6. cap. 3.

„ de leur erreur qu'après leur entière
„ ruine. Les Juifs reconnurent alors,
„ mais trop tard, que cette prophétie
„ regardoit clairement Veſpaſien qui ſor-
„ tit en effet de la Judée pour aller à
„ Rome monter ſur le trône impérial."
Voilà le fameux témoignage de Joſeph qu'on donne aujourd'hui pour une preuve formelle de l'opinion où étoient les Juifs ſur l'attente du Meſſie. Faiſons ſur cela quelques obſervations.

Dans tout le cours de ſon hiſtoire Joſeph ne dit jamais que les Juifs attendiſſent ni Chriſt, ni Meſſie, ni libérateur d'aucune ſorte, ſoit ſpirituel, ſoit temporel. C'eſt dans la ſeule conjoncture de leur révolte contre les Romains qu'il leur attribue cette eſpece de manie paſſagere fondée ſur une prophétie obſcure qui flattoit l'ambition des factieux. Avant la déclaration de la guerre, ils ne paroiſſent pas dans cet Hiſtorien avoir jamais ſongé qu'un homme de leur nation dût commander à toute la terre, comme ils n'y ſongerent plus dès que la guerre fut ceſſée. „ Ils revinrent de leur erreur,
„ dit-il, & reconnurent que la prophé-
„ tie regardoit Veſpaſien." Cela convient-il à l'idée qu'on ſe forme d'une eſpérance ferme & conſtante dans les Juifs

de voir arriver inceſſamment leur Meſſie?

Joſeph ne donne pas cette opinion comme l'opinion générale de ſa nation, il s'en moque lui-même, & en diſant que *quelques-uns des plus habiles y furent trompés*, il fait aſſez entendre que le plus grand nombre des gens raiſonnables la rejettoit auſſi bien que lui. D'ailleurs il nous repreſente ſans ceſſe ce peuple innombrable enfermé dans les murs de Jéruſalem, où les auteurs de la révolte étoient les maîtres, comme une malheureuſe victime de l'ambition de ces factieux. Ce peuple qui ne demandoit que la paix, & que les ſéditieux contraignoient malgré lui de courir le même ſort qu'eux, étoit-il fort échauffé d'une prédiction qui promettoit aux Juifs l'Empire du monde? Cette prophétie dont parle Joſeph regardoit préciſément le tems de la ruine de Jéruſalem, c'eſt-à-dire un tems poſtérieur de 70. ans à la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Le ſens clair de cette prophétie étoit qu'un homme ſortiroit alors de la Judée pour commander à toute la terre, non d'une maniere allégorique, ainſi que les Chrétiens ſont obligés de l'entendre, mais d'une maniere littérale ainſi que les Juifs l'entendoient. Enfin l'application que Joſeph fait de cette pré-

prétendue prophétie à Veſpaſien eſt ſi juſte & ſi naturelle qu'il eſt impoſſible de n'en être point frappé, & il faut convenir que c'eſt le ſens le plus raiſonnable qu'on lui puiſſe donner. Ce ſeroit mal à propos qu'on voudroit confirmer l'attente où étoient les Juifs de leur Meſſie par le témoignage de Tacite (60) & de (†) Suétone, puiſque ces deux Hiſtoriens n'ont fait que copier Joſeph, & qu'ils ſe ſont exprimés preſque dans les mêmes termes. Toute la différence qui ſe trouve entre eux, c'eſt que les premiers ont dit que ſelon une ancienne opinion, des hommes ſortis de Judée devoient ſe rendre les maîtres du monde, au lieu que Joſeph parle au ſingulier d'un homme ſeul. La raiſon de cela eſt que celui-ci écrivoit ſous l'Empire de Veſpaſien & avant que Titus ſon fils lui eût ſuccédé, au lieu que les autres ont écrit ſous Trajan & après que Veſpaſien & Titus furent ſucceſſivement parvenus à l'Empire. Quant à l'antiquité que Sué-

(60) Pluribus perſuaſio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipſo tempore fore, ut valeſceret oriens, profectique Judæâ rerum potirentur. Hiſt. Lib. 5. Cap. 13.

(†) Percrebuerat oriente toto vetus & conſtans opinio, eſſe in fatis, ut Judæâ profecti rerum potirentur. Sueton. in vit. Veſpaſian.

tone & Tacite ſemblent attribuer à cette opinion, elle ne tombe que ſur l'opinion même, mais nullement ſur la prophétie à laquelle les Juifs s'aviſerent alors de donner cette interprétation qui leur fit entreprendre une guerre funeſte. Selon Suétone & Tacite (61), auſſi bien que ſelon Joſeph, la prédiction ne devoit s'entendre que des Empereurs Veſpaſien & Titus. En un mot les hiſtoriens Latins ſont entiérement conformes à l'hiſtorien Joſeph, ils rapportent la prophétie dans les mêmes termes, ils la placent dans la même conjoncture & lui donnent le même ſens; & ils ont également ignoré que les Juifs ont pu s'imaginer avant leur révolte qu'ils ſe rendroient les maîtres du monde.

De toutes les opinions Judaïques l'attente du Meſſie eſt ſans contredit la plus marquée & la plus ſinguliere. C'eſt, comme on ſçait, le dogme favori des Juifs, & un dogme qui les diſtingue mieux aujourd'hui que la Circonciſion & l'obſervation du Sabbath. Or cette attente du Meſſie auroit dû être l'opinion caractériſtique de la nation Juive plus de cent ans avant la ruine de Jéruſalem

(61) Quæ ambages Veſpaſianum ac Titum prædixerant. Tacit. Hiſt. Lib. 5, cap. 13.

comme nous voyons qu'elle l'eſt aujourd'hui. Quoique cette nation ne fût pas encore tombée dans l'extrême miſere où la ruine de Jéruſalem la précipita, il y avoit néanmoins déjà plus d'un ſiecle qu'elle gémiſſoit ſous une domination étrangere. Après le régne long & tyrannique d'un uſurpateur la Judée étant devenue Province de l'Empire, ſes habitans avoient paſſé ſous le joug des Romains. L'impatience avec laquelle les Juifs ſupportoient leur ſervitude eſt une marque du deſir ardent qu'ils avoient d'en être affranchis, & une preuve en même tems que leur condition leur paroiſſoit aſſez miſérable pour ſoupirer après un libérateur. Les hommes n'ont pas toujours beſoin d'éprouver les derniers coups de la fortune pour ſe croire malheureux, la comparaiſon de leur état avec un ſort plus brillant ſuffit pour cela; ainſi, je le répete, quoique les Juifs ne fuſſent pas encore tombés dans la derniere miſere avant la priſe de Jéruſalem, il y avoit déjà néanmoins plus d'un ſiecle que l'attente du Meſſie auroit dû être l'opinion caractériſtique de cette nation comme elle l'eſt devenue depuis.

Cependant cette opinion ſi ſinguliere & ſi marquée, cette opinion qui diſtin-

gue preſque ſeule aujourd'hui les Juifs des autres hommes, a été généralement inconnue à tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de la nation Juive. Strabon, Tacite, Juſtin, Suétone, un très-grand nombre d'anciens auteurs parmi leſquels pluſieurs ſe ſont même aſſez étendus ſur les opinions Judaïques; tous ont également ignoré que les Juifs attendiſſent un Meſſie. L'Antiquité payenne a preſque toujours parlé des Juifs avec mépris, on ſe moquoit ſans ceſſe de leur crédulité ſur le fait des miracles. Leurs uſages & leurs opinions étoient l'objet de la raillerie des Poëtes; l'attente du Meſſie n'auroit pas été oubliée des railleurs, s'ils l'avoient connue, elle auroit fourni plus d'une Epigramme à Martial. Cette opinion ne ſe trouvant nulle part dans l'antiquité ſoit dans les auteurs Juifs comme Philon & Joſeph, ſoit dans les auteurs payens: que doit-on conclure d'un ſilence ſi général?

Mais, dira-t-on peut-être, l'attente d'un libérateur eſt une choſe que les Juifs devoient taire & ne point révéler aux étrangers, de peur d'exciter leur haine & de s'expoſer aux effets de leur colere, & c'eſt apparemment la raiſon du ſilence de Joſeph. Cet auteur judicieux crai-

gnoit d'irriter les Romains & d'attirer ſur ſa nation les reſſentimens de ces Maîtres fiers & abſolus. Cette objection paroît d'abord avoir quelque ſolidité, mais la plus légere attention ſuffit pour en faire ſentir le foible. Quand même il eût été de l'intérêt des Juifs de cacher aux étrangers l'attente du Meſſie, peut-on concevoir qu'une nation très-nombreuſe puiſſe exactement garder un ſecret de cette importance, dont les femmes, les enfans, les hommes les plus indiſcrets auſſi bien que les plus ſages, les plus groſſiers auſſi bien que les plus éclairés, étoient également inſtruits ? D'ailleurs les ſéditions & les révoltes étoient fréquentes chez les Juifs, il ſe préſentoit ſans ceſſe des occaſions où le ſecret auroit pu leur échapper & même auroit dû le faire ſelon leurs vrais intérêts, comme il arriva au tems de la priſe de Jéruſalem & comme il eſt arrivé ſouvent depuis. La perſuaſion où eſt un peuple de marcher ſous la conduite d'un divin libérateur ſert à relever ſon courage & à abbattre en même tems celui de ſes ennemis.

La crainte d'irriter les Romains n'a point été cauſe du ſilence de Joſeph. Si cet auteur avoit écrit ſon hiſtoire dans

un tems où la nation Juive encore en poſſeſſion de ſon pays, de ſon temple & de ſes loix, eût eu quelques ménagemens à garder avec des vainqueurs ſoupçonneux & défians, cette raiſon pourroit avoir quelque vraiſemblance ; mais lorsque Joſeph écrivit, ſa nation n'avoit plus rien à craindre des Romains, il n'y avoit plus de maux à ajouter à ceux qu'elle venoit d'éprouver. Le peuple Juif étoit alors dans le même état où ſe trouvent des hommes malheureux qui peuvent hardiment défier la fortune, après qu'elle a épuiſé tous ſes traits contre eux, ou plutôt il n'y avoit plus de peuple Juif. Jéruſalem renverſée, le Temple réduit en cendres, tous les Juifs exterminés, hors un petit nombre qu'un triſte eſclavage condamnoit à achever leurs jours dans une terre étrangere, la vengeance des Romains étoit-elle à craindre pour une nation qui n'exiſtoit plus? Un petit nombre d'eſclaves diperſés dans leur Empire étoit-il capable d'exciter leur défiance? Non ; les Juifs auroient pu hautement ſe promettre trente Meſſies ſans craindre d'aggraver leur miſere ni d'inquiéter leurs vainqueurs.

Mais c'eſt répondre trop ſérieuſement à une objection frivole. Si après la rui-

ne de Jéruſalem rien ne pouvoit augmenter la miſere des Juifs, on peut dire en même tems qu'on ne pouvoit rien ajouter à l'idée mépriſante que les Romains avoient de cette nation.

Les Juifs auroient pu varier leur crédulité en cent façons différentes, & débiter les opinions les plus merveilleuſes & les plus avantageuſes pour eux, ſans que cela eût fait le moindre effet ſur les eſprits des Romains: Ils ſçavoient à quoi s'en tenir ſur le caractere crédule de la nation Juive, & ils n'étoient pas gens à exterminer tous les enfans d'un pays dans la crainte de voir paroître un libérateur céleſte, ainſi que quelques Evangéliſtes le font faire à Hérode. Quatre millions de Juifs vivent aujourd'hui en ſureté au milieu des Chrétiens & des Mahométans. Ces Juifs eſperent conſtamment un Meſſie qui doit les rendre maîtres du monde, cette eſpérance ridicule n'allarme perſonne. Lorſque ce Meſſie paroît & qu'il s'eſt fait un parti, l'impuiſſance de ſon peuple le réduit bientôt à renoncer à ſa dignité & même à ſa propre religion pour conſerver ſa vie. Nous regardons la nation Juive comme une nation qui ſeroit effectivement à craindre ſi le pouvoir ne lui manquoit pas, mais

ſon impuiſſance nous raſſure. C'eſt ainſi que les Romains penſoient, toute la différence qu'il y a entre eux & nous, c'eſt que dans la perſuaſion où nous ſommes que le Meſſie eſt déjà venu, nous regardons les Juifs comme une nation abandonnée de Dieu & livrée à ſon endurciſſement ; au lieu que les Romains l'auroient regardée & la regardoient indépendamment de l'attente du Meſſie, qui leur étoit inconnue, comme une nation abandonnée du bon ſens & livrée à la plus ſtupide crédulité.

Ce qui perſuade le plus aujourd'hui que les Juifs devoient attendre le Meſſie dans le tems qu'il a paru, ce ſont les prophéties qui annonçoient ſa venue & qui la fixoient préciſément en ce tems-là. Ces prophéties étoient entre les mains des Juifs ; ils ſçavoient leurs écritures par cœur, ils s'appliquoient ſoigneuſement à en pénétrer tous les ſens ; pouvoient-ils ignorer ce que leurs livres ſaints leur annonçoient ſi clairement. Il faut convenir que ce raiſonnement ſeroit d'une grande force, s'il ne ſuppoſoit point deux choſes dont l'évidence ne ſe fait point ſentir aux incrédules. L'une eſt la clarté des prophéties, l'autre le ſyſtême du Meſſie qu'on ſuppoſe établi chez

les Juifs avant Jéſus-Chriſt. Nous venons de voir que le témoignage des auteurs Juifs & profanes eſt fort contraire à l'opinion du Meſſie. Voyons en peu de mots ſi l'Ecriture lui eſt plus favorable.

Selon le grand principe du Chriſtianiſme Jéſus-Chriſt & l'établiſſement de ſon Egliſe eſt l'unique fin que Dieu s'eſt propoſée en toutes choſes. La création du monde, le choix du peuple Juif dont Jéſus-Chriſt devoit naître, la Loi, le Temple, Moyſe, les Prophêtes, tout n'étoit qu'un acheminement à cette fin unique que Dieu s'étoit propoſée; voilà un grand myſtere, dit St. Paul, & un myſtere qui a été caché juſqu'au tems de Jéſus-Chriſt aux hommes, au Diable, aux Anges mêmes. Saint Paul a raiſon de ſe récrier ſur l'obſcurité de ce myſtere, car certainement ni la conduite de Dieu à l'égard de ſon peuple, ni la loi de Moyſe, ni les écrits des Prophêtes n'en auroient pu donner l'intelligence avant l'événement. Ce myſtere étoit ſi caché qu'on n'auroit même jamais ſoupçonné qu'il y en eût aucun. Auſſi les Juifs ne s'en ſont jamais doutés: quoique leur goût les portât volontiers aux allégories, quoiqu'il y eût

parmi eux des ſectes entieres qui paſſaſſent leur vie à chercher les ſens les plus myſtérieux de l'Ecriture, jamais perſonne n'avoit découvert celui-là. C'eſt un ſecret que Dieu avoit celé & dont l'intelligence étoit impénétrable à la créature.

Les Juifs révoltés contre ce principe fondamental du Chriſtianiſme, l'ont toujours regardé comme un ſyſtême que l'imagination des premiers Chrétiens a bâti pour appuier leur innovation. Le raiſonnement n'a jamais été le fort de la nation Juive; il faut avouer néanmoins que ceux des Rabins ſur cet article ne ſont pas ſans ſolidité. Vous convenez, diſent-ils à leurs adverſaires, que votre grand myſtere a été inconnu aux hommes & aux anges parce qu'il étoit d'une obſcurité impénétrable. Mais ce myſtere ſi longtems caché devoit au moins ceſſer d'être obſcur dès qu'il a plu à Dieu de le révéler, l'obſcurité qui précede la révélation & la clarté qui la ſuit doivent être en quelque ſorte proportionnées pour que les hommes puiſſent en cela reconnoître & adorer les voies ineffables de Dieu; or la révélation n'ajoute aucune clarté à ce myſtere prétendu; envain ſoutenez-vous que tout

ce qui s'étoit paſſé parmi nous n'étoit que l'ombre de ce qui ſe devoit paſſer parmi vous : envain votre imagination s'exerce-t-elle à trouver la figure de Jéſus-Chriſt dans Melchiſédech, Abraham, Moyſe, tous nos Patriarches, tous nos Prophêtes, tous nos Rois, en un mot dans tous les hommes un peu célebres dont nos hiſtoires font mention. Envain appliquez-vous à votre Meſſie une infinité de paſſages de nos Ecritures qui ont tous un ſens fort différent de celui que vous leur donnez. Nous ne connoiſſons en tout cela que la fertilité de votre imagination & nous ne ſommes frappés que du faux de vos raiſonnemens.

Si Jéſus-Chriſt étoit la fin que Dieu ſe fût propoſée en toutes choſes, continuent les Rabins, on remarqueroit un rapport ſenſible entre cette fin & les moyens dont Dieu ſe ſeroit ſervi pour y parvenir. On verroit dans ſa conduite une liaiſon, un enchaînement de choſes & de moyens qui aboutiroient diſtinctement à cette fin. Or il n'y à aucun rapport entre Jéſus-Chriſt & la conduite que Dieu a gardée avant ſa naiſſance. Les Juifs étoient ſon peuple chéri, vous en convenez, c'eſt à nous que le Meſſie a été envoyé, c'eſt de nous & pour nous

qu'il devoit naître : Moyſe, nos Prophêtes, notre Loi, nos Ecritures, tout nous devoit diſpoſer à le reconnoître ; ſon avénement eſt un myſtere, il eſt vrai, mais c'eſt un myſtere qui devoit nous être annoncé & dont nous aurions attendu impatiemment la révélation ; alors nos eſprits préparés à le recevoir ſe ſeroient ſoumis d'eux-mêmes ; nous aurions unanimement reconnu ce Meſſie aux marques certaines qui devoient le caractériſer, bien loin de commettre en ſa perſonne cet affreux Déicide que vous nous imputez, & dont cependant Dieu ſeul eſt coupable, ſi votre ſuppoſition eſt bien fondée. Car enfin nous n'avons point connu ce Meſſie que nous avons crucifié, & nous ne l'avons point connu parce que Dieu a fait préciſément tout ce qu'il falloit faire pour nous empêcher de le connoître.

Peut-on attribuer une pareille conduite à Dieu ? La race d'Abraham qu'il a choiſie entre tous les enfans des hommes, & avec qui il a contracté une alliance éternelle, pour être à jamais ſon peuple bien aimé ; ſon peuple à qui il a donné lui-même une loi ſainte, dont il a recommandé l'obſervation pendant tous les ſiecles ; ce peuple qu'il a pris ſoin

d'inſtruire avec la derniere exactitude de tout ce qu'il devoit faire ou éviter pour ſe rendre agréable à ſes yeux ; ce peuple enfin que Dieu a toujours comblé de ſes bienfaits & qu'il n'a jamais châtié qu'en pere, n'étoit ſelon les Chrétiens que l'ombre & la figure d'un peuple plus parfait qui devoit un jour ſe former : l'alliance éternelle qu'il a contractée avec nous, la loi ſainte qu'il nous a donnée, n'étoient que des ſimboles de la loi de Jéſus-Chriſt & de ſon alliance avec l'Egliſe.

Que les Chrétiens examinent leur raiſonnement, & qu'ils ſentent la conſéquence de leur principe. Dieu ne nous a jamais aimés ou plutôt il nous a traités comme ſes mortels ennemis ; ſa loi, ſon alliance, ſes bienfaits, les prodiges étonnans qu'il a opérés en notre faveur, tout cela n'étoit qu'un piége qu'il nous tendoit, puiſque non ſeulement il n'a pas daigné nous inſtruire du ſeul point eſſentiel dont nous devions être inſtruits, qui eſt l'avénement de ſon Meſſie, mais qu'au contraire toute ſa conduite à notre égard n'a tendu qu'à nous le faire rejetter.

Il eſt aiſé de voir par ce raiſonnement des Rabins que les Juifs n'attendoient point un Meſſie, tel au moins que les

Apôtres l'ont reconnu. Mais, disent les Chrétiens, c'est la faute des Juifs. Cette nation grossiere & charnelle se figuroit un Messie temporel qui les rendroit un peuple puissant. Dieu ne leur a jamais promis un pareil libérateur ; s'ils eussent médité plus attentivement leurs Ecritures ils auroient vu clairement que le Messie devoit être pauvre, humilié, crucifié, leurs prophêtes leur auroient appris qu'il devoit naître d'une Vierge, que le sceptre ne sortiroit point de Juda avant sa naissance, que le tems précis de son avénement étoit marqué par les 70 semaines de Daniel ; ils auroient enfin découvert dans un grand nombre d'endroits de l'Ecriture les marques auxquelles ils devoient reconnoître ce Messie qui leur étoit promis.

Ces prophéties & ces marques caractéristiques du Messie qui paroissoient si évidentes aux Chrétiens sont bien éloignées de faire le même effet sur l'esprit des Juifs. Cette nation cependant n'a jamais été grossiere ni charnelle de la façon qu'on leur impute ; au contraire ils ont toujours donné dans l'allégorie & dans le sens mystique, ils y étoient même livrés au tems de Jésus-Christ d'une maniere outrée. Ce n'est donc point

ſa groſſiéreté de leur eſprit qui les a empêchés de ſe rendre à l'évidence des Ecritures; ils donnent de meilleures raiſons de leur incrédulité. Les prophéties, diſent-ils, dont les Chrétiens font l'application à leur Meſſie, n'ont certainement d'autre rapport avec lui qu'un rapport imaginaire. Ces prophéties ont un ſens littéral & naturel bien différent de celui qu'on leur donne, elles étoient toutes accomplies longtems avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, & nos livres ſaints, que les Chrétiens admettent, doivent leur apprendre que les Ecrivains ſacrés ont reconnu l'accompliſſement d'une, entre autres, qu'ils regardent comme très-déciſive pour eux. C'eſt celle de Daniel: l'auteur du premier livre des Machabées rend ſur cela un témoignage bien contraire à leur opinion, puiſqu'il applique à la perſécution d'Antiochus Epiphane & à la mort du Grand-Prêtre Onias ce que les Chrétiens entendent de la mort de Jéſus-Chriſt. Selon la chronologie de Joſeph & le ſentiment des Juifs de ſon tems, les 70. ſemaines ſont accomplies ſous les Machabées & Antiochus (62). Le terme des 70. ſemaines de

(62) Marsham nie tout net que la prophétie s'entende de Jéſus-Chriſt. C'eſt-là le ſentiment du

Daniel étoit effectivement échu au tems de cette perſécution & non au tems de Jéſus-Chriſt, ainſi que pluſieurs de ſes adorateurs le prétendent, après s'être forgé une chronologie formellement contraire à celle de l'Ecriture.

La prophétie d'Iſaïe a eu ſon accompliſſement au tems même de ce Prophête ; l'enfant qui devoit naître d'une Vierge, ou plutôt d'une jeune femme n'eſt autre choſe que le fils d'Iſaïe & de la Prophéteſſe ſa femme qui vint au monde neuf mois après la prédiction de ſon pere ; ce fils d'Iſaïe étoit un ſigne préſent & prophétique en même tems, de la protection que Dieu promettoit à Achas, en l'aſſurant par la bouche de ſon Prophête qu'il ſeroit délivré de ſes ennemis avant que l'enfant ſçût diſcerner le bien d'avec le mal. Il n'y a rien de plus ſenſible que le ſens littéral de cette prophétie, & il faut avouer que ſans le mot de Vierge auquel les Chrétiens s'affectionnent, ils ne pourroient pas faire un grand uſage du reſte ; mais malheureuſement nous leur avons fait voir que le

P. Hardouin. Le P. Calmet le fait auſſi en rapportant néanmoins l'un & l'autre l'accompliſſement général de la prophétie à Jéſus-Chriſt.

ſe terme *Calma* en Hébreu, ſignifie également une jeune fille & une jeune femme. Il eſt employé ſouvent dans l'Ecriture en ce dernier ſens. Les Commentateurs qui entendent un peu notre langue n'ont pu s'empêcher d'en convenir, & d'ailleurs l'exactitude hiſtorique ne permet pas qu'on lui en donne un autre ici, puiſqu'il s'agit clairement en cet endroit de la Prophéteſſe femme d'Iſaïe.

Pour ce qui eſt de la prophétie de (63) Jacob, ajoutent encore les Juifs, il eſt étonnant que les Chrétiens en ayent fait l'application à Jéſus-Chriſt : de quelque côté qu'ils la tournent, ils ne peuvent lui donner un ſens raiſonnable. Ce Patriarche avant que de mourir annonçant à ſes douze enfans chefs des douze Tribus d'Iſraël quel ſeroit le ſort de leur poſtérité, prédit en particulier à Juda ſa future grandeur, parce qu'en effet ſa Tribu devint très-puiſſante, & donna longtems des Rois à ſes freres. *Le ſceptre ne ſortira point de Juda*, dit notre Patriarche, *juſqu'à ce que le Schilo vienne.* C'eſt le dernier terme que les Chrétiens appliquent à leur Meſſie, comme ſi le

(63) *Voyez* ſur cette prophétie l'Examen de la Religion, attribué à St. Evremont. Chap. 7. §. 5.

ſceptre n'étoit point ſorti de Juda avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, quoiqu'il y eût déjà 600. ans qu'il en fût ſorti. Il eſt inutile de dire que nos docteurs donnent au terme *ſchilo* des interprétations bien différentes; en ſuppoſant même ce terme d'une très-grande obſcurité, il eſt toujours ridicule de l'entendre de Jéſus-Chriſt, puiſque 600. ans avant ſa naiſſance le ſceptre étoit ſorti non ſeulement de la Tribu de Juda, mais encore de toute la poſtérité de Jacob, notre nation ayant été pluſieurs fois réduite dans un long eſclavage par des Rois étrangers, puiſqu'enfin lorſque Jéſus-Chriſt vint au monde, il y avoit déjà près de 40. ans que nous gémiſſions ſous la tyrannie d'un uſurpateur qui n'étoit ni de la race de Juda ni de la Tribu d'Iſaïe. Il en eſt de même des autres prophéties que les Chrétiens appliquent à Jéſus-Chriſt; les unes ont quelque rapport avec ce Meſſie, comme, par exemple, la peinture qu'Iſaïe fait des ſouffrances & de la mort de Jérémie, & celle que David fait de ſes propres calamités; les autres n'y ont certainement aucun rapport, tel qu'eſt ce nombre prodigieux d'allégories & de figures myſtérieuſes dont on fera tou-

jours l'uſage & l'application qu'on voudra ; parce que l'imagination ſçait rapprocher les choſes les plus éloignées & faire trouver de la conformité entre les plus contradictoires.

C'eſt pour ces raiſons que les Juifs refuſent de ſe rendre aux prophéties que les Chrétiens appliquent à Jéſus-Chriſt. Ces mêmes armes ſont communes à ces deux partis, il n'eſt permis ni aux Chrétiens ni aux Juifs de ſe défendre ou de s'attaquer que par l'Ecriture qu'ils admettent également ; mais ces deux partis ont des adverſaires communs à combattre qui ne s'en tiennent pas aux ſeules armes que les Juifs empruntent de l'Ecriture & qui ſe ſervent de celles que leur fournit une raiſon ſaine & éclairée. Ces adverſaires ſont les incrédules qui rejettent hardiment & ſans aucune exception ces prophéties qui ont annoncé le Meſſie ; ce ſeul nom de prophétie excite leur mépris & leur raillerie. A peine veulent-ils examiner ſi leur incrédulité ſur cela eſt bien fondée, & c'eſt par une eſpece de complaiſance & de déférence pour l'opinion des autres qu'ils daignent jetter les yeux ſur les endroits de l'Ecriture où le Meſſie eſt annoncé. Il en eſt, diſent-ils, des pro-

phéties comme des ſonges; nous rêvons toutes les nuits, & le hazard fait qu'il arrive quelquefois des choſes aſſez conformes à quelqu'un de nos rêves. Il n'eſt pas étonnant qu'entre le grand nombre de prédictions qui ſont ſorties de l'imagination des Prophêtes, il arrive dans la ſuite des tems quelqu'événement qui ait rapport à quelqu'une de leurs prophéties. Il eſt même très-poſſible qu'on y découvre une parfaite conformité. Le hazard cependant en ſera la ſeule cauſe.

C'eſt ainſi que raiſonnent les incrédules avant que de connoître par eux-mêmes les prophéties qu'on applique à Jéſus-Chriſt. Mais lorſqu'ils ont fait l'effort de les lire, il ſemble qu'ils veulent ſe récompenſer de leur peine en pouſſant juſqu'à l'excès la hardieſſe de leur raiſonnement. Il faut avouer, diſent-ils d'un ton ironique, que le Patriarche Jacob, Iſaïe, Daniel, étoient des hommes divinement inſpirés, on ne ſauroit parler plus clairement des choſes qu'ils ont prédites; leurs prophéties ſont de vraies hiſtoires; on diroit que ces Prophêtes ſont venus dans le tems même des événemens qu'ils ont annoncés. La ſituation des différens cantons que les dou-

ze Tribus d'Iſraël occuperent dans la terre de Canaan, ſe trouve exactement dans la prophétie de Jacob plus de 200. ans devant le partage que Joſué fit de cette terre aux Iſraëlites: le caractere de chaque Tribu & le genre de vie auquel elle devoit s'adonner y ſont marqués, le petit nombre des deſcendans de Ruben, de Siméon & de Lévi y eſt annoncé auſſi bien que la fécondité, la puiſſance & la royauté de Juda. Il ſemble que le Patriarche ait vû de ſes propres yeux la majeſté du trône de David & de Salomon.

Jacob cependant, ajoutent les incrédules, peut encore paſſer pour un Prophête obſcur en comparaiſon d'Iſaïe & de Daniel. Celui-ci, ſoixante-dix ſemaines d'années avant l'événement, décrit l'hiſtoire des Rois de Syrie & en particulier celle d'Antiochus Epiphane avec une exactitude que les hiſtoriens les mieux inſtruits ne ſurpaſſent point; toutes les monarchies qui devoient s'élever après celle des Aſſyriens depuis Nabuchodonoſor juſqu'à Antiochus, toutes les guerres, toutes les révolutions, le nombre des Rois, le nom même de pluſieurs, rien n'y eſt oublié. Iſaïe fait à-peu-près la même choſe. La Reine de Babylone

& la deſtruction de l'Empire des Aſſyriens par Cyrus, qui eſt pluſieurs fois nommé par ſon nom, les guerres de ce conquérant avec Crœſus & d'autres Princes & un grand nombre d'événemens ſont amplement marqués. En vain pour relever le mérite des Prophêtes, les Commentateurs de l'Ecriture ſe récrient ſur leur clarté & ſur leur exactitude qui va juſqu'à déſigner les gens par leurs noms des ſiecles entiers avant leur naiſſance. Les incrédules marchant ſur les traces de Porphire & de Celſe, refuſent opiniâtrément de donner à ces hommes divins le titre de Prophêtes, & ne veulent leur accorder que celui d'hiſtoriens. Avant que d'avoir lu, diſent-ils, nous ne faiſions pas aſſez de cas de ces ſortes d'écrits, mais après les avoir lus nous convenons qu'on peut les regarder comme des ouvrages inſtructifs & comme des hiſtoires qui ont leur utilité; mais laiſſons-là les railleries prophanes des incrédules, & achevons ce qui nous reſte à dire ſur le Meſſie que les Juifs attendoient.

Nous venons de voir que les Juifs n'ont jamais fait d'attention aux prophéties qui annonçoient Jéſus-Chriſt, ni aux marques caractériſtiques auxquelles ils de-

voient reconnoître ce libérateur. Or Jéſus-Chriſt étant le vrai & unique Meſſie que Dieu eût promis aux Juifs, & les prophéties qui l'annonçoient étant les ſeules qui puſſent autoriſer ſon attente, il eſt aiſé de conclure que les Juifs n'attendoient point le Meſſie qui leur étoit promis & qu'ils devoient ſeuls attendre : ſur quoi donc peut être fondée l'opinion générale qui attribue aux Juifs contemporains de Jéſus-Chriſt l'attente prochaine d'un libérateur? La choſe n'eſt pas difficile à concevoir. Ce peuple chéri de Dieu ayant ſouvent éprouvé les effets de ſa protection ſinguliere dans des tems de tribulation, pouvoit naturellement ſe promettre que Dieu qui ne l'avoit jamais abandonné le délivreroit encore de la tyrannie étrangere ſous laquelle il étoit alors aſſujetti; ſans remonter à ces anciens Héros que Dieu avoit ſuſcités au tems des Juges d'Iſraël pour délivrer ſon peuple des Philiſtins & de ſes autres ennemis, les Juifs avoient dans Cyrus & dans Judas Machabée des exemples plus récens & plus éclatans de la protection du Ciel. Le premier avoit rompu leurs chaînes après ſoixante-dix ans de captivité, l'autre par ſa valeur avoit contre toute apparence affranchi ſes freres de la

cruelle ſervitude d'Antiochus Epiphane.

Les termes magnifiques dans leſquels les Prophêtes avoient annoncé ces deux libérateurs devoient faire une forte impreſſion ſur l'eſprit des Juifs. „ J'ai fait „ ſortir le juſte de l'Orient, dit Dieu „ même par la bouche d'Iſaïe; j'ai terraſſé les peuples devant lui, je l'ai „ rendu le maître des Rois; j'ai appellé *Cyrus* par ſon nom, il eſt paſteur de „ mon peuple, il eſt mon Chriſt que „ j'ai pris par la main pour lui aſſujettir „ les nations, à cauſe de Jacob qui eſt „ mon ſerviteur & d'Iſraël qui eſt mon élu. „ Jéruſalem ſera rebâtie, le temple ſera „ fondé de nouveau : Cieux ! envoyez „ d'en haut votre roſée, que les nues „ faſſent deſcendre le juſte comme une „ pluye; que la terre s'ouvre & qu'elle „ germe le *Sauveur*. Qui eſt celui qui „ vient d'Edom, dit le même Prophête „ en déſignant Judas Machabée ? Quel „ eſt le conquérant dont la robe eſt „ teinte de ſang & dont la marche eſt ſi „ terrible? C'eſt moi qui viens pour défendre & pour ſauver: j'ai dans mon „ cœur le joug de la vengeance; le „ tems de délivrer mes freres eſt venu, „ perſonne ne m'a donné du ſecours, „ mon bras ſeul m'a ſauvé, ma colere

„ m'a ſoutenu, j'ai foulé aux pieds le
„ peuple dans ma fureur, & j'ai ren-
„ verſé leurs forces par terre. Je chan-
„ terai ſans ceſſe les louanges du Sei-
„ gneur pour tous les biens dont il a
„ comblé la Maiſon d'Iſraël depuis le
„ commencement du monde. L'œil n'a
„ point vû, l'oreille n'a point entendu
„ ce que Dieu a préparé à ceux qui l'at-
„ tendoient."

Outre cela, les promeſſes autentiques que Dieu avoit faites à ſon peuple une infinité de fois de ne jamais l'abandonner, de lui tendre les bras dès qu'il auroit recours à lui avec un cœur humilié; les aſſurances qu'il avoit données par la bouche de ſes Prophêtes, que le temple rebâti par ordre de Cyrus, alloit être le lieu où Iſraël le glorifieroit dans tous les ſiecles; ces promeſſes, ces aſſurances ſi poſitives devoient autoriſer les Juifs dans l'eſpérance d'un prochain libérateur: cependant il faut convenir que ce libérateur n'étoit point expreſſément annoncé par les Prophêtes. Toutes les prophéties ſans exception ſe terminerent à Judas Machabée, au moins quant au ſens littéral, & ce n'eſt qu'en étendant le ſens des prophéties, c'eſt-à-dire, ce n'eſt qu'en faiſant l'application de la

même prophétie à plusieurs événemens différens que les Juifs pouvoient fonder leur prochaine délivrance. Mais cette nation toute livrée à l'esprit allégorique ne se faisoit point alors une affaire de ces sortes d'applications multipliées. Depuis le retour de la captivité les Juifs n'avoient point eu de Prophêtes parmi eux ; cette disette les avoit mis dans la nécessité de se servir en toutes occasions des anciennes prophéties & de les appliquer dans leur besoin à tout ce qui leur plaisoit sans avoir égard au sens primitif & littéral que ces prophéties pouvoient avoir. C'étoit même un axiome établi chez eux que le nombre des sens de l'Ecriture est infini, & qu'on les découvre à proportion qu'on a plus ou moins d'intelligence. Ainsi les Juifs sans avoir une prophétie expresse qui leur annonçât une délivrance prochaine de la tyrannie d'Hérode ou de la domination Romaine pouvoient néanmoins se flatter de cette délivrance, fondés en cela sur les promesses autentiques que Dieu leur avoit faites de ne jamais les abandonner, & sur l'application qu'ils pouvoient faire des anciennes au besoin où ils se trouvoient alors d'un divin libérateur.

Mais il faut ajouter que sans une espe-

ce de miracle les Juifs ne pouvoient ſe promettre un Meſſie ou un libérateur ſemblable à Jéſus-Chriſt.

Les prophéties qui déſignent le Sauveur myſtique dans la baſſeſſe & dans les opprobres ſont en ſi petit nombre, ſont ſi obſcures par rapport à lui, & avoient un ſens littéral ſi clair & ſi connu des Juifs, qu'ils ne pouvoient ſans une révélation particuliere de Dieu en faire l'application à leur Meſſie : tout au contraire celles qui leur avoient annoncé un Sauveur glorieux, tel que Judas Machabée, & ſur-tout Cyrus, ſont ſi étendues, ſi répétées, ſi marquées, les expreſſions en ſont ſi magnifiques & ſi frappantes, & le ſens en eſt ſi clair, qu'ils ne pouvoient ſans une autre eſpece de miracle ne pas attendre un pareil Meſſie. En effet celui qu'on ſuppoſe que les Juifs attendoient au tems de Jéſus-Chriſt eſt un Meſſie glorieux & triomphant qui devoit les délivrer de leurs ennemis d'une maniere éclatante, & cette nation n'en attend point d'autre aujourd'hui.

Dieu, diſent les Juifs pour juſtifier leur opinion, peut faire des miracles, mais il n'en fera jamais d'abſurdes. Le renverſement des idées les plus naturel-

les ne peut convenir à Dieu qui eſt la ſouveraine raiſon. Or nous ne pouvons reconnoître Jéſus-Chriſt pour le Meſſie, ni ceſſer d'attendre un libérateur glorieux ſans donner aux livres ſaints un ſens forcé qui renverſe les idées les plus connues. Les Chrétiens traitent de folie l'eſpérance où nous vivons depuis tant de ſiecles de voir arriver un libérateur : notre ſimplicité néanmoins eſt conforme à l'Ecriture & au ſens commun, au lieu que nos adverſaires s'écartent de l'un & de l'autre ; mais une miſérable prévention les empêche eux-mêmes de ſentir leur erreur.

Voici donc la maniere dont les Juifs penſoient au tems de Jéſus-Chriſt ſur le Meſſie. Ce peuple chéri que Dieu avoit toujours favoriſé, qu'il avoit autentiquement aſſuré d'une protection éternelle, à qui il avoit clairement fait entendre par la bouche de ſes Prophêtes que Jéruſalem ne ſeroit plus foulée par les nations, & que le temple réédifié alloit être dans tous les ſiecles le ſéjour de ſa gloire ; ce peuple ſans doute devoit être dans une entiere confiance que Dieu fidelle à ſes promeſſes ne l'abandonneroit point, & qu'il le délivreroit bientôt du joug étranger ſous lequel il

étoit assujetti. Cette confiance fondée sur les promesses autentiques du Dieu qu'ils adoroient étoit commune à tous les Juifs, & il ne paroît pas que l'opinion générale de la nation sur le Messie fût autre chose qu'une confiance vague & indéterminée dans la protection du ciel dont ils espéroient leur délivrance.

A la vérité comme l'usage étoit établi alors d'interpréter les Ecritures d'une maniere arbitraire, il faut convenir que plusieurs d'entre les Juifs purent faire l'application des anciennes prophéties qui avoient annoncé Cyrus ou Judas Machabée, au besoin présent qu'ils avoient d'un libérateur. Quelques-uns même d'une imagination plus vive & plus échauffée que les autres purent passer jusqu'à la persuasion & à la certitude que ce libérateur alloit incessamment paroître, ainsi qu'il arriva au tems de Vespasien; mais ces applications arbitraires de l'Ecriture, cette certitude, cette persuasion de l'arrivée du Messie, n'étoient que des opinions particulieres de quelques esprits impatiens qui trouvoient dans leur imagination les secours que Dieu tardoit trop à leur envoyer; & comme nous venons de le dire, tout le reste de la nation Juive attendoit ce secours d'une maniere

qui n'avoit rien de fixe ni de déterminé.

Après la deſtruction de l'Etat Judaïque, les Juifs réduits dans la derniere miſere, ſe trouverent plus que jamais dans le beſoin d'un libérateur céleſte. Il eſt ordinaire aux hommes lorſque tous les moyens humains leur ſont ôtés pour ſe délivrer de leurs maux de mettre entiérement leur confiance dans les moyens ſurnaturels. L'attente du Meſſie qui avant la priſe de Jéruſalem n'étoit chez les Juifs qu'une eſpérance vague & indéterminée de la protection divine, devint bientôt une opinion conſtante & une perſuaſion vive dans toute la nation de voir inceſſamment arriver ce libérateur. L'extrême miſere des Juifs ne fut pourtant ni la ſeule ni la principale cauſe de cette opinion; l'établiſſement du Chriſtianiſme y eut encore plus de part; les Chrétiens qui annonçoient un Meſſie nouvellement arrivé, qui répandoient une nouvelle doctrine dont les principes ſappoient le Judaïſme, irriterent les Juifs & remplirent en même tems tous les eſprits de l'idée du Meſſie. Les diſciples de Jéſus-Chriſt auſſi bien que leurs adverſaires étant également échauffés de cette idée, il ne fut plus queſtion entre

eux que des diſputes ſur les prophéties & ſur les marques auxquelles on devoit reconnoître le Chriſt. C'eſt alors que les Juifs dont la miſere étoit extrême, & dont l'eſprit étoit rempli de l'idée d'un libérateur, commencerent généralement & ſans exception à s'en promettre un, & ce libérateur eſt le Meſſie qu'ils attendent encore aujourd'hui avec une foi vive & une eſpérance ferme que dix-ſept ſiecles de retardement n'ont pu rallentir.

F I N.

RÉFLEXIONS IMPARTIALES

SUR

L'EVANGILE.

Par feu M. DE MIRABAUD,

Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe.

LONDRES

MDCCLXIX.

REFLEXIONS IMPARTIALES SUR L'EVANGILE.

NOUS ne connoiſſons l'hiſtoire de la vie de Jéſus-Chriſt, que par les ouvrages que pluſieurs de ſes Diſciples publierent quelques années après ſa mort, le nombre des Chrétiens s'étant aſſez multiplié pour que la plus grande partie d'entre eux n'eût jamais connu le chef de la religion qu'ils avoient embraſſée. On vit paroître divers récits hiſtoriques contenant un abrégé des paroles & des actions du Sauveur. Ces petits écrits avoient pour titre *Evangile* ou *Heureuſe Nouvelle*; c'eſt ainſi que les premiers Chrétiens nommoient la doctrine que leur maître étoit venu annoncer aux hommes, & qu'ils continuerent eux-mêmes d'annoncer après ſa mort & de répandre par-tout.

Il eſt certain que le nombre de ces hiſtoires publiées peu après la mort de Jéſus-Chriſt devoit être grand. St. Jérôme, au tems de qui la plupart de ces

ouvrages ſubſiſtoient encore, nous en aſſure. Tous les Ecrivains des premiers ſiecles de l'Egliſe en font foi, & St. Luc le marque ſi poſitivement à la tête de ſon Evangile que quand nous n'aurions ſur cela d'autre témoignage que le ſien, il ne nous ſeroit pas permis d'en douter: *puiſque beaucoup de perſonnes ont entrepris d'écrire l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé parmi nous*, dit St. Luc, (1) *j'ai jugé à propos de faire la même choſe après m'être fait inſtruire de tout avec ſoin, par ceux qui en ont été témoins oculaires.* Sur quoi il eſt bon d'obſerver que ceux qui ne connoiſſent l'Evangile que par des traductions Françoiſes ne ſont pas ordinairement frappés des témoignages poſitifs que St. Luc rend ici à la multiplicité des Evangéliſtes. *Quando quidem multi conati ſunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ ſunt, rerum: viſum eſt mihi* &c. Luc Cap. I. parce qu'il a plu aux traducteurs François

(1) Quoniam quidem multi conati ſunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ ſunt, rerum: ſicut tradiderunt nobis, qui ab initio ipſi viderunt, & Miniſtri fuerunt ſermonis: viſum eſt & mihi, aſſecuto omnia à principio diligenter, ex ordine tibi ſcribere, optime Theophile, ut cognoſcas eorum verborum, de quibus erucitus es, veritatem. Luc. Cap. I. verſet. 1. & ſeqq.

de rendre le terme original πολλοι par celui de *pluſieurs* qui s'entend preſque toujours en notre langue d'un aſſez petit nombre, au lieu que le Grec πολλοι & le Latin *multi* qui y répond étant oppoſé à παυροι & *pauci* ne ſçauroit avoir cette ſignification. Les traducteurs en ont apparemment uſé ainſi, pour écarter de l'eſprit des lecteurs une idée ſcandaleuſe que cette multiplicité d'Evangiles auroit fait naître. La plupart de ces hiſtoires Evangéliques étoient attribuées à des perſonnes illuſtres dans le Chriſtianiſme. C'étoit ou des Apôtres ou des Diſciples diſtingués de Jéſus-Chriſt qu'on aſſuroit en être les auteurs, & dans l'enfance de l'Egliſe les Chrétiens à l'uſage de qui elles étoient écrites ne doutoient pas qu'elles ne fuſſent véritablement de ceux dont elles portoient le nom. Outre les Evangiles de St. Mathieu, de St. Luc & de St. Jean, on en attribuoit à St. Pierre, à St. Paul, à St. André, à St. Thomas, à St. Jacques, à St. Philippe, à St. Barthélemy, à St. Mathias; il y en avoit un écrit ſous le nom des douze Apôtres: il y avoit un Evangile ſelon les Hébreux ou les Nazaréens, un autre ſelon les Egyptiens; & quelques critiques préten-

dent que ces deux derniers ſont les plus anciens de tous.

Le Chriſtianiſme fut en diſcorde avec lui-même dès le moment de ſa naiſſance, & pluſieurs de ſes enfans indociles fabriquerent divers Evangiles conformément à leur goût & à leurs préjugés.

Ebion, Cérinte, Baſilide, Marcion, Appelle, les Gnoſtiques, les Carpocratiens, les Valentiniens &c. en publierent qui autoriſoient leurs dogmes; il y en eut même d'aſſez viſionnaires pour ne pas exclure le perfide Judas du nombre des Evangéliſtes. En effet il parut un Evangile ſous ſon nom auſſi bien que ſous celui des autres Apôtres (2). Mais ſur-tout ce devoit être une choſe très-curieuſe que l'ouvrage dont parle St. Epiphane ſous le titre d'*Evangile d'Eve* à l'uſage de certains Gnoſtiques. (3)

(2) Certains fous de la primitive Egliſe, qu'on nommoit Caïnites, parce qu'ils regardoient Caïn comme un grand perſonnage auſſi bien qu'Eſaü, Coré & les Sodomites, ſe ſervoient de l'Evangile de Judas qui étoit ſelon eux le premier des Apôtres.

(3) Ils croyoient qu'Eve étoit très-éclairée, & qu'elle avoit appris du Seigneur de fort belles choſes. C'eſt de leurs idées extravagantes qu'un auteur a pris ce qu'il a fait imprimer dans ce dernier tems ſur le péché originel. Les Gnoſtiques avoient

Enfin ſans parler de l'Evangile de Nicodême, de celui de St. Barnabé & de quelques autres qu'on regarde peut-être un peu légérement comme des ouvrages poſtérieurs aux premiers ſiecles, parce qu'ils n'ont pas été cités des anciens, il parut dans ce tems-là un Evangile qui ne contenoit que l'hiſtoire des premieres années de Jéſus-Chriſt ſous le titre d'*Evangile de l'Enfance*, & un autre ouvrage qui ne contenoit pareillement que l'hiſtoire des premieres années de la Vierge ſous le titre de *livre de la Nativité de Marie* (4).

On fait monter le nombre de tous ces différens Evangiles à près de cinquante, & de ce nombre il y en a au moins trente qui ſont de la premiere antiquité. Il eſt vrai qu'on ne remarquoit pas dans ces ouvrages une grande conformité ni quant aux faits ni quant aux dogmes. Entre les premiers Chrétiens les uns re-

auſſi d'autres Evangiles ſous le nom des Diſciples de Jéſus-Chriſt, & des livres qu'ils attribuoient à Adam & à Seth.

(4) Ces Evangiles n'en ont peut-être pas pour cela moins d'antiquité, les anciens n'ayant ordinairement pas fait une énumération exacte de tous ceux qui exiſtoient de leur tems; comme, par exemple, St. Jérôme qui après en avoir nommé ajoute un grand nombre qu'il ſeroit trop long de rapporter: *quas enumerare longiſſimum eſt.*

gardoient Jéſus-Chriſt comme un pur homme, les autres prétendoient qu'il n'avoit que l'apparence de l'humanité, d'autres ſoutenoient qu'il étoit Dieu & homme tout enſemble, & ainſi des autres dogmes moins importans. Comme les Juifs furent d'abord les ſeuls qui embraſſerent le Chriſtianiſme, & que l'eſprit de ſecte toujours éloigné de l'uniformité, régnoit alors chez eux à l'excès, chacun ſe crut en droit de débiter la nouvelle doctrine conformément à ſes préjugés particuliers.

De là vient le peu de rapport qui ſe trouvoit dans ces écrits Evangéliques; de là vinrent les reproches d'erreur & d'impoſture que ſe faiſoient mutuellement ces nouveaux ſectaires. La diverſité d'opinions en matiere de religion a toujours été pour les hommes une ſource de jugemens injuſtes; c'eſt un écueil où échouent preſque toujours les eſprits même les plus modérés.

Au lieu de plaindre l'aveuglement de leurs confreres, les premiers Chrétiens ne voyoient dans des erreurs involontaires qu'impoſture & malice; cependant ſoit orthodoxes, ſoit hérétiques, tous également prévenus pour leur opinion avoient un égal reſpect pour les livres qui

les contenoient, & un zêle égal pour les répandre.

Quoique les dogmes des Ebionites ou des Gnoſtiques fuſſent autoriſés dans pluſieurs de ces anciens Evangiles, il faut néanmoins convenir qu'une bonne partie des hiſtoires Evangéliques qui parurent alors, furent publiées par des Chrétiens orthodoxes : quelques-uns de ces Evangiles ſont parvenus juſqu'à nous, comme celui de l'Enfance, (5) le livre de la Nativité, le Proto-Evangile de Saint Jacques (6), l'Evangile de Nicodême &c. Nous avons de longs fragmens de pluſieurs autres, & ſi on n'y trouve rien qui ne bleſſe la raiſon par les inepties & les extravagances dont ils ſont remplis, il eſt au moins auſſi ſûr qu'on a de la peine à y trouver quelque choſe qui ſoit contraire à la foi. D'ailleurs la préface de St. Luc que nous venons de

(5) Nous avons deux de ces Evangiles de l'Enfance, l'un Grec traduit en Latin, l'autre traduit de l'Arabe par M. Sick. Mais ſans doute l'original étoit Grec auſſi, puiſque St. Irénée L. 1. Cap. 2. cite des faits qui ne ſe trouvent que dans ce dernier; il eſt plus long & plus étendu que l'autre.

(6) L'auteur de l'ouvrage imparfait ſur St. Matthieu parle du Proto-Evangile de St. Jacques comme d'un ouvrage raiſonnable & qui n'eſt pas indigne de lui. Ce ſont ſes termes.

citer ſemble juſtifier en quelque ſorte les auteurs d'Evangiles qui l'ont précédé. Cet Evangéliſte convient que beaucoup d'autres ont écrit avant lui. Ce n'eſt pas pour les réfuter qu'il prend la plume, il ne condamne ni ne désapprouve en aucune maniere ce qu'ils ont fait, mais il ſe croit ſeulement en droit de faire la même choſe, parce qu'il s'eſt fait exactement inſtruire par des témoins oculaires. *Viſum eſt & mihi.*

Il eſt impoſſible de donner la date préciſe du tems où ces Evangiles ont été écrits, il ſuffit de dire qu'ils ſont preſque auſſi anciens les uns que les autres.

Pendant plus d'un ſiecle les Chrétiens uſant de l'eſpece de liberté qui accompagne toujours un établiſſement nouveau & encore informe; chaque fidele admettoit pour dogme de ſa foi l'hiſtoire Evangélique qu'il trouvoit reçue dans le lieu où il étoit habitué. Le plus ſçavant Chronologiſte qui ait paru de nos jours a fait voir dans un ouvrage exprès que les Evangiles Canoniques auſſi bien que les autres demeurerent enſévelis dans les lieux qui les avoient vu naître juſqu'au tems des conquêtes de Trajan ſur les Parthes. C'eſt alors ſeulement qu'ils commencerent à être connus & à deve-

nir publics. A travers cette obſcurité qui couvre le berceau de l'Egliſe, les fideles éclairés d'une lumiere céleſte ont ſçu diſcerner les vrais Evangiles d'avec les faux, mais ceux que le flambeau de la foi ne guide point dans ces épaiſſes ténebres ne démêleront jamais le vrai d'avec le faux ou plutôt n'appercevront dans ces Ecrits Evangéliques d'autre conformité qu'un merveilleux outré qui révolte leur raiſon : ils traiteront également de fable & les Evangiles apocryphes & les vrais ouvrages des Apôtres.

Sur la fin du deuxieme ſiecle l'Egliſe commençant à prendre forme, les Chrétiens orthodoxes commencerent en même tems à ne reconnoître que quatre Evangiles pour légitimes ; ſur quoi les ennemis du nom Chrétien n'ont pas oublié de reprocher à leurs adverſaires dans tous les tems, que le Chriſtianiſme commençant à ſe déclarer, les Chrétiens honteux de la multiplicité de ces hiſtoriettes qui couroient ſous le nom d'Evangiles firent choix des quatre plus raiſonnables & plus conformes entre elles, & les déclarerent ſeules Canoniques à l'excluſion des autres ; les Evangiles rejettés ne laiſſerent pas de reſter entre les mains

de pluſieurs fideles, & d'être regardés avec le tems avec la même vénération qu'auparavant : Enfin tout le corps de l'Egliſe ſe rangea du parti le plus ſage, & dans le troiſieme ſiecle le Canon des Evangiles paroît avoir été généralement reçu de tous les Chrétiens orthodoxes. Ainſi tous les ouvrages dont on avoit cru auteurs les hommes les plus reſpectables de l'Egliſe naiſſante, ne furent plus regardés que comme des productions de l'impoſture ou de l'erreur. Il eſt triſte de convenir ou que les Chrétiens rejetterent alors avec mépris les légitimes ouvrages des Apôtres, ou que dans le tems le plus pur & le plus innocent de l'Egliſe l'impoſture ou le fanatiſme ait pu ſéduire à un tel point l'eſprit des premiers fideles : cependant leur intention étoit bonne, & le zêle de Religion eſt capable de rendre les hommes de mauvaiſe foi ſans en avoir des remords, ſouvent même ſans s'en appercevoir, & les auteurs de ces faux Evangiles en ont peut-être atteſté la vérité par leur ſang.

Il faut croire que les Chrétiens du troiſieme ſiecle ont admis dans le Canon des Ecritures quatre Evangiles ſeulement parce que les autres leur ont paru ſuppoſés, c'eſt la ſeule raiſon ſenſée qu'on en

puiſſe donner. Cependant Saint Irénée qui vivoit dans le tems que le Canon Evangélique fut formé, & qui eſt celui des Ecrivains Eccléſiaſtiques chez qui le nombre de quatre Evangéliſtes ſe trouve pour la premiere fois, St. Irénée, dis-je, s'appuie fort ſur d'autres raiſons qu'on trouvera moins ſolides. „ Il y a, „ dit-il, quatre Evangéliſtes, ni plus ni „ moins, parce qu'il y a quatre parties „ du monde & quatre vents principaux; „ Car comme l'Egliſe eſt répandue par „ toute la terre, il faut qu'elle ait quatre colomnes qui la ſoutiennent. Dieu, „ ajoute-t-il enſuite, eſt aſſis ſur un „ Chérubin qui a la forme de quatre animaux différens, & les quatre animaux ſont la figure de nos quatre Evangiles." Après quoi il compare celui de St. Mathieu à l'homme, celui de St. Marc à l'aigle, celui de St. Luc au beuf, & celui de St. Jean au lion, contre l'uſage qui a prévalu depuis. Cette allégorie de St. Irénée s'eſt trouvée du goût de tous les Peres, excepté qu'ils ont un peu varié ſur l'application des animaux aux Evangiles; car, par exemple, St. Athanaſe applique le bœuf à St. Marc, & le lion à St. Luc. St. Auguſtin trouve que l'homme convient

TAYLOR IN
OXFORD

mieux à St. Marc & le lion à St. Matthieu. Mais St. Jérôme a rangé les choſes dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui, & ſa profonde érudition dans les Ecritures eſt cauſe apparemment que ſon opinion eſt & ſera juſques à la fin la ſeule ſuivie.

L'Evangile de St. Matthieu eſt le premier des quatre que l'Egliſe a admis dans le Canon Evangélique. Millius, dans ces amples prolégomenes qui viennent de paroître à la tête de ſon nouveau Teſtament, croit l'Evangile des Hébreux, celui des Egyptiens, & quelques autres, antérieurs à celui de St. Matthieu; c'eſt une queſtion indifférente & qui ne ſeroit pas aiſée à réſoudre. Il eſt auſſi inutile de ſçavoir ſi St. Matthieu a écrit en Hébreu ou en Grec, puiſque ſuppoſé qu'il ait écrit en Hébreu, l'original a diſparu preſqu'au moment de ſa naiſſance, & il ne nous en reſte que la traduction Grecque. Selon Millius l'Evangile de St. Matthieu n'a été écrit que l'an 61. de Jéſus-Chriſt, 28. ans après ſa mort. Ce même auteur place l'Evangile de St. Marc deux ans après celui de St. Matthieu, l'Evangile de St. Luc un an après celui de St. Marc, & l'Evangile de St. Jean l'an 97. c'eſt-à-dire 64.

ans après la paſſion du Sauveur.

Quelques Peres ont avancé que Saint Matthieu écrivit ſon Evangile ſix ans ſeulement après la mort de Jéſus-Chriſt; mais ils n'appuyent leur opinion d'aucune preuve, & ils ſe fondent uniquement ſur une prétendue tradition fort incertaine qu'un critique plus exact n'a pas oſé adopter. Aprés tout, Millius quoiqu'un des plus profonds de ceux qui ont travaillé ſur le nouveau Teſtament, n'a apparemment pas mieux rencontré dans ſes conjectures. Il faut avouer, comme nous avons déjà dit, que le premier ſiecle de l'Egliſe a enveloppé tout cela d'un nuage épais qui ſera toujours impénétrable aux critiques; & malheureuſement l'épaiſſeur de ce nuage, en cachant aux hommes le point fondamental de la Foi Chrétienne, c'eſt-à-dire la qualité des auteurs Evangéliques ainſi que le tems où ils ont écrit, ſervira éternellement d'azile à l'incrédulité.

Les Apôtres & tous les diſciples de Jéſus-Chriſt étoient Juifs. Quand l'hiſtoire Evangélique ne nous apprendroit pas la dignité de St. Matthieu ni la place qu'il a tenue parmi les Apôtres, le ſtyle de cet Evangéliſte nous feroit aiſément connoître ſon pays. Quoique l'eſ-

prit Judaïque ſe remarque auſſi dans les autres Evangéliſtes, c'eſt particuliérement dans St. Matthieu qu'il eſt le plus ſenſible. L'allégorie, l'alluſion perpétuelle aux Ecritures régnent chez lui depuis le commencement juſqu'à la fin. Le goût qu'il a pour les applications myſtiques ſe déclare dès l'entrée même de ſon ouvrage dans la Généalogie de Jéſus-Chriſt, que l'Evangéliſte fait deſcendre d'Abraham, de David & de tous les Rois de Juda par Salomon. Comme il y avoit au ſçu de tous les Juifs quatorze générations depuis Abraham juſqu'à David, St. Matthieu trouvant ſans doute quelque choſe de myſtérieux dans ce nombre de deux fois ſept, entreprend de ne compter que quatorze générations depuis David juſqu'à la captivité de Babylone, & le même nombre précis de quatorze générations depuis la captivité de Babylone juſqu'à Jéſus-Chriſt; après quoi de peur qu'en liſant tout de ſuite cette généalogie on n'eût pas fait d'attention au myſtere caché ſous ce nombre, l'Evangéliſte fait lui-même cette remarque: „ Ainſi, dit-il, (7) il y a „ quatorze générations depuis Abraham „ juſqu'à David, quatorze depuis Da-

(7) Matthieu I. 17.

„ vid juſqu'à la captivité de Babylone,
„ & depuis la captivité de Babylone juſ-
„ qu'à Jéſus-Chriſt, quatorze.

On ne conçoit pas quelle a pu être l'idée de St. Matthieu dans cette remarque que les profanes ont toujours traitée d'affectation puérile; outre que ſelon l'Evangéliſte même le nombre de trois fois quatorze ne ſe rencontre pas dans ſon calcul, & qu'on eſt obligé de compter deux fois le même homme pour le faire quadrer juſte. Ce qui a embarraſſé le plus la foi des fideles, c'eſt que St. Matthieu a été obligé en faveur de ſon myſtere de démentir l'Ecriture & de ſauter un intervalle de 77. ans, en faiſant Joram pere d'Ozias, quoiqu'il ne fût que ſon bizaïeul. D'ailleurs on conçoit encore moins comment dans un eſpace de 600. ans, c'eſt-à-dire depuis la Captivité juſqu'à Jéſus-Chriſt, il n'y auroit que treize générations, d'autant plus que St. Luc qui donne une généalogie de Jéſus-Chriſt toute différente de celle de St. Matthieu, n'en compte pas moins de 22. dans le même intervalle.

Les actions & les paroles de Jéſus-Chriſt qui paroiſſent les plus indifférentes, ſont preſque toujours rapportées dans l'Evangile de St. Matthieu pour

l'accompliſſement de quelque prophétie, & il faut avouer qu'on a bien ſouvent beſoin des yeux de la foi pour appercevoir la juſteſſe de ſes applications allégoriques. Si Jéſus-Chriſt, par exemple, revient d'Egypte après la mort d'Hérode, *c'eſt*, dit (8) St. Matthieu, *afin que cette parole de l'Ecriture s'accompliſſe, j'ai rappellé mon fils d'Egypte:* événement que les Juifs ſçavoient être arrivé il y avoit plus de 1500. ans & dont l'Evangile fait une prophétie. Si Jéſus-Chriſt s'établit enſuite à Nazareth, c'eſt parce qu'il eſt écrit (9) *il ſera appellé Nazaréen*; ce qui ſignifie en langage de l'Ecriture, il ſera conſacré à Dieu, & ne boira rien de ce qui peut enivrer: choſe qui avoit été dite de Samſon, de Samuel &c. & qui ne pouvoit s'entendre de Jéſus-Chriſt (qui buvoit du vin) que par une alluſion forcée qui n'étoit fondée que ſur la vraiſemblance des termes. Ce premier Chapitre de St. Matthieu nous fournit ſeul cet exemple. Il en eſt ainſi à-peu-près des autres applications qu'il fait aux Ecritures dans le cours de ſon Evangile; on peut dire qu'elles ſont une pierre d'achop-

(8) Cap. 2. verſet 15.
(9) Mathieu II. 23.

choppement pour les eſprits indociles & une occaſion perpétuelle aux fideles de ſoumettre leur entendement ſous l'obéiſſance de la foi.

Il y a tant de conformité entre l'Evangile de St. Matthieu & celui de St. Marc, qu'on a de la peine à s'empêcher de les confondre, & à ne pas regarder ces deux Evangiles comme un même ouvrage. (10) L'Egliſe ordonne aux fideles de les diſtinguer; les commentateurs tâchent de ſauver ainſi cette conformité trop ſenſible, ils ſuppoſent que St. Matthieu écrivit ſon Evangile en Hébreu, que St. Marc qui avoit l'original de St. Matthieu en fit une eſpece de traduction Grecque, mais d'une maniere un peu libre, c'eſt-à-dire en omettant certaines choſes & en ajoutant quelques circonſtances peu conſidérables.

(10) *Marcus videtur Matthæum ſubſequi, quaſi ediſſequus ejus, & abbreviator.* Auguſt. de conſ. Evangel. Lib. I. Cap. I. „Il ſemble, dit Bernard, que St. Marc avoit vu l'Evangile ſelon St. Matthieu, quand il compoſa le ſien, & que St. Luc les avoit vus tous deux, ou que du moins il en avoit ouï parler: à moins qu'on ne veuille dire que dans la préface de ſon Evangile, il a égard à quelques autres Hiſtoires de Jéſus-Chriſt qui avoient paru." Nouvel. de Républiq. des Lettres. Août 1708. pag. 133. m. 44.

Quelque tems après, ſuppoſent encore les Commentateurs, le même original Hébreu de St. Matthieu fut traduit en Grec littéralement, & celui qui fit cette traduction ayant en mains l'Evangile Grec de St. Marc ſe ſervit de ſes termes & de ſes phraſes. De là vient, dit-on, cette grande conformité qui ſe trouve entre St. Marc & St. Matthieu, non ſeulement quant aux choſes, mais encore quant aux expreſſions. Les incrédules qui d'ailleurs s'intéreſſent aſſez peu à la diſtinction de ces deux Evangiles, ne laiſſent pas de ſentir le foible d'une explication que les Commentateurs n'appuient d'aucune preuve, elle leur paroît un pur ſyſtême, & ils n'apperçoivent de différence entre l'Evangile de St. Matthieu & celui de St. Marc, qu'en ce que celui-ci eſt un peu plus court que l'autre, St. Marc ayant plus omis de choſes rapportées par St. Matthieu qu'il n'en a ajouté d'autres.

Si St. Marc a ſuivi avec tant d'exactitude l'Evangile de St. Matthieu, qu'il ſemble l'avoir traduit preſque mot à mot, on ne peut pas dire la même choſe de St. Luc. Celui-ci ne s'eſt point fait un ſcrupule de s'écarter des Evangéliſtes qui avoient écrit avant lui; s'é-

tant fait inſtruire de toutes choſes avec ſoin par les Apôtres mêmes & par ceux qui dès le commencement avoient été témoins oculaires de ce qu'il alloit écrire, il commence ſon hiſtoire par le merveilleux qui a précédé la naiſſance de Jéſus-Chriſt, qui ſans doute méritoit bien de n'être pas omis par Saint Matthieu, la naiſſance miraculeuſe de Saint Jean-Baptiſte, les Prophéties de Zacharie, d'Elizabeth, de Simon, d'Anne, l'adoration des Paſteurs qui fut précédée d'un miracle, la ſageſſe & la ſcience de Jéſus-Chriſt qui dans ſon enfance fit l'admiration des Docteurs aſſemblés dans le temple de Jéruſalem; toutes ces merveilles ſembloient mériter que St. Matthieu en fît quelque mention, elles annonçoient de plus grands prodiges que Jéſus-Chriſt devoit opérer, & elles auroient préparé l'eſprit des Docteurs à cette ſuite continuelle de miracles qui accompagnent les dernieres années de ſa vie. A la vérité Saint Matthieu parle d'un fait qui ſuivit la naiſſance de Jéſus-Chriſt dont St. Luc ne fait point mention; c'eſt l'adoration des Mages qu'une étoile miraculeuſe conduiſit en Bethléem, ce qui donna lieu à la barbare défenſe d'Hérode & au maſſacre des Innocens.

On eſt ſurpris que St. Luc ſi bien inſtruit de toutes choſes dès le commencement, & qui entre dans un ſi grand détail ſur l'enfance de Jéſus-Chriſt, ait pu omettre un fait ſi conſidérable, & qui avoit dû faire tant de bruit dans la Judée; cependant ou St. Luc l'ignora, ou il n'a pas daigné le rapporter, & le dernier paroît même plus vraiſemblable que l'autre; car enfin quelques efforts que faſſent les Commentateurs pour accorder St. Luc avec St. Matthieu ſur le tems de la naiſſance de Jéſus-Chriſt, il eſt impoſſible de les concilier ſur ce point. St. Matthieu fait naître Jéſus-Chriſt ſur la fin du régne d'Hérode, Saint Luc au contraire place ſa naiſſance au tems du dénombrement que Cyrénius Gouverneur de Syrie fit dans la Judée par ordre d'Auguſte, & ce dénombrement à l'occaſion duquel l'Evangile fait aller Joſeph & Marie en Bethléem n'arriva qu'après la réunion de la Judée à l'Empire Romain, la dixieme & derniere année du régne d'Archelaüs Succeſſeur d'Hérode, ainſi que Joſeph le remarque expreſſément. St. Luc a donc pu omettre à deſſein un fait qui lui paroiſſoit chimérique, puiſqu'il devoit s'être paſſé dix ans avant le tems où il place la nais-

ſance de Jéſus-Chriſt.

Mais ce qui fait encore ſoupçonner plus fortement que St. Luc ne connoiſſoit point l'Evangile de St. Matthieu, ou au moins qu'il ſe croyoit mieux informé que lui, ce ſont les généalogies différentes que ces Evangéliſtes font de Jéſus-Chriſt, dans leſquelles hors David, Salathiel, Zorobabel, on ne voit point deux noms qui ſe reſſemblent. Nous avons dit que St. Matthieu fait deſcendre Jéſus-Chriſt de David, de Salomon & de tous les Rois de Juda; St. Luc fait auſſi remonter ſes ancêtres juſqu'à David, mais par Nathan & un autre de ſes enfans dont la poſtérité ne régna point. C'eſt ici véritablement que les fideles ont beſoin de cette ſimplicité ſans laquelle on ne peut entrer dans le Royaume du ciel, & que les Commentateurs au contraire ſont obligés d'employer toute la ſubtilité dont l'eſprit humain eſt capable pour ſauver une contradiction ſi manifeſte: encore ne le font-ils qu'en bâtiſſant un ſyſtême compoſé de pluſieurs ſuppoſitions les unes ſur les autres, qui paroiſſent non ſeulement dénuées de preuves, mais même de toute vraiſemblance.

L'opinion la plus reçue, c'eſt que

Saint Luc a voulu décrire la généalogie de Jéſus-Chriſt par la Vierge, au lieu que St. Matthieu a écrit celle de St. Joſeph. Voilà déjà, dit-on, la plus grande difficulté ſauvée par cette ſuppoſition; c'eſt ainſi qu'on prétend le prouver. St. Luc donne à Joſeph Héli pour pere; or Héli eſt un abrégé d'Héliakim: (on ſçait au reſte par tradition que le pere de la Vierge s'appelloit Joachim & non Eliakim;) il s'enſuit que cet Héli que l'Evangéliſte dit avoir été pere de Joſeph étoit véritablement pere de Marie ſon Epouſe. A la vérité St. Luc dit bien nettement que Joſeph étoit fils d'Héli, mais il a voulu faire entendre par là qu'il étoit ſon beau-fils ou le mari de ſa fille. Les Commentateurs n'ont-ils pas ſenti que de pareilles ſubtilités avec leſquelles on peut faire dire aux Evangéliſtes tout ce qu'on veut ſont également propres à ſcandaliſer la foi des ſimples, & à donner lieu aux railleries des profanes?

Cependant les difficultés ne ſont pas encore levées par ce ſyſtême, les noms de Salathiel & de Zorobabel qui ſe rencontrent au milieu des deux généalogies embarraſſent toujours, & ſi on donne deux fils à Zorobabel, de l'un desquels

on ſuppoſe Joſeph deſcendu, & Marie de l'autre, on ne ſçait comment faire pour donner deux peres à Salathiel que Saint Matthieu fait fils de Jéchonias, & St. Luc fils de Néry; d'ailleurs la grande difficulté qui ſe trouve dans le nombre des générations de l'une & de l'autre généalogie oblige encore à de nouvelles ſuppoſitions. Depuis David juſqu'à Jéſus-Chriſt St. Matthieu ne compte que 27. générations & c'eſt bien peu pour un eſpace de mille ans; au lieu que St. Luc avec plus de vraiſemblance en compte 43. Il faut, dit-on, que les ancêtres de Joſeph aient été mariés vieux & que ceux de la Vierge l'aient été plus jeunes; comme ſi l'Ecriture ne nous apprenoit point que pluſieurs des Rois de Juda, dont on fait deſcendre Saint Joſeph, ont eu dans une très-grande jeuneſſe leurs enfans qui ſont pareillement au nombre de ſes ancêtres.

Enfin une difficulté à laquelle certainement on ne répondra jamais, c'eſt que ſi St. Luc avoit connu l'Evangile de St. Matthieu, ou qu'il l'eût voulu ménager, il n'auroit pas manqué de dire qu'il écrivoit la généalogie de Jéſus-Chriſt par Marie ſa Mere & non par Joſeph, comme il le dit poſitivement.

L'Evangéliſte en obſervant ſur ce point ce que les hiſtoriens les moins exacts ont toujours obſervé, auroit épargné aux Chrétiens bien des tortures qu'ils ſe ſont inutilement données dès les premiers ſiecles de l'Egliſe pour accorder le St. Eſprit avec lui-même.

Quoi qu'il en ſoit du deſſein de St. Luc, il ſemble que c'eſt à la généalogie de la Vierge que les Evangéliſtes devoient préférablement s'attacher, puiſque Jéſus-Chriſt n'étoit fils de Joſeph que ſelon la Loi, au lieu qu'il l'étoit de Marie & ſelon la Loi & ſelon la nature; mais il falloit faire le Meſſie de la race de David, & Marie apparemment n'en deſcendoit pas. L'Evangile qui auroit dû le marquer, n'en dit pas le moindre mot; la tradition, dont on ſe ſert ſi ſubtilement pour prouver qu'Héli ou Joakim ſont le même nom, cette même tradition, dis-je, nous apprend au contraire que Marie étoit de la Tribu de Lévi. St. Epiphane, St. Grégoire de Nyſſe, St. Auguſtin parlent par-tout de ces hiſtoires anciennes où le pere de la Vierge étoit nommé Joachim, mais ils traitent ces ouvrages avec mépris, & St. Auguſtin ſur-tout les rejette, parce qu'on y faiſoit Joachim de la race de

Lévi. C'eſt ainſi que les Commentateurs ſavent prendre dans la tradition ce qui les accommode & laiſſer ce qui les embarraſſe. Les Evangéliſtes ſelon toute apparence étoient dans l'opinion qu'il ſuffiſoit que le Meſſie deſcendît également de David; or Jéſus-Chriſt en deſcendoit de cette maniere, puiſque Joſeph étoit ſon pere ſelon la Loi, c'eſt-à-dire, le mari de ſa mere.

Sans nous arrêter à pluſieurs endroits moins importans où St. Luc & les autres Evangéliſtes ſemblent ſe contredire, & qui ont plus ou moins exercé l'eſprit des Commentateurs, les critiques d'une exactitude un peu ſcupuleuſe ne peuvent s'empêcher d'être choqués du peu de conformité qu'on remarque dans les Evangiles, quant à l'ordre & à l'arrangement des faits. Pourquoi le Saint Eſprit qui éclairoit ces divins auteurs leur a-t-il fait tellement négliger un point ſi capable d'attirer la croyance des hommes? Excepté St. Marc qui paroît avoir ſuivi St. Matthieu pas à pas, il faut avouer que l'ordre eſt étrangement renverſé dans les deux autres Evangéliſtes; jamais ils n'obſervent les tems, ſouvent ils confondent les lieux; l'un place à la fin ce que l'autre met au commence-

ment ; & ſi on prétend les accorder, quant au ſens & au fond des choſes, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur une Concordance Evangélique, pour voir la peine qu'on trouve à les concilier ſur le reſte.

Les Chrétiens en ſont aujourd'hui à deviner l'âge de Jéſus-Chriſt, le nombre des années pendant leſquelles il a exercé ſon miniſtere, & ce qu'il a dit & fait dans le cours de ſes années en particulier. Les Chronologiſtes qu'on ſuit ſur toutes choſes ſont ceux qui paroiſſent conjecturer le mieux. St. Luc ſi bien informé de tout ne s'accorde dans ſa narration ni avec St. Matthieu ni avec Saint Jean ; de ſorte qu'on diroit que les Evangéliſtes ont écrit leur hiſtoire à meſure que les choſes leur venoient dans l'eſprit, ſans ſuite & ſans égard au tems ni aux lieux. St. Luc eſt cependant celui des quatre dont le ſtyle reſſent mieux celui d'un hiſtorien ; ſa maniere d'écrire paroît même fleurie, ſi on la compare à celle de St. Matthieu & de St. Marc dont le ſtyle ſimple édifie les fideles & paroît aux profanes fort au deſſous de la ſimplicité. Le ſtyle de St. Jean eſt enflé, obſcur, énigmatique, tout reſſent le myſtere dans ſon Evangile. Saint Luc

eſt plus naturel & plus clair, ſa narration plus exacte, ſes images plus fines & plus touchantes. Rien n'eſt à comparer dans les autres Evangéliſtes aux paraboles du Samaritain, du mauvais Riche & de l'Enfant prodigue, que Saint Luc a rapportées. Puiſque le nombre de ceux qui ont entrepris l'hiſtoire de Jéſus-Chriſt étoit déjà grand au tems de St. Luc, on jugera aiſément qu'il devoit être bien plus conſidérable lorsque l'Evangile de St. Jean parut; les Chrétiens étoient alors fort multipliés, le champ étoit ouvert à tous les fideles, chacun avoit la liberté d'écrire, ou ce qu'il diſoit avoir vu, ou ce qu'il aſſuroit avoir ouï dire: quel devoit donc être le nombre de ces hiſtoires Evangéliques quarante ans après St. Luc, tems auquel on ſuppoſe que St. Jean écrivoit!

L'hiſtoire ne répandant aucune lumiere ſur le 1er. ſiecle de l'Egliſe, les Peres ont été obligés de recourir à la tradition pour connoître à-peu-près le tems auquel St. Jean publia ſon Evangile; elle leur a appris que ce Diſciple bien-aimé du Sauveur fut conſervé ſur la terre 70. ans après la mort de ſon maître, afin de rendre à la fin de ſes jours un témoignage autentique à la Divinité du

Meſſie, que ſes ennemis vouloient anéantir. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que l'Evangile de St. Jean n'a été compoſé que bien des années après la naiſſance du Chriſtianiſme; mais le tems précis où il a paru eſt abſolument incertain, il eſt caché ſous un nuage épais qui nous dérobe la vue du berceau de l'Egliſe. La tradition qu'on eſt obligé de conſulter eſt par elle-même un guide peu sûr puiſqu'elle autoriſe indifféremment les fables & la vérité.

Les Anti-Trinitaires la récuſent, elle leur paroît ſuſpecte ſur le point dont il s'agit: „ Les Chrétiens, *diſent-ils*, qui „ dans la ſuite ont adopté l'Evangile de „ St. Jean, ont peut-être fait vivre cet „ Apôtre juſqu'à la décrépitude, afin „ de donner quelques fondemens à leur „ opinion; mais que St. Jean ait vieilli „ comme on le dit, ou qu'il ſoit mort „ plus jeune, il n'y a aucune apparence „ qu'il ſoit auteur de l'Evangile qu'on „ lui attribue, & cet ouvrage a dû être „ compoſé plus de cent ans après la „ mort de Jéſus-Chriſt." Leur conjecture eſt fondée ſur les raiſons ſuivantes.

Quand on examine l'Evangile de St. Jean avec d'autres yeux que ceux de la

foi, on apperçoit dans cet ouvrage un ſtyle ſi extraordinaire & ſi myſtérieux, des manieres de penſer ſi ſingulieres, des expreſſions ſi inuſitées parmi les Chrétiens d'alors, des dogmes ſi nouveaux, qu'on croit être tranſporté tout d'un coup à la fin du ſecond ſiecle de l'Egliſe. Qu'on liſe les Evangiles de St. Matthieu, de St. Marc, & de St. Luc, les Epitres de St. Paul, de St. Pierre & des autres Apôtres, celles même de St. Jean auſſi bien que l'Apocalypſe qui eſt ſous ſon nom; les lettres de St. Clément, de St. Barnabé, le Paſteur d'Hermas; qu'on parcoure en un mot tous les ouvrages qui ont été faits par des Chrétiens les cent premieres années après la mort de Jéſus-Chriſt, on n'y trouvera aucune conformité, aucun rapport d'idées avec l'Evangile de St. Jean. A peine y trouve-t-on les principes du dogme Platonique ſur le Λογος ou le Verbe éternel que l'Evangéliſte expoſe dans le plus grand jour. Tout au contraire, qu'on paſſe enſuite aux Chrétiens qui ont écrit à la fin du ſecond ſiecle de l'Egliſe & dans le troiſieme, St. Jean ne leur eſt plus étranger, on reconnoît ſon ſtyle & ſes dogmes, le Chriſtianiſme s'étoit alors fait des diſciples

dans l'Ecole de Platon, le Timée leur étoit devenu familier, le Verbe coéternel à Dieu, dont les Apôtres avoient ignoré juſqu'au nom, ne paroît plus dans leurs écrits qu'une même perſonne avec le fils de Marie, la Théologie Platonique entée ſur la ſimplicité Apoſtolique ne fait plus qu'une même choſe du Fils de l'Homme & du Verbe de Dieu.

Ce n'eſt pas ſeulement le dogme de l'incarnation du Verbe, inconnu à tous les Chrétiens du premier ſiecle qui fait refuſer aux Anti-Trinitaires de reconnoître St. Jean pour auteur de l'Evangile qu'on lui attribue, tout reſſent, ajoutent-ils, le Platoniſme dans cet ouvrage, on y remarque le ſtyle obſcur, énigmatique, diffus même, ſi uſité aux diſciples de Platon, il n'y a qu'à lire le diſcours que Jéſus-Chriſt tient à Nicodême, à la Samaritaine, & ſur-tout ceux qu'il tient à cette multitude qu'il venoit de nourrir miraculeuſement : ces derniers ſont des énigmes. Ils ſont ſi obſcurs, que les Sectes les plus fameuſes du Chriſtianiſme diſputent encore aujourd'hui ſur l'interprétation qu'on doit leur donner. Les Chapitres 14. 15. 16. & 17. tout entiers ſont du même genre. Jéſus-Chriſt parle à ſes diſciples de la maniere

du monde la plus abſtraite; auſſi les hommes ſimples & groſſiers n'y comprenoient-ils rien : St. Jean qui eſt de ce nombre n'y comprit pas plus que les autres. Ses lettres ſur-tout, ſon Apocalypſe font voir qu'il eſt toujours reſté dans la même ſimplicité ; mais l'auteur de l'Evangile qui s'eſt ſervi de ſon nom auroit aiſément tout compris. L'eſprit des Chrétiens étoit alors plus éclairé, les figures & les énigmes Platoniques leur étoient devenues familieres.

Au reſte, nos critiques ne nient point qu'on ne trouve beaucoup de Judaïſme dans l'Evangile de St. Jean ; il y a un extrême rapport entre le goût Judaïque & le goût Platonicien ; ce qui en fait la différence c'eſt la multiplicité des figures. On n'a qu'à comparer les paraboles des autres Evangéliſtes avec les énigmes de St. Jean, & on ſentira cette différence. Les Juifs & les Platoniciens avoient puiſé leur goût pour les allégories dans une même ſource ; mais ceux-ci s'exprimoient d'une maniere plus fine & plus abſtraite, au lieu que les autres s'en ſont toujours tenus à des images plus ſimples & plus baſſes. L'un & l'autre goût s'apperçoit dans St. Jean, on y remarque un mélange de Platonis-

me & de Judaïſme qui ne ſe trouve pas dans les écrivains des tems Apoſtoliques : on ſçait d'ailleurs que l'Evangile qui porte ſon nom a été écrit fort tard, il n'en faut pas davantage pour faire conclure aux Anti-Trinitaires que cet Evangile eſt l'ouvrage d'un Platonicien Juif, devenu Chrétien dans le tems où le Chriſtianiſme s'introduiſit dans l'Ecole Platonique, c'eſt-à-dire plus de cent ans après la mort de Jéſus-Chriſt. De plus dangereux ennemis pour l'Egliſe que les Anti-Trinitaires croient appercevoir dans l'Evangile de St. Jean une autre marque de ſa nouveauté & de ſa ſuppoſition. „ Entre les récits merveilleux „ d'une même choſe, diſent les eſprits- „ forts, les derniers ſont ordinairement „ les plus étonnans & les plus outrés, „ parce que le merveilleux va toujours „ en augmentant à meſure qu'il s'éloigne „ de ſa ſource. L'expérience n'a preſ- „ que jamais démenti cette remarque. „ Quand l'hiſtoire & la tradition ne „ nous apprendroient pas l'ordre dans „ lequel les Evangéliſtes ont écrit, la „ ſimple lecture de leurs ouvrages nous „ l'apprendroit." St. Matthieu & St. Marc ſon copiſte paroiſſent d'abord ; ils rempliſſent leurs Evangiles du récit des mê-

mêmes miracles. St. Luc ajoute à cela tout le merveilleux qui a précédé la naiſſance & accompagné l'enfance de Jéſus-Chriſt. Les deux premiers diſent en termes généraux que Jéſus-Chriſt reſſuſcitoit les morts, mais dans le détail ils ne lui en font reſſuſciter qu'un : encore ſemble-t-il qu'ils craignent que le miracle ne paroiſſe trop éclatant par les circonſtances qu'ils y joignent. Jéſus-Chriſt s'enferme avec trois de ſes diſciples & le pere & la mere d'une jeune fille qui venoit de mourir ; après quoi il la reſſuſcite & recommande bien aux aſſiſtans de n'en point parler. St. Luc au contraire lui fait reſſuſciter en public un mort qu'on portoit en terre. Ceux qui aſſiſtoient au convoi frappés de ce prodige s'en retournent en glorifiant Dieu & en exaltant la puiſſance du grand Prophête qui avoit paru parmi eux. St. Jean renchérit encore ſur tout cela : les miracles de St. Matthieu & de St. Marc ne ſont auprès des ſiens que des jeux d'enfant. Saint Luc a beau dire qu'il s'eſt fait inſtruire exactement par ceux qui dès le commencement avoient été témoins oculaires ; il a beau ſe vanter à la tête *des Actes des Apôtres* qu'il a raconté dans ſon Evangile tout

ce que Jéſus-Chriſt a dit & fait de miraculeux ; cet Evangéliſte ſi bien informé a ignoré les miracles de Jéſus-Chriſt qui avoient fait le plus d'éclat, ceux que par conſéquent on auroit dû lui apprendre les premiers &, qui devoient ſortir les derniers de la mémoire des hommes. Moyſe, Joſué, les Prophêtes avoient opéré des merveilles & des prodiges ſans nombre ; mais depuis que le monde eſt monde on n'a jamais ouï dire qu'un homme ait rendu la vue à un aveugle-né. C'eſt le témoignage que rend cet aveugle lui-même à celui qui l'avoit guéri d'une maniere ſi éclatante. On peut voir dans l'Evangile de St. Jean le bruit que ce miracle fit à Jéruſalem, & on jugera de la gloire qu'il acquit au fils de Dieu, par l'envie & la rage qu'elle excita dans le cœur de ſes ennemis. Ceux d'entre les Juifs qui furent préſens à la réſurrection du Lazare voyant Jéſus-Chriſt s'attendrir ſur la mort de ſon ami, diſoient (11) entre eux : *hé quoi ! celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né ne pouvoit pas empêcher ſon ami de mourir !* tant il eſt vrai que

(11) Non poterat hic, qui aperuit oculos Cœci nati, facere ut hic non moreretur ! Johan. Cap. XI. verſet 37.

le prodige jusqu'alors inoui les avoit frappés plus que tous les autres miracles du Sauveur. Mais ils furent témoins dans le même moment d'un autre prodige qui dut bien les frapper davantage & qui est sans contredit le plus éclatant de tous ceux qui se trouvent dans l'Evangile. Il n'y a qu'à comparer la résurrection de la fille de Jaïre ou celle du fils de la Veuve de Naïm avec la résurrection du Lazare pour sentir combien le merveilleux de celui-ci est supérieur aux autres.

Le Lazare étoit dans le tombeau depuis quatre jours, déjà infecté (12) & corrompu. Jésus-Christ en présence de tous ses disciples, des deux Sœurs du mort, & d'un grand nombre de Juifs fait ouvrir le tombeau & s'écrie d'une voix forte : Lazare, sortez, *Lazare veni foras.* Aussitôt ce mort dont le corps exhaloit déjà une odeur cadavéreuse se leve & sort du tombeau plein de vie & de santé. C'est alors que les ennemis de Jésus-Christ craignant qu'il ne triomphât de leur haine prirent sérieusement le parti de s'en défaire. Après de tels,

(12) Domine, jam fœtet, quatridianus est enim. Johan. XI. 39.

prodiges, diſoient-ils, (13) *Si nous ne nous défaiſons de cet homme tout le monde croira en lui.*

Le premier miracle par lequel le Sauveur commença ſa miſſion (14) dut faire une forte impreſſion ſur l'eſprit des hommes, parce que la nouveauté en toutes choſes frappe & ſurprend. St. Jean eſt néanmoins le ſeul des Evangéliſtes qui en ait conſervé la mémoire. La guériſon étonnante d'un homme accablé depuis 38. ans de foibleſſe & d'infirmité, qui ſur la parole du fils de Dieu charge ſon lit ſur ſes épaules & s'en va; en un mot le miracle & tout le merveilleux de la Piſcine probatique qui l'accompagnoit ne ſe trouve que dans St. Jean. La maniere glorieuſe dont l'Evangéliſte fait couronner à Jéſus-Chriſt ſon miniſtere, répond parfaitement au merveilleux dont il a accompagné le reſte de ſa vie. Il devoit comme un agneau ſe laiſſer conduire à la boucherie, mais avant que de

(13) Quia hic homo multa ſigna facit: Si dimittimus eum, ſic omnes credent in eum. Joh. an. XI. 48.

(14) Changement de l'eau en vin aux noces de Cana. JEAN. CHAP. 2. VERSET. 1. ET SEQQ. L'Egliſe célebre ce miracle par une Commémoration particuliere le 6. Janvier.

ſe livrer entre les mains de ſes ennemis il donne une derniere & éclatante preuve de ſa puiſſance: un mot de ſa bouche jette à la renverſe cette troupe de Satellites qui étoient venus pour le prendre. St. Matthieu ſe contente de faire dire à Jéſus-Chriſt dans cette occaſion: *croyez-vous que mon Pere n'envoieroit pas à mon ſecours, ſi je le ſouhaitois, plus de douze légions d'anges pour me défendre?* Sa propre puiſſance ſelon St. Jean lui ſuffit, ſa parole ſeule terraſſe ſes ennemis comme un coup de foudre. Enfin St. Jean qui renchérit ſur les autres Evangéliſtes a voulu, pour ainſi dire, renchérir encore ſur lui-même par cette hyperbole outrée, qui termine ſon Evangile. „ Jéſus-Chriſt, dit-il, (15) a fait bien „ d'autres choſes que celles qui ſont „ compriſes dans ce volume, & ſi on „ entreprenoit de les rapporter toutes, „ je ne crois pas que le monde pût con„ tenir les livres qu'on en écriroit." C'eſt ainſi que cet Apôtre bien-aimé ſoutient juſqu'à la fin le ton qu'il a pris au commencement pour célébrer ſon

(15) Sunt autem & alia multa, quæ fecit Jeſus: quæ ſi ſcribantur per ſingula, nec ipſum arbitror mundum capere poſſe eos qui ſcribendi ſunt libros. Johan. Cap. ultim.

maître. Avant lui les autres Evangélistes ne nous avoient donné Jésus-Christ que pour un pur homme, cependant revêtu d'une puissance surnaturelle; St. Jean nous le représente comme un Dieu. Il falloit que tout répondît dans son histoire à cette haute idée, il a dû proportionner le merveilleux à la subtilité des dogmes.

On a établi à l'entrée de cet ouvrage, qu'un témoin pour être cru, doit paroître bien informé des choses qu'il raconte, & qu'il doit outre cela être sincere & judicieux: si ces trois qualités se trouvent dans les Evangélistes ou historiens de Jésus il est Dieu, il est notre Sauveur, sa doctrine est la seule qui conduit au salut; si au contraire les Evangélistes paroissent privés de ces qualités essentielles à un témoin irréprochable, la Religion Chrétienne n'est plus qu'une chimere & les profanes sont autorisés dans leur incrédulité.

Ceux qui ont soumis leur entendement à la foi sont bien éloignés de croire qu'on puisse penser désavantageusement des Ecrivains sacrés, jamais ils n'ont douté de leurs lumieres ni de leur sincérité; ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse former sur tout cela le

moindre doute raiſonnable. Le libertinage, l'ignorance, & l'aveuglement leur paroiſſent le partage de l'incrédule, c'eſt au fidele ſeul qu'ils croient que la vertu, la ſcience & la raiſon éclairée ſont réſervées. Les preuves de la Religion Chrétienne ſe peuvent voir dans un grand nombre d'ouvrages qui ſont entre les mains de tout le monde ; mais comme les raiſons contraires ſont moins connues, ou parce que les apologiſtes les ont ignorées ou parce qu'ils les ont mal rendues, nous ne craignons pas de les mettre ici dans tout leur jour. Si ces raiſons ſont trouvées foibles, on les mépriſera & la foi n'en ſera point bleſſée : ſi elles paroiſſent ſpécieuſes, d'habiles gens ne jugeront peut-être pas indigne d'eux de les réfuter. Enfin ceux à qui elles paroiſſent ſolides ne nous feront pas un crime de les avoir expoſées.

L'Evangile comprend deux choſes qui demandent l'une & l'autre une diſcuſſion particuliere, les faits & les dogmes. C'eſt ſur ce double fondement qu'eſt élevé l'édifice Chrétien, de maniere pourtant que l'une de ces choſes eſt ſubordonnée à l'autre. Le dogmatique dépend abſolument de l'hiſtorique dont il ſuppoſe l'exactitude. Exami-

nions ſéparément ces deux choſes qui ſont la baſe de la Foi Chrétienne : on jugera par cet examen ſi l'Evangile mérite la croyance des hommes & s'il eſt digne de leurs reſpects.

L'hiſtoire Evangélique nous apprend que l'an 15. de Tibere, c'eſt-à-dire pluſieurs années après que la Judée eut été réunie à l'Empire Romain, il parut dans cette Province un homme nommé Jéſus, fils, à ce qu'on croyoit, d'un pauvre artiſan du Bourg de Nazareth en Galilée. La naiſſance de cet homme étoit toute divine : une fille Vierge l'avoit mis au monde; des prodiges étonnans avoient précédé & ſuivi cette merveilleuſe naiſſance. Jéſus, après avoir mené une vie obſcure dans la maiſon de ſon pere, âgé environ de 30. ans, ſe produit en public prêchant une morale nouvelle auſtere, annonçant des dogmes nouveaux, déclamant avec force contre les abus des Phariſiens qui étoient alors la Secte dominante chez les Juifs. Le nouveau réformateur ſoutient & autoriſe ſa doctrine par une foule de miracles plus éclatans les uns que les autres. Il commande aux vents & aux tempêtes; il guérit les maladies les plus incurables, il délivre les poſſédés, & rend la

vue aux aveugles-nés ; il reſſuſcite les morts ; enfin depuis qu'il a commencé à paroître, chaque inſtant de ſa vie eſt marqué par un prodige. Une doctrine ſi bien ſoutenue avoit attaché à ſa perſonne pluſieurs diſciples : cependant les Phariſiens outrés de ſes invectives jurent ſa perte : ils le font arrêter comme un ſéditieux & le font condamner à mort par le Gouverneur de Jéruſalem. Jéſus eſt crucifié, il meurt entre deux brigands comme un brigand lui-même ; mais le troiſieme jour il ſort du tombeau victorieux de la mort & de ſes ennemis ; il ſe montre enſuite pluſieurs fois à ſes diſciples, enfin il monte au ciel en leur préſence quarante jours après ſa réſurrection.

Voilà ce que l'Evangile nous apprend de Jéſus-Chriſt ; mais qu'eſt-ce que l'Evangile, continuent les incrédules ? C'eſt ce qu'il faut examiner.

Les premiers Chrétiens qui aient paru dans le monde étoient tous Juifs de naiſſance & de religion, c'eſt-à-dire qu'ils tiroient tous leur origine d'un pays où le fanatiſme avoit jetté de profondes racines, & du peuple le plus mépriſable aux yeux des hommes, quoiqu'il ſe crût cher aux yeux de Dieu. Ne pas con-

venir que les Juifs furent regardés comme une nation d'une crédulité aveugle & dans qui l'amour du merveilleux étoit, pour ainſi dire, inné, tant il paroiſſoit en conſtituer le principal caractere, ce ſeroit démentir toute l'antiquité.

C'eſt parmi les hommes les plus vils & les plus groſſiers de cette nation qu'on vit paroître les premiers ſectateurs du Chriſtianiſme; Dieu, dit-on, les avoit choiſis exprès *pour confondre l'orgueil des ſages*. Mais il n'eſt pas queſtion de recourir ici au myſtere; ne nous écartons pas du fait, puiſque c'eſt de lui ſeul que ce myſtere doit tirer ſa ſource. Tout étoit ſimple, tout étoit groſſier, tout étoit bas dans les premiers Chrétiens: le fils de David n'étoit pas lui-même d'un état plus floriſſant que ſes Apôtres.

On vit donc paroître en Judée quelque tems avant la deſtruction de Jéruſalem une ſecte compoſée pour la plus grande partie de la lie du peuple Juif. Ces hommes ſe diſoient diſciples d'un nommé *Jéſus*, qui après avoir fait pendant ſa vie une multitude incroyable de miracles étoit reſſuſcité après ſa mort. D'abord ils attirerent à leur parti pluſieurs de leurs compatriotes de même

condition & de même caractere. Enſuite ils admirent les incirconcis dans leur ſecte; & comme les Juifs étoient répandus par tout le monde & que cette nation avoit alors un grand zêle pour faire des Proſélytes, il paroît que les nouveaux Sectaires, épris du même zêle, firent pareillement un nombre de Proſélites aſſez conſidérable. Il n'y a rien juſqu'ici dont les Chrétiens les plus ſcrupuleux ne puiſſent convenir. Il n'en ſera pas de même du reſte.

La Secte Chrétienne ayant pullulé, le chef de cette Secte devint beaucoup plus célebre après ſa mort qu'il n'avoit été pendant ſa vie. Nous verrons bientôt par le ſilence univerſel des contemporains de Jéſus-Chriſt, que cet homme merveilleux n'a pas fait grand bruit tandis qu'il a été ſur la terre; mais ſes diſciples y en firent beaucoup après ſa mort. Le nombre s'en augmenta de plus en plus, ils annoncerent avec zêle leur nouvelle doctrine; on les traita de viſionnaires & de fanatiques, & ils confirmerent cette opinion qu'on avoit d'eux par une opiniâtreté invincible à perſiſter dans leurs ſentimens dont le fanatiſme fourniſſoit continuellement des

exemples dans toutes les ſectes établies chez les Juifs. Jéſus-Chriſt devint donc plus célebre par ſes premiers ſectateurs qu'il ne l'avoit été par lui-même. Les miracles de ce prétendu Meſſie n'avoient en effet pour théâtre que l'imagination de ſes diſciples; au lieu que le fanatiſme de ceux-ci ſe donne réellement aux hommes en ſpectacle. Dans les tems qui ſuivirent de près la mort de Jéſus-Chriſt, ceux qui connoiſſoient ſa doctrine l'annoncerent de vive voix. C'étoit par des entretiens familiers, par des diſcours, par des exhortations qu'on attiroit des diſciples au Meſſie. Les uns qui avoient vécu avec lui racontoient ce qu'ils lui avoient entendu dire & ce qu'ils croyoient avoir vu. Les autres rapportoient ce qu'ils diſoient avoir appris de témoins oculaires; d'autres donnant dans l'enthouſiaſme débitoient avec confiance ce que leur imagination leur ſuggéroit.

Tous les Apôtres également ſimples & également zêlés augmentoient à l'envi le nombre des Proſélytes. Ceux-ci s'entretenoient avec admiration des miracles qu'on attribuoit au chef de la religion qu'ils avoient embraſſée, & les

miracles alloient tous les jours croiſſans à meſure que le nombre des freres ſe multiplioit.

On voit par les divers Evangiles qui parurent peu d'années après, que l'eſprit crédule des premiers Chrétiens ne s'étoit tenu ſur cela dans aucunes bornes; mais ces hiſtoires ne parurent pas dans les tems qui ſuivirent de près la mort de Jéſus-Chriſt. Le Chriſtianiſme alors trop peu éloigné de ſa ſource ſe ſoutenoit encore par lui-même. Les diſcours des Apôtres ou de leurs diſciples étoient pour les fideles un Evangile vivant qui leur ſuffiſoit. Dans les quatorze Epitres de St. Paul que nous avons, qui ſont la plupart fort longues & dont quelques-unes ont été écrites fort tard, ni dans les autres lettres qui nous reſtent des Apôtres, il n'eſt fait nulle part mention d'aucun Evangile écrit: ce terme qui ſe rencontre pluſieurs fois dans leurs ouvrages ne ſignifie autre choſe que la doctrine de Jéſus-Chriſt qu'ils avoient annoncée; en un mot il eſt impoſſible de prouver qu'aucune hiſtoire Evangélique ait été publiée avant la deſtruction de Jéruſalem: au contraire, la ruine de cette ville & de ſon temple ſi clairement annoncée dans St. Matthieu & dans

St. Luc ſera toujours ſentir aux eſprits ſans prévention que les Evangiles n'ont été écrits qu'après l'événement. Cependant le Chriſtianiſme s'éloignant de ſa ſource, & le nombre des fideles augmentant de jour en jour, il fallut recourir aux monumens hiſtoriques pour conſerver la mémoire des paroles & des actions du Meſſie. On vit donc paroître en divers lieux cette foule de petits ouvrages que les Chrétiens nommoient *Evangiles* parce qu'ils contenoient la doctrine du ſalut à laquelle ils donnoient déjà ce nom.

La plupart des Apôtres devoient être morts lorſque les Evangiles parurent; mais on ne crut pas pouvoir rendre ces hiſtoires plus recommandables qu'en les attribuant à des hommes ſi célebres dans le Chriſtianiſme dont les noms devoient être connus de tous les fideles. Pour ne point répéter ce qui a été dit plus haut, ce ne fut que 150 ans après la mort de Jéſus-Chriſt que l'Egliſe en ſortant du berceau & quittant le bégayement de l'enfance, eut honte de cette multitude d'hiſtoires Evangéliques &, n'en adopta que quatre plus raiſonnables & plus conformes entre elles que les autres; & c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Evangile*.

Mais, pourſuivent les incrédules, d'où ſçait-on que ces quatre hiſtoires privilégiées ſont les ſeules légitimes ? Comment a-t-on pu démêler, par exemple, que l'Evangile que nous avons ſous le nom de St. Matthieu étoit véritablement de lui, & que celui des Hébreux & un autre dont les Ebionites ſe ſervoient n'en étoient point, quoiqu'ils fuſſent tous trois ſous le nom du même Evangéliſte, & tous trois d'une égale antiquité ? Pourquoi a-t-on rejetté l'Evangile de l'Enfance attribué à St. Thomas, ainſi que celui de St. Jacques, & tant d'autres qui ſont des ouvrages également anciens ? Pourquoi leur avoir préféré l'Evangile de St. Jean qui porte les marques les plus ſenſibles de la ſuppoſition ? Cet auteur devoit-il en être cru parce qu'il ſe nomme à la fin de ſon hiſtoire ? St. Matthieu, St. Marc, ni St. Luc n'en ont pas uſé ainſi, & malheureuſement pour St. Jean cette affectation lui eſt commune avec les Evangéliſtes apocryphes. St. Jacques, St. Thomas, Nicodême ſe déclarent de la même maniere, pour autoriſer des Evangiles qui portent leurs noms.

Comme les Chrétiens ſupprimerent dans la ſuite, autant qu'ils le purent, les

TAYLOR
OXF

Evangiles rejettés, peu de ces ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous; mais ſi l'on en juge par ceux qui nous reſtent, on eſt forcé de convenir que le merveilleux le plus abſurde & le plus extravagant s'étoit alors emparé de leur imagination; l'Egliſe en a uſé ſagement d'avoir proſcrit des hiſtoires où le Meſſie dans ſon enfance s'amuſoit à faire de petits oiſeaux de terre qui s'envoloient après avoir été animés de ſon ſouffle. Les fideles auroient ſans doute été choqués de voir leur maître changer de petits garçons en boucs pour leur apprendre à être ſages. On n'auroit point trouvé de dignité dans le miracle que le petit Jéſus fit pour élargir le trône du Roi de Jéruſalem: St. Joſeph avoit été chargé de faire ce trône, mais n'ayant pas bien pris ſes meſures, le trône ſe trouva trop étroit pour le lieu où il devoit être placé: ſur cela le petit Meſſie ſe met à tirer l'ouvrage d'un côté, & St. Joſeph à tirer de l'autre, après quoi le trône ſe trouva juſte pour la place.

L'Evangile de St. Jacques n'eſt gueres plus ſenſé. Toutes les particularités merveilleuſes du mariage de St. Joſeph y ſont décrites d'une maniere ridicule & l'incrédulité de Salomé ſur l'accouche-

chement de la Vierge y eſt aſſurément pouſſée ſi loin, qu'elle ſcandaliſe. L'ouvrage que nous avons ſous le nom de *l'Evangile de Nicodême* n'eſt peut-être autre choſe que *les fameux Actes de Pilate* cités comme autentiques par les anciens Peres de l'Egliſe, par St. Juſtin, Tertullien, Euſebe &c.

Cependant cet Evangile eſt rempli d'un merveilleux puérile & inepte. De pareils ouvrages méritoient à juſte titre d'être traités d'apocryphes: dans nos Evangiles les choſes ſe paſſent avec plus de bienſéance, le Meſſie y agit avec plus de dignité, le merveilleux n'y eſt pas moins outré, mais il eſt mieux choiſi & plus noble.

Tous ces ouvrages que l'Egliſe a répudiés n'ont été rejettés que pour leur trop baſſe ſimplicité, ou peut-être à cauſe de quelques dogmes particuliers qui n'ont pas prévalu & que les Chrétiens ont déſavoués, ou enfin à cauſe du trop peu de conformité entre eux; cependant ils ſont anciens, ils ſont également du nombre de ces hiſtoires Evangéliques que vit éclore le ſiecle qui ſuivit la deſtruction de Jéruſalem. Les Evangiles Canoniques n'ont pas plus d'antiquité, mais ils ont pour eux l'adoption de l'E-

gliſe : les autres Evangiles, dit-on, ont été ſuppoſés par des impoſteurs ou par des hérétiques, comme ſi les orthodoxes avoient été ſur cela plus réſervés. Il faut n'avoir aucune teinture de l'hiſtoire Eccléſiaſtique pour ignorer que jamais les hommes n'ont pouſſé plus loin la fourbe & l'impoſture, que tous les Chrétiens ſans exception le firent dans le premier tems en faveur de leur Secte. Enfin on ne prouvera jamais qu'aucun Evangile ait été écrit avant la priſe de Jéruſalem. Il parut dans la ſuite ſous ce titre quantité d'hiſtoires fabuleuſes qu'on attribuoit fauſſement aux Apôtres: les Chrétiens qui les fabriquerent étoient des fanatiques avérés que leur zêle rendoit impoſteurs ; & les quatre Evangiles dont l'Egliſe a fait choix ſont du nombre de ces ouvrages.

Mais, dira-t-on, quand même il ſeroit douteux que les Evangiles canoniques ayent été véritablement compoſés par les auteurs dont ils portent le nom, il eſt au moins certain que le Chriſtianiſme exiſtoit avant la ruine de Jéruſalem ; les incrédules conviennent que St. Paul & les autres Apôtres avoient écrit avant ce tems-là, on ne peut pas douter qu'il n'y ait eu des Chrétiens à Rome ſous

l'Empire de Néron & même ſous celui de Claude ; Suétone & Tacite (16) le diſent poſitivement. Il y avoit donc par conſéquent une Secte d'hommes qui croyoient que Jéſus-Chriſt étoit reſſuſcité. Ainſi tout ce qu'on vient de dire ne détruit pas le fait & ne peut faire tort tout au plus qu'à l'autenticité des Evangiles que les incrédules ont prétendu attaquer juſqu'à préſent : ils ont voulu faire connoître l'idée que peut avoir d'un ouvrage ſi révéré des Chrétiens ; un eſprit qui préfere les lumieres de la raiſon aux lumieres de la foi. Mais écoutons leurs raiſonnemens juſqu'au bout : voyons de quelle maniere ils prétendent renverſer un fait qu'ils croyent déjà ébranlé ; ils n'ont peut-être encore dit ſur cela que ce qu'ils avoient à dire de plus foible.

Il y avoit certainement en Judée, en Grece, en Italie, une Secte d'hommes qui reconnoiſſoient pour leur maître Jéſus-Chriſt crucifié & reſſuſcité ; & cette Secte étoit compoſée, comme on l'a dit, de miſérables Juifs, de pauvres fanatiques, plus miſérables encore par le caractere de leur eſprit, que par la baſſeſſe de leur condition. Dans les pre-

(16) Annal. Lib. 15. Cap. 44.

miers tems le Chriſtianiſme étoit encore ſi obſcur qu'on en connoiſſoit à peine le nom. Comme les Chrétiens étoient preſque tous Juifs, comme leur Religion avoit le Judaïſme pour fondement, & comme toutes les conteſtations qui rouloient ſur le Meſſie ſe paſſoient avec d'autres diſciples de Moyſe, on les confondoit toujours avec les Juifs; on les regardoit comme une de ces Sectes particulieres qui ſortoient ſi fréquemment du ſein de cette ſuperſtitieuſe nation. Or les hommes raiſonnables qui vivoient alors avoient de la nation Juive une idée de mépris à laquelle il eût été difficile de rien ajouter. Nous l'avons déjà dit pluſieurs fois, & on ne ſçauroit trop le répéter: c'eſt un peuple, diſoit-on ſans ceſſe, qui habite le pays des fables, tout ſe fait chez eux par enchantement.

Si les hommes raiſonnables avoient ſçu de quoi il étoit queſtion dans les diſputes des Juifs avec les Chrétiens, ils auroient ſans doute déploré la miſérable condition humaine que le fanatiſme livre en proie à la plus extravagante crédulité. Les eſprits ſenſés ont naturellement du dégoût pour l'abſurde, ils n'aiment pas à approfondir les chimeres. Suppoſons pourtant qu'un homme judicieux eût voulu

s'éclaircir du point eſſentiel de la diſpute qui ſubſiſtoit entre les diſciples de Moyſe & ceux de Jéſus-Chriſt. Lorſque, par exemple, l'Empereur Claude chaſſa les Juifs de Rome, Suétone dit „ qu'il les chaſſa à cauſe des bruits con„ tinuels qu'ils excitoient à l'occaſion „ d'un certain Chriſtus." Ce paſſage qui n'eſt pas trop clair, fait voir que Suétone lui-même n'étoit pas encore au fait, quoiqu'il vécût un ſiecle après Jéſus-Chriſt, mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Suppoſons donc qu'au tems de Claude un homme ſenſé & curieux, un Philoſophe ait voulu ſçavoir de quoi il étoit queſtion. D'abord il s'adreſſe aux Juifs qui lui diſent : il vient de s'élever parmi nous une Secte de miſérables & d'inſenſés, qui veulent faire paſſer pour Meſſie un impoſteur, un ſéditieux que Pilate a fait crucifier à Jéruſalem. Le même homme s'adreſſe enſuite aux Chrétiens : oui, lui diſent-ils, Jéſus-Chriſt a été crucifié comme un ſéditieux, mais c'étoit un homme divin, un homme dont preſque toutes les actions ont été des miracles : il délivroit les poſſédés, il redreſſoit les boiteux, il rendoit la vue aux aveugles-nés, il reſſuſcitoit les morts, il s'eſt reſſuſcité lui-mê-

me, & il eſt monté au Ciel en corps & en ame ; grand nombre de nos freres l'ont vu, toute la Judée a été témoin de ſes prodiges & de ſa vie miraculeuſe.

Comment ! dit ſur cela notre Philoſophe, toute la Judée eſt donc Chrétienne? Tous les habitans d'un pays qui ont été témoins de tant de merveilles ont donc embraſſé la doctrine de votre Maître ? Hélas ! non, répondent les Chrétiens, il n'y en a eu qu'un fort petit nombre qui l'ait fait, en comparaiſon du reſte. Tous les autres ont eu des yeux & n'ont point vu, des oreilles & n'ont point entendu. Ha ! dit le Philoſophe un peu remis de ſa ſurpriſe, je vois ce que c'eſt, je reconnois les enchantemens ſi ordinaires à ceux de votre Nation. Mais parlez-moi ſincérement, les choſes ſe ſont-elles paſſées comme vous le dites ? Les miracles de votre Meſſie ont-ils été effectivement publics ? Ils l'ont été, reprennent-ils, ils ont éclaté à la vue de tout le public. Quelque maladie qu'on eût, quiconque pouvoit ſeulement toucher le bord de ſa robe lorſqu'il paſſoit, étoit ſûr d'être guéri. Il a pluſieurs fois nourri cinq à ſix mille perſonnes avec ce qui auroit à peine ſuffi pour en nourrir cinq ou ſix. Sans

vous parler d'une infinité de miracles qu'il a faits en public, un jour il reſſuſcita à la porte d'une ville un mort qu'on portoit en terre; une autre fois en préſence d'un grand nombre de gens il en reſſuſcita un qui étoit enterré depuis quatre jours & plus d'à-moitié pourri. Ho! pour ce dernier miracle, dit le Philoſophe, je ſuis perſuadé que tous ceux qui y aſſiſterent ſe proſternerent aux pieds du Meſſie: il y en a eu auſſi pluſieurs qui crurent en lui, répond un des Chrétiens, mais tous ne le firent pas; les autres allerent auſſitôt raconter aux Phariſiens, qui étoient les ennemis de notre Maître, tout ce qu'ils avoient vu. Il en eſt de même, continue-t-il, des autres miracles de Jéſus-Chriſt, quelques-uns de ceux qui en étoient témoins croyoient en lui, parce qu'il les avoit deſtinés à être du nombre de ſes diſciples; les autres n'y croyoient pas. En vérité, leur dit le Philoſophe, il faut qu'il y ait bien de la ſimplicité dans les uns & une extrême ſtupidité dans les autres. Je conçois aiſément, & votre exemple me confirme dans cette penſée, je conçois qu'il peut ſe rencontrer des gens aſſez ſimples pour s'imaginer qu'ils ont vu des miracles lorſqu'ils n'en

voyoient point; mais on ne concevra jamais qu'il puiſſe y en avoir d'aſſez hébétés pour ne pas ſe rendre à des prodiges auſſi éclatans, que ceux dont vous venez de parler. Il faut avouer que la Judée produit des hommes qui ne reſſemblent en rien aux autres hommes de la terre: on voit chez vous ce qu'on ne voit point ailleurs.

Notre Philoſophe admire donc la crédulité de ces bonnes gens qui lui paroiſſent des fanatiques du premier ordre. Mais voulant ſatisfaire pleinement ſa curioſité, il diſſimule ſes vrais ſentimens & dit à ces Chrétiens: ce que je viens d'entendre me paroît ſi merveilleux, ſi étrange, ſi nouveau, que j'aurois un deſir extrême de connoître plus à fond tout ce qui concerne votre Meſſie: vous me ferez plaiſir de vouloir bien m'en inſtruire; un homme ſi divin mérite certainement que tout l'univers s'informe des moindres circonſtances de ſa vie. Auſſitôt un de la troupe ſe flattant peut-être de faire du Philoſophe un Proſélyte, ſe met à raconter en détail tout ce qui concerne Jéſus-Chriſt: comment il étoit né d'une Vierge; comment les Mages & les Paſteurs étoient venus reconnoître ſa Divinité dans le berceau;

les miracles de ſon enfance, ceux de ſes dernieres années, ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, rien ne fut oublié. L'Evangéliſte ne s'en tient pas aux actions du fils de l'homme, il rapporte tous ſes diſcours, toutes ſes paraboles, toute ſa morale. Enfin l'inſtruction eſt complette, il n'omet rien ni ſur les faits ni ſur les dogmes. Quand le Chrétien eut ceſſé de parler, le Philoſophe qui ſans l'interrompre avoit tout écouté avec beaucoup d'attention & de patience, prend la parole à ſon tour, mais d'une maniere à faire bientôt connoître aux diſciples de Jéſus-Chriſt qu'il n'étoit pas diſpoſé à en augmenter le nombre. La morale de votre Meſſie, dit-il, me paroît bonne à certains égards, je la trouve en quelques endroits conforme avec celle qu'ont enſeignée tous les hommes raiſonnables qui ont paru ſur la terre plus de 400. ans avant lui. Cette morale que vous débitez comme nouvelle, l'eſt peut-être pour un peuple groſſier & imbécille comme les Juifs, mais elle ne l'eſt pas pour le reſte des hommes. Je trouve néanmoins une choſe à redire dans cette morale, c'eſt que celui qui l'enſeignoit n'ait pas été un homme plus ſimple & plus commun

dans ſes actions ; c'eſt dommage que votre maître qui penſoit ſi bien ſur le réglement des mœurs, ait fait tant de prodiges.

Mais ſi la morale du Meſſie n'eſt pas nouvelle, continue-t-il, j'avoue avec étonnement que ſes miracles le ſont pour moi : ils ne devroient pourtant pas l'être ni pour moi ni pour perſonne, cependant perſonne n'en eſt inſtruit : il y a fort peu de tems, dites-vous, que Jéſus-Chriſt vivoit : tous les hommes d'un âge raiſonnable qui ſont aujourd'hui ſur la terre ont été ſes contemporains. Concevez-vous en bonne foi que dans une Province de l'Empire auſſi fréquentée que la Paleſtine, il ait pu ſe paſſer des choſes ſi extraordinaires, & cela pendant un intervalle de trois à quatre années de ſuite, ſans qu'on en ait entendu dire le moindre mot ? Nous avons un Gouverneur & une garniſon nombreuſe dans Jéruſalem, la Judée eſt pleine de Romains ; le commerce eſt continuel de Rome à Joppé, & l'on n'a pas ſçu en ce pays-là que Jéſus-Chriſt fût au monde !

Les Juifs ont la faculté de voir ou de ne pas voir des prodiges ſelon qu'il leur plaît, pourſuit le Philoſophe, mais

les autres hommes voyent ordinairement ce qui eſt devant leurs yeux & ne voyent que cela. Lorſque vous me dites que nos Soldats furent témoins des miracles qui arriverent à la mort & à la réſurrection de votre Maître, de ce tremblement de terre, de ces ténebres épaiſſes qui obſcurcirent pendant trois heures la lumiere du Soleil ; lorſque vous les repréſentez comme preſque morts de peur & de ſaiſiſſement à l'aſpect d'un Ange qui deſcend du ciel avec le bruit & l'éclat du tonnerre pour ouvrir le tombeau du Chriſt ; lorſqu'enfin vous aſſurez que les mêmes Soldats désavouerent pour un vil intérêt des prodiges qui les avoient tellement frappés qu'ils en étoient preſque morts de peur, vous oubliez en vérité qu'ils ſont des hommes, vous les métamorphoſez en Juifs, comme ſi l'air de la Judée faſcinoit les yeux & renverſoit la raiſon de tous les étrangers qui la reſpirent.

Croyez, Chrétiens, que ſi votre Meſſie avoit réellement fait la moindre partie des miracles que vous lui attribuez, l'Empereur, le Sénat, tout Rome en eût été informé. Cet homme divin eût été le ſujet de tous nos entretiens & l'objet de l'admiration univerſelle. Ce-

pendant il eſt encore inconnu de tout le monde, excepté peut-être d'un petit nombre de Juifs dont même la plus grande partie le regarde comme un impoſteur. Concevez du moins, ô Chrétiens, qu'il a fallu un miracle plus fort que tous les miracles de Jéſus-Chriſt enſemble pour tenir ainſi captive dans l'obſcurité une hiſtoire que vous ſuppoſez auſſi publique, auſſi éclatante & auſſi merveilleuſe que la ſienne. Reconnoiſſez votre égarement, abandonnez une opinion chimérique. Car enfin c'eſt à votre imagination ſeule que Jéſus-Chriſt eſt redevable de tout ce merveilleux dont vous ornez ſon hiſtoire. Les Chrétiens qui dans les premiers tems n'avoient pas encore ſongé à fabriquer les faux Actes de Pilate, non plus que les lettres de ce Gouverneur à Tibere; qui ne s'étoient point encore aviſés de faire lier un commerce de lettres entre St. Paul & Séneque; qui n'avoient pas encore ſuppoſé toutes les prophéties des Sybilles, où les miracles, la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt ſont annoncés auſſi clairement que dans l'Evangile; les Chrétiens en un mot qui n'avoient pas encore joint l'impoſture au fanatiſme, furent quelque tems interdits du

diſcours du Philoſophe. Enfin celui d'entre eux qui avoit d'abord fait la fonction d'Evangéliſte, prenant enſuite le ton d'un enthouſiaſte ; Jéſus-Chriſt eſt le fils de Dieu, s'écria-t-il, il eſt notre Meſſie, notre Sauveur, notre Roi. Nous ſçavons qu'il eſt mort, qu'il eſt reſſuſcité ; heureux ceux qui ont vu & qui ont cru ! plus heureux encore ceux qui croiront en lui ſans l'avoir vû ! ô Rome ! renonce à ton incrédulité ! Superbe Babylone ! fais pénitence de tes déſordres ; le tems eſt court, la chute eſt prochaine, ton Empire touche à ſa fin : que dis-je ! ton Empire, l'univers entier va changer de forme. Le fils de l'homme va venir dans les nues pour juger les vivans & les morts ; il vient, il eſt à la porte : Le monde va diſparoître ; pluſieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ne mourront point avant l'accompliſſement de toutes ces choſes. Finiſſons ici notre ſuppoſition. Le Philoſophe qui ne prenoit pas grand plaiſir à ce langage prend congé de la troupe Chrétienne & laiſſe l'enthouſiaſte haranguer ſes freres tant qu'il lui plaît.

Les prodiges éclatans de Jéſus-Chriſt avoient fait ſi peu de ſenſation dans le monde, que bien des années après ſa

mort on y connoiſſoit à peine ſon nom, & que ſes diſciples n'étoient point diſtingués de ceux de Moyſe. C'eſt un fait qu'on ne peut révoquer en doute ſans démentir tous les monumens qui nous reſtent de ces tems-là. Voyons préſentement ſi dans la Judée qui fut le théâtre de ſa vie merveilleuſe, ſes preſtiges éclaterent davantage. C'eſt par le témoignage des Juifs contemporains qu'il en faut juger. Commençons par les Evangéliſtes eux-mêmes, examinons dans leurs propres récits les idées différentes que les Juifs avoient des miracles que le Meſſie opéroit parmi eux. Nous paſſerons enſuite à des témoignages plus forts & plus convaincans.

Si une foi vive & ardente eſt néceſſaire pour opérer des miracles, c'eſt du moins par une foi ſimple & par un eſprit ſoumis qu'on peut ſe mettre en état d'en voir : il n'y a que ceux qui ſont perſuadés de la poſſibilité des miracles qui puiſſent en être témoins ; le merveilleux fuit & redoute l'eſprit incrédule, c'eſt ſon ennemi le plus dangereux. Les hommes ſimples ont vu des prodiges, ils en verront toujours ; les incrédules n'en ont point vu & n'en verront jamais.

Après ce que les Evangéliſtes nous diſent de l'autenticité des miracles de Jéſus-Chriſt, après ce que nous avons dit & répété ſi ſouvent de la crédulité des Juifs, on ſera ſans doute ſurpris de trouver des incrédules parmi eux. Il y en avoit néanmoins & en grand nombre. Les Phariſiens, les Docteurs de la Loi, les Prêtres, tous les Principaux du peuple étoient des eſpeces d'eſprits-forts en comparaiſon du reſte de la nation: c'eſt du moins l'idée que nous en donnent les Evangéliſtes. A la vérité cette idée n'eſt pas toujours bien ſoutenue dans leurs écrits; car enfin lorſque ces mêmes eſprits-forts attribuent à la puiſſance de Belzébuth les exorciſmes de Jéſus-Chriſt, ou lorſqu'on les entend dire: *Si nous ne nous défaiſons de cet homme, tout le peuple croira en lui à cauſe des prodiges qu'il a faits*, ils paroiſſent raiſonner alors comme s'ils ſuppoſoient la réalité de ſes prodiges; mais malgré cette contrariété qui régne dans les hiſtoires Evangéliques ſur le point dont il s'agit, il réſulte cependant de la lecture entiere des Evangiles que les Phariſiens, les Prêtres, les Sçavans, tous les Principaux de la nation Juive étoient autant d'Incrédules, qui ne vouloient point

ajouter foi aux miracles qui leur étoient rapportés du Meſſie.

Qui eſt-ce qui a cru en lui, diſent-ils à l'aveugle-né ? Il n'y a pas un ſeul de nous qui l'ait fait. Il n'y a que cette vile populace compoſée d'hommes ignorans & imbécilles. Sans rapporter d'autres témoignages de leur incrédulité qui ſont en grand nombre dans les Evangiles, la preuve la plus forte qu'on puiſſe en donner c'eſt cette demande ſi empreſſée & ſi ſouvent réitérée qu'ils faiſoient au Meſſie de leur faire voir un prodige. Jéſus-Chriſt ne faiſoit autre choſe que des prodiges, puiſque toutes ſes actions étoient des miracles. Un peu de patience, ou plutôt un peu de foi; & bientôt au lieu d'un prodige il en eût fait voir un grand nombre à ces incrédules. Mais une curioſité fondée ſur le doute eſt une trop mauvaiſe diſpoſition pour voir des miracles; Jéſus-Chriſt n'en faiſoit jamais devant des témoins dans leſquels il remarquoit cette diſpoſition; le deſir des Phariſiens & des autres qui manquoient de foi ne fut jamais ſatisfait, le Meſſie refuſa conſtamment de faire aucun prodige en leur préſence.

Hérode le Tétrarque n'eut pas ſujet d'être

d'être plus content que les Pharisiens. Ce Prince, disent les Evangélistes, ayant souvent ouï parler des miracles de Jésus-Christ, fut ravi de ce que Pilate lui renvoyoit un homme si merveilleux : il espéroit lui voir confirmer par quelque prodige la vérité des merveilleux récits qu'il avoit entendu faire de lui. Mais le Messie se tint dans l'inaction. Hérode, quelque desir qu'il en eût, ne lui vit point faire de prodiges, ce qui fut cause que le Tétrarque & toute sa Cour changerent pour lui leur curiosité en mépris.

Il semble d'abord que les parens de Jésus-Christ auroient dû être les premiers à croire en lui ; cependant l'Evangile nous dit formellement & en plus d'un endroit qu'ils n'y croyoient point : ils y croyoient si peu qu'ils formerent le dessein de se saisir de lui & de l'enfermer, regardant ce nouveau Messie comme un fol. C'est la foi seule qui soutient le merveilleux ; la foi est toujours accompagnée d'un mystérieux respect : or il ne faut jamais connoître à fond ni voir de trop près les choses qu'on doit respecter.

La grande proximité, le trop de familiarité qui font quelquefois naître le mépris, sont toujours du moins un obs-

tacle au reſpect ſans lequel la foi ne ſçauroit marcher. Il n'eſt donc pas étonnant que les parens de Jéſus-Chriſt ayent été incrédules ſur ſes miracles. Ce Meſſie leur étoit trop connu; il leur avoit toujours paru un homme trop commun, pour qu'il devînt tout d'un coup ſi reſpectable; il eût fallu pour cela renverſer toutes leurs idées; c'étoit aux étrangers à qui Jéſus-Chriſt étoit inconnu à ſe former de lui telles idées qu'il leur plairoit; c'étoit à eux à croire en lui & à le regarder comme le Meſſie; pour ſes parens, ils ſçavoient à quoi s'en tenir ſur ſon compte; ſa naiſſance ſi merveilleuſe ne les avoit point frappés; jamais ils n'avoient entendu parler de ſes prétendus prodiges; & en effet ce ne fut qu'après ſa mort que le cerveau des premiers Chrétiens enfanta tout ce merveilleux. C'eſt ſur le même principe qu'eſt fondée l'incrédulité des habitans de Nazareth: une grande familiarité avoit pareillement étouffé en eux le germe de la foi. Il n'y a rien de ſi naïf que la maniere dont la choſe eſt rapportée dans l'Evangile. Le Meſſie étant allé à Nazareth où il avoit paſſé trente années de ſa vie exerçant le métier de ſon pere, les habitans dirent d'abord entre eux: „n'eſt-

„ ce pas (17) le fils de Joſeph & de Ma-
„ rie ? Son pere, ſa mere, ſes freres,
„ ſes ſœurs ne ſont-ils pas encore parmi
„ nous ? Par quelle avanture donc eſt-il
„ devenu Prophête ?" Jéſus-Chriſt leur dit ſur cela : vous m'appliquerez ſans doute le proverbe : Médecin, guéri-toi toi-même ; faites ici autant de miracles que vous en avez fait en d'autres endroits. Votre mauvaiſe diſpoſition me perſuade de la vérité d'un autre proverbe, qui eſt, que nul n'eſt Prophête en ſon pays : & en effet, ajoutent les Evangéliſtes „ hors quelque peu de malades
„ qu'il guérit en leur impoſant les mains,
„ il vit qu'il ne pouvoit faire en ce lieu
„ aucun miracle à cauſe de l'incrédulité
„ de ſes compatriotes." (18)

Les Nazaréens pouſſerent même le manque de foi un peu plus loin ; car Jéſus-Chriſt leur ayant fait ſur cela quelques reproches aſſez forts, ils conduiſirent le Meſſie au haut d'une montagne ſur laquelle leur ville étoit bâtie afin de le précipiter, mais il s'échappa de leurs mains.

Enfin il faut mettre au rang des in-

(17) Matthieu Cap. XIII. 54. & ſeqq. *Confer.* Marc. Cap. VI. 2. & ſeqq.

(18) *Voyez* Marc Cap. VI. 5. 6.

crédules de l'Evangile tous ceux qui furent témoins des miracles de Jésus-Christ, sans néanmoins croire en lui ; & le nombre de ces derniers est prodigieux puisqu'il renferme généralement tout le peuple Juif. Après avoir vû le Messie suivi par plusieurs milliers de personnes qui paroissoient s'attacher à lui jusqu'à négliger le soin de leur propre nourriture ; après le triomphe que les Juifs lui décernerent à son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort ; après les prodiges étonnans qu'il fit pendant sa vie, & sur-tout ceux qu'il fit éclater en mourant, dont les Evangélistes rendent tout le peuple témoin ; on est tout surpris de voir le petit nombre de ses vrais disciples auxquels il envoya l'Esprit consolateur qu'il leur avoit promis. Cet étrange aveuglement de toute une nation ne paroît guere vraisemblable, il est vrai, mais il est permis de démentir l'Evangile en faveur de la vraisemblance : les écrivains profanes donnent les Juifs pour un peuple entiérement crédule & amateur du merveilleux ; les Evangélistes nous en donnent une idée encore au dessous ; ils nous les représentent comme de vrais brutes dénués de tout jugement & de toute raison. Vous me suivez, dit Jé-

ſus-Chriſt, parlant à cette multitude qu'il nourrit dans le déſert, comme s'il eût parlé à une multitude de bêtes, non à cauſe des miracles que vous avez vus, mais à cauſe du pain que je vous ai donné à manger. Tout eſt conforme à cela dans l'Evangile. Voilà quel étoit le peuple qui ſuivoit le Meſſie : voilà les hommes devant leſquels il opéroit ſes prodiges.

On a dit plus haut qu'il étoit impoſſible de concevoir le peu de bruit que les miracles de Jéſus-Chriſt avoient fait dans le monde, malgré l'éclat dont ils paroiſſent revêtus dans l'Evangile. Sans recourir à un autre miracle, on eſt encore obligé d'y avoir recours pour ſauver le contraſte perpétuel de l'éclat de ſes prodiges avec l'incrédulité des Juifs qui en étoient témoins. En effet tout cela ſe paſſoit ainſi ſelon les Evangéliſtes (19) pour que la Prophétie d'Iſaïe s'accomplît ; *ils regarderont & ne verront point, ils écouteront & ils n'entendront point.* La prophétie eut certainement ſon effet au tems du Meſſie, les Juifs ceſſerent d'être des hommes, ils devinrent des arbres. Il faut encore convenir que l'hiſtoire Evangélique nous repréſente ce

(19) Matthieu XIII. 14. 15.

peuple comme une eſpece d'hommes toute particuliere qui à la lettre ne voyoient point avec les yeux & n'entendoient point avec les oreilles, qui ne penſoient & ne ſentoient point comme les autres hommes. Les Juifs en un mot y paroiſſent d'une ſtupidité ſi peu naturelle que la foi ſeule les peut faire regarder comme des hommes qui aient pu réellement exiſter.

Puiſque les miracles du Meſſie avoient fait ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit des Juifs dans le tems même qu'ils en étoient les témoins, on ne ſera pas ſurpris de leur en voir perdre abſolument la mémoire. Ils perdirent en effet le ſouvenir non ſeulement de tous les prodiges qu'ils avoient vus, mais encore de l'homme merveilleux qui les avoit opérés: hors le petit nombre de ceux qui avoient embraſſé ſa doctrine, ſon nom même devint inconnu à tout le reſte de la nation Juive; mais laiſſons les Evangéliſtes & leurs ſyſtêmes; ne nous aſſujettiſſons plus à l'idée qu'ils nous donnent de leur propre nation, expliquons-nous d'une maniere indépendante, & faiſons voir par le ſilence des Juifs contemporains de Jéſus-Chriſt que ſes miracles avoient fait auſſi peu d'éclat dans la Judée que

dans le reſte de la terre.

Quoique les Juifs fuſſent regardés en général comme une nation imbécille, il s'eſt néanmoins trouvé parmi eux des hommes qui ont ſçu par un mérite particulier ſe diſtinguer de leurs compatriotes : le célebre Philon eſt du nombre de ces derniers ; l'Ecole de Platon n'a gueres élevé de diſciples qui aient fait tant d'honneur à ſon maître que lui. Ce Philoſophe Juif vivoit à Alexandrie dans le tems même que Jéſus-Chriſt & ſes Apôtres parurent en Judée. La ville d'Alexandrie étoit remplie d'un grand nombre de Juifs qui avoient un commerce continuel avec ceux de Jéruſalem dont ils étoient peu éloignés. Ce qui s'étoit paſſé de conſidérable dans cette capitale du Judaïſme devoit bientôt ſe répandre dans tous les endroits du royaume où les Juifs étoient habitués ; les habitans d'Egypte en devoient être les premiers inſtruits : cependant Philon, homme ſçavant, curieux, philoſophe, très-attaché à ſa religion, qui a compoſé une infinité d'ouvrages de morale, de faits, de raiſonnement, Philon, dis-je, n'a jamais fait aucune mention ni de Jéſus-Chriſt ni de ſes miracles ni de ſa doctrine. Le nom même des Chré-

tiens ou de leur Maître n'eſt jamais venu juſqu'à lui ; & ceux qui prétendent qu'il a parlé des premiers Chrétiens ſous le nom de *Thérapeutes* ne méritent ſeulement pas qu'on les faſſe revenir de leur ridicule prévention.

Joſeph & Juſte de Tibériade ſe ſont diſtingués chez les Juifs par les hiſtoires de leurs nations qu'ils écrivoient l'un & l'autre dans le même tems. Ils vivoient tous deux dans le même pays où Jéſus-Chriſt venoit de finir ſa vie miraculeuſement. Les diſciples du Meſſie qui faiſoient, dit-on, de plus grands miracles que leur Maître, étoient concitoyens & contemporains de ces deux hiſtoriens. Juſte & Joſeph devoient n'avoir entendu parler d'autre choſe que des prodiges de cet Homme-Dieu qui étoit reſſuſcité glorieuſement, après avoir, à la vue de tout le peuple, obſcurci le ciel & fait trembler la terre en mourant ; ils pouvoient encore moins ignorer les miracles des Apôtres & des premiers Chrétiens, puiſqu'ils vivoient avec eux : ils devoient du moins connoître le nom de cette nouvelle ſecte dont Dieu ſecondoit alors l'établiſſement par tous les dons de ſon eſprit & par la vertu éclatante de ſon bras. Mais non, ces deux hiſtoriens

ont ignoré toutes ces choſes, les miracles de Jéſus-Chriſt, ceux de ſes diſciples, le nom du nouveau Meſſie, la ſecte même des Chrétiens ; tout cela leur eſt également inconnu. Juſte de Tibériade avoit compoſé une hiſtoire de ſa nation depuis Moyſe juſqu'à ſon tems : Cet ouvrage n'eſt point venu juſqu'à nous, mais le ſçavant Photius qui l'avoit lu nous aſſure formellement que l'auteur ne faiſoit aucune mention ni de Jéſus-Chriſt, ni de ſes miracles, ni de ſa ſecte. Joſeph qui contredit l'hiſtoire de Juſte en pluſieurs choſes s'accorde néanmoins avec lui dans le ſilence qu'il obſerve à l'égard de Jéſus-Chriſt & de ſes ſectateurs.

Quoique cet hiſtorien ſoit entré dans un détail infini de tous les événemens un peu conſidérables, quoiqu'il parle de toutes les ſectes qui ſubſiſtoient avant lui, & qui s'étoient formées parmi les Juifs ; quoiqu'il faſſe mention de pluſieurs impoſteurs, ou fanatiques célebres qui avoient entrepris d'en établir de nouvelles, & qui avoient échoué dans leurs entrepriſes ; les Chrétiens & leur Meſſie lui ont cependant échappé ; les miracles de Jéſus-Chriſt dont l'éclat s'eſt accru à meſure qu'ils ſe ſont éloignés de

leur ſource, étoient encore trop récens pour être connus de Joſeph. Le Chriſtianiſme faiſoit en ce tems-là trop peu de figure parmi les Juifs pour être mis au rang des ſectes.

L'hiſtorien n'a pas oublié le fameux Galiléen Juda qui fut le Prince & l'inſtituteur de la ſecte des *Sicaires*. Le fanatique Jonathas ſuivi ſur le mont des Olives par trente mille autres fanatiques, a trouvé place dans ſon hiſtoire auſſi bien que Theudas le nouveau Joſué, qui conduiſit la populace imbécille ſur les bords du Jourdain, l'aſſurant qu'il lui feroit paſſer ce fleuve à pied ſec. Cet autre fanatique qui ſous le gouvernement de Pilate couta la vie à un ſi grand nombre de crédules Samaritains, ne lui eſt pas échappé. Mais le Prince de la Secte Chrétienne ne lui a pas paru digne d'être mis au rang de ces hommes illuſtres & célebres. Si Joſeph a connu Jéſus-Chriſt il n'a pas daigné en faire mention, & il l'a ſans doute confondu dans la foule de ces fourbes & de ces viſionnaires qui s'éleverent alors dans la Judée & dont il parle ſeulement en général, de ces faux prophêtes, qui, comme il dit, ſe faiſoient ſuivre par un peuple ſtupide ſous prétexte des prodi-

ges imaginaires qu'ils promettoient de leur faire voir.

Ce qu'il y a de ſingulier & en même tems d'humiliant pour les Chrétiens, c'eſt que Joſeph a jugé le précurſeur du Meſſie plus digne qu'on en fît mention que le Meſſie lui-même. Il parle honorablement de Jean-Baptiſte : c'étoit un homme pieux, dit-il, qui exhortoit les Juifs à la vertu, leur recommandant de joindre la pureté du corps à celle de l'ame ; & comme il étoit toujours ſuivi par une grande foule de peuple, Hérode craignant qu'il ne ſuscitât quelque ſédition par le pouvoir qu'il avoit ſur cette multitude, le fit arrêter & l'envoya priſonnier dans le château de Machera. Les Juifs, ajoute-t-il, attribuerent la défaite de ce Prince par les Arabes à un châtiment du ciel pour une action ſi injuſte. Les Evangéliſtes, comme on ſçait, attribuerent (20) l'empriſonnement de St. Jean aux reproches qu'il faiſoit à Hérode ſur ſon mariage illégitime avec la femme de ſon frere. Ils diſent mê-

(20) Vide Matthæum Cap. XIV. verſet 3. & 4. & Marc. Cap. VI. 4. 17. 18.

me (21) que la fille d'Hérodias demanda la tête de Jean & obtint d'Hérode qu'on la lui fît couper dans la priſon. Joſeph ne dit ni l'un ni l'autre, c'étoit-là pourtant l'occaſion de le faire. Pour ce qui eſt de la qualité de précurſeur du Meſſie que les Chrétiens ont donnée à Jean afin de relever leur maître, on verra dans la ſuite que c'eſt une imagination ſans aucun fondement.

L'hiſtorien Juif parle de Jacques que le Grand-Prêtre Ananias fit lapider avec quelques autres, les accuſant d'avoir contrevenu à la foi, & cette action, dit-il, déplut extrêmement à tous ceux qui avoient de la piété. Joſeph s'en tient là & n'en dit pas davantage; il n'y a qu'à voir Euſèbe & les autres après lui, on y trouvera que Joſeph attribue la ruine de Jéruſalem à une punition divine pour la mort de St. Jacques. Les mêmes Chrétiens qui ſur la fin du troiſieme ſiecle inférerent gratuitement le paſſage de Jéſus-Chriſt dans l'hiſtoire de Joſeph ont ſans doute ajouté après le mot *Jacques* ces autres mots: *frere de*

(21) Voyez toute cette hiſtoire romaneſque rapportée au long dans St. Marc Cap. VI. verſet 21, & ſuiv.

Jéſus nommé *Chriſt*. Cette petite fourbe imperceptible paroît une ſuite dépendante de l'autre. Quant au fameux paſſage ſur Jéſus-Chriſt, ce point de critique a été ſi bien diſcuté par tant d'habiles gens, qu'il eſt inutile de répéter ſur cela ce qu'ils ont déjà dit. C'eſt un paſſagne groſſiérement couſu qui interrompt tout le ſens: qu'on le retranche, l'ordre & la raiſon ſe trouvent d'abord: il eſt en lui-même abſurde en ce qu'il fait dire à Joſeph que Jéſus-Chriſt étoit le Chriſt prédit & annoncé par les Prophêtes, qu'il étoit plus qu'homme, tant ſes œuvres étoient admirables! qu'il eſt reſſuſcité le troiſieme jour après ſa mort & qu'il eſt apparu vivant à ſes diſciples. En un mot il fait parler l'hiſtorien comme un Evangéliſte, ce qui eſt l'abſurdité même dans un Juif auſſi zêlé, un Phariſien auſſi déclaré, un homme auſſi éloigné du Chriſtianiſme que l'étoit Joſeph. Outre cela, ce paſſage a été inconnu pendant plus de deux cens ans à tous les apologiſtes de la Religion Chrétienne, & à tous les Peres des premiers tems dont pluſieurs même ont aſſuré poſitivement que Joſeph n'avoit jamais connu Jéſus-Chriſt. Enfin l'impoſture des Chrétiens eſt ſi avérée pour

ce qui eſt de ſuppoſer ſans aucune pudeur toute ſorte d'ouvrages favorables à leur ſecte, qu'elle ſuffiroit pour décider la choſe.

Mais les fourbes n'entendent pas toujours leurs propres intérêts ; pour vouloir trop avoir, ſouvent ils n'obtiennent rien. Deux lignes ajoutées à l'hiſtoire de Joſeph dans un autre endroit euſſent peut-être rendu plus de ſervice à la Religion Chrétienne que le paſſage entier dont tout le monde ſent la ſuppoſition. C'eſt aux cruautés d'Hérode ſi exactement décrites par l'hiſtorien Juif qu'il falloit ajouter le maſſacre des enfans de Bethléem dont il n'a pas dit un ſeul mot. „ Après la naiſſance de Jéſus-Chriſt, „ dit (22) l'Evangile, des Mages d'O„ rient vinrent à Jéruſalem & deman„ derent où eſt le Roi des Juifs qui eſt „ né depuis peu ? car nous avons vû „ ſon étoile en Orient, & nous ſom„ mes venus pour nous proſterner de„ vant lui. Le Roi Hérode ayant ap„ pris cela en fut troublé & tout Jéruſa„ lem avec lui. Ce Prince ayant en„ ſuite appris des Docteurs de la Loi „ que le Chriſt devoit naître à Beth„ léem, y envoya les Mages, les aſſu-

(22) Matthieu Cap. II. verſet 1. & ſuiv.

„ rant qu'il iroit bientôt ſe proſterner
„ lui-même devant le nouveau Roi.
„ Les Mages ſe mirent donc en che-
„ min, conduits par l'étoile qu'ils avoient
„ déja vue en Orient & qui leur appa-
„ rut de nouveau. Ils arriverent à Beth-
„ léem, y trouverent l'enfant avec Ma-
„ rie ſa mere; puis ayant ouvert leurs
„ tréſors ils lui offrirent en préſent de
„ l'or, de l'encens & de la myrrhe, &
„ s'en retournerent chez eux ſans re-
„ voir Hérode. Sur cela ce Prince en-
„ tra en fureur & envoya maſſacrer tous
„ les enfans qui ſe trouverent dans le
„ territoire de Bethléem âgés de deux
„ ans & au deſſous." Voilà le fait tel qu'il eſt rapporté dans l'Evangile. Arrêtons-nous un moment à l'examiner.

On a vu plus haut qu'un fait ſi conſidérable qui avoit mis toute la ville de Jéruſalem en trouble & tout le pays de Bethléem en pleurs, a néanmoins été inconnu de St. Luc quoiqu'il ſe ſoit particuliérement appliqué à décrire toutes ces particularités de l'enfance du Meſſie. Cet Evangéliſte ne parle ni d'Hérode, ni des Mages, ni de la fuite de Jéſus en Egypte, non plus que de ſon retour d'Egypte à Nazareth, & l'on doit ſe ſouvenir de la raiſon que nous

en avons donnée qui eſt que St. Luc fait naître Jéſus-Chriſt dix ans après la mort d'Hérode ; ſans cela il ſeroit abſurde d'imaginer qu'un fait auſſi important eût pu lui échapper, ou qu'il eût négligé de le mettre dans ſon Evangile, s'il étoit venu à ſa connoiſſance ou s'il l'eût cru véritable, puiſqu'il rapporte conformément à St. Matthieu une infinité d'autres choſes bien moins importantes.

Mais indépendamment du ſilence de St. Luc, qu'on mette à part le reſpect dû au Saint Eſprit & qu'on examine enſuite l'hiſtoire des Mages, on ne trouvera certainement rien qui ait plus l'air d'une fable que cette hiſtoire Evangélique. L'Evangéliſte qui la rapporte paroît donner dans les opinions les plus populaires ſur l'aſtrologie judiciaire & ſur les ſonges. Ces Mages avoient la réputation d'être fort habiles dans l'aſtrologie, ils voyoient tous les événemens dans les aſtres ; c'eſt une étoile qui leur annonça la naiſſance du Meſſie, & comme le merveilleux va toujours en augmentant, un hiſtorien du ſecond ſiecle aſſure que cette étoile effaçoit par ſon éclat la lumiere du ſoleil & de la lune. Ce n'eſt pas tout, pour ne rien dire des

au-

autres ſonges qui ſe trouvent dans l'Evangile de St. Matthieu, cette hiſtoire ſeule en préſente trois. Joſeph eſt averti dans le premier de ces ſonges de s'enfuir en Egypte; dans le ſecond, ce ſont les Mages à qui le Ciel donne avis de s'en retourner chez eux ſans voir Hérode; & dans le troiſieme Dieu ordonne à Joſeph de revenir en Judée. Enfin le voyage de ces aſtrologues payens qui viennent de ſang-froid de l'Orient pour adorer un petit Roi des Juifs dont ils n'ont que faire, & cela parce qu'ils ont vu ſon étoile dans le Ciel, ce voyage, dis-je, paroît une choſe ſi puérile & ſi ſimple qu'on a beſoin de recourir au myſtere pour en ſauver le ridicule : ils étoient, dit-on, le préſage de l'adoration des Gentils.

Le ſilence de Joſeph ſur le maſſacre des enfans de Bethléem eſt néanmoins plus difficile à expliquer que le ridicule voyage des aſtrologues d'Orient. En effet il n'y a point de myſtere qui puiſſe faire comprendre comment un hiſtorien ſi exact & ſi inſtruit a pu oublier ce fait important; on ne peut entrer dans un plus grand détail que lui ſur les défiances, les tyrannies, les cruautés d'Hérode; il a étendu la barbarie de ce Prin-

ce au delà de ſa vie par l'ordre cruel qu'il lui fait donner en mourant. Joſeph a pouſſé peut-être la choſe trop loin par l'horreur qui eſt reſtée dans le cœur des Juifs pour la mémoire d'un tyran qui les avoit long-tems opprimés ; cependant il oublie l'action de ce Tyran la plus inhumaine, celle qui avoit dû inſpirer le plus d'horreur pour lui pendant ſa vie & qui devoit rendre ſa mémoire la plus odieuſe après ſa mort.

Il omet d'un autre côté un point d'hiſtoire ſi marqué & ſi conſidérable dans la vie d'Hérode, qui eſt la naiſſance d'un enfant extraordinaire à qui le ciel ſembloit deſtiner la couronne des Juifs, à qui des philoſophes guidés par une étoile miraculeuſe viennent exprès rendre leurs hommages à Bethléem, après avoir mis par leur diſcours toute la ville de Jéruſalem en émotion & avoir allumé dans le cœur du Roi une jalouſie qui le porte à commettre l'action du monde la plus barbare.

Un tel point d'hiſtoire dans la vie du Roi Buſiris n'eût point échappé à ſon hiſtorien, & l'on ſuppoſe qu'il eſt échappé à Joſeph dans la vie d'Hérode dont il étoit preſque contemporain ! C'eſt ainſi qu'en diſcutant toutes choſes

avec une critique exacte on parvient à éclaircir un fait; c'eſt ainſi qu'en examinant avec attention le point fondamental de la Foi Chrétienne qui eſt le fait hiſtorique de l'Evangile, on parvient enfin à le connoître; ou plutôt c'eſt ainſi qu'en voulant approfondir ce fait, on le voit abſolument diſparoître & ne plus exiſter que dans l'imagination des Chrétiens. Il ſemble que le Chriſtianiſme ait été dans ſon origine & dans ſes progrès ce qu'eſt un grand fleuve: voyez celui-ci dans ſa force ou dans ſa plus grande largeur, il roule ſes eaux abondantes avec majeſté, on ne s'imagine point qu'il doive être ailleurs différent de ce qu'on le voit; mais remontez à ſa ſource, vous trouverez à peine un ruiſſeau dont les herbes nous dérobent la vue: les habitans du pays qui le voyent naître ne le connoiſſent ſouvent pas dans l'ignorance où ils ſont que ce ruiſſeau devient dans la ſuite un fleuve célebre, ſa médiocrité préſente les empêche d'y faire attention.

Il en eſt de même du Chriſtianiſme; qu'on le conſidere dans ſa ſplendeur, rien ne paroît plus majeſtueux, plus reſpectable, plus divin: les miracles de Jéſus-Chriſt ont alors acquis par une lon-

gue ſuite d'années & par le grand nombre des fideles un éclat qui ne permet pas qu'on le révoque en doute: on s'imagine que tous les événemens ſe ſont paſſés de la maniere que le racontent les Ecrivains ſacrés. Mais remontons à l'origine de cette abſurde religion, vous voyez une poignée d'hommes abjects, qui tâchent par leur fanatiſme de ſe tirer eux-mêmes de l'obſcurité; ils n'y parviennent pas, ils ſont toujours inconnus à leurs compatriotes. Si vous cherchez le Meſſie lui-même au milieu des Juifs, vous ne l'y trouverez point.

Que reſte-t-il donc aux Chrétiens pour les ſoutenir dans leur foi? Il leur reſte uniquement le témoignage d'un petit nombre d'hommes qui parurent alors perſuadés du miracle de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, & qui tâchoient de le perſuader aux autres. Or ce petit nombre d'hommes étoit-il croyable ſur les choſes qu'il publioit? C'eſt où ſe réduit toute la queſtion. On voit d'un côté une poignée de Juifs obſcurs & à peine connus de leurs freres qui avancent des faits contre leſquels la raiſon ſe révolte & qui ſoutiennent que ces faits ſe ſont paſſés dans leur pays avec éclat & à la vue de toute leur nation: de

l'autre côté l'on voit tous les hommes raiſonnables de la terre qui traitent la nation Juive avec le dernier mépris, qui regardent la Judée & le Judaïſme comme le ſéjour & l'Ecole du fanatiſme. Mais il y a plus, on voit le peuple Juif même ſe ranger du parti le plus raiſonnable, & regarder comme autant de viſionnaires cette poignée d'hommes qui s'éleve de ſon ſein. Voilà les premiers Chrétiens désavoués par leurs freres propres, les voilà mépriſés par les Juifs mêmes; le peuple toujours fanatique eſt raiſonnable en comparaiſon d'eux; leurs contemporains démentent tous les faits qu'ils publient; on leur en démontre la fauſſeté, on leur en fait voir l'abſurdité: il eſt vrai qu'on ne les convainc pas; les diſciples de Jéſus-Chriſt ne ſe piquent pas de ſçavoir, ils laiſſent les raiſonnemens aux enfans du ſiecle, on les voit perſiſter dans leurs opinions, ils ſont prêts ſi l'on veut à les ſceller de leur ſang; mais n'attendez pas d'eux d'autres raiſons ni d'autres preuves des faits qu'ils avancent que leur foi & leur opiniâtreté.

Voilà quels furent les premiers Sectateurs du Meſſie; c'eſt à leur témoignage ſeul qu'on eſt obligé de s'en rapport

ter ſur ſes miracles & ſur ſa réſurrection; comme ſi Jéſus-Chriſt n'étoit venu au monde que pour le ſalut d'un petit nombre d'Elus. On diroit qu'il a voulu paſſer ſa vie au milieu de ſes diſciples ſans daigner ſe faire connoître au reſte des hommes. Sa nation même ne l'a point connu, il a fait tous ſes miracles en Judée, mais il ſemble que ſes diſciples ſeuls en aient été témoins comme ils furent en effet les ſeuls témoins de ſa réſurrection. Il ne fut pas aiſé apparemment de perſuader aux Juifs que celui qui pendant ſa vie avoit fait tant de merveilles, dont ils n'avoient rien vu, étoit reſſuſcité après ſa mort. Une ſeule apparition de Jéſus-Chriſt aux Phariſiens, aux Docteurs de la loi, aux hommes éclairés, au peuple même, eût fait ſans doute plus d'impreſſion ſur l'eſprit des incrédules que toutes les aſſurances que donnoient ſes diſciples de l'avoir vu reſſuſciter. C'eſt ce que diſoit autrefois Celſe un des grands ennemis de la Religion Chrétienne, & Origene ne peut répondre à un raiſonnement ſi ſolide qu'en recourant au myſtere.

Il paroît que Jéſus-Chriſt a été ennemi de l'éclat, auſſi bien dans les miracles de ſa vie que dans celui de ſa ré-

ſurrection. Si le Démon contraint par ſa parole d'abandonner un poſſédé, déclare qu'il eſt le Chriſt fils du Dieu vivant, il lui impoſe ſilence auſſitôt. S'il avoue en ſecret à ſes diſciples qu'il eſt le Meſſie, il leur ordonne en même tems de ne pas divulguer cette grande vérité. S'il guérit un lépreux, s'il rend la vue à un aveugle, il leur recommande ſur-tout de ne point publier ce prodige. Il en uſoit ainſi, dit St. Matthieu, pour que cette parole d'Iſaïe s'accomplît: mon Serviteur eſt diſcret, pacifique, on n'entendra point ſa voix dans les places publiques, il ne criera point, il n'éclatera point. A la vérité les Evangiles font ſouvent faire des miracles très-éclatans au Meſſie, mais c'eſt pour l'accompliſſement de quelque autre prophétie toute contraire. Quoi qu'il en ſoit, les précautions que Jéſus-Chriſt a priſes pour étouffer l'éclat de ſes miracles, pour cacher ſa vie merveilleuſe & ſa réſurrection, pour ſe rendre inconnu aux hommes mêmes au milieu deſquels il vivoit, ces précautions, dis-je, ſont une preuve convaincante qu'il n'a voulu devoir qu'à la foi ſeule l'établiſſement de ſa religion.

Nous aurions pu donner ici pluſieurs éclairciſſemens ſur ce qui regarde les miracles, les poſſeſſions, les exorciſmes &c. mais toutes ces choſes ne ſont que des circonſtances & des dépendances du fait auquel ſeul on a voulu s'attacher.

Paſſons au dogme évangélique. Comme le dogmatique de l'Evangile dépend abſolument de l'hiſtorique & que le fait étant évanoui les dogmes s'évanouiſſent auſſi, il paroît aſſez inutile d'entrer à ce ſujet dans un grand détail. Les Chrétiens qui ſont perſuadés des miracles & de la réſurrection de Jéſus-Chriſt reſpectent & adorent toutes ſes paroles : les incrédules qui ne s'arrêtent qu'au fait ſe ſoucient peu que la morale du Meſſie renferme quelques préceptes utiles ou que ſes raiſonnemens ſoient juſtes. Ainſi une diſcuſſion trop exacte ſembleroit ſuperflue aux uns & n'ébranleroit point la crédulité ou la foi des autres. Il eſt néanmoins à propos d'en dire quelque choſe, afin de rendre plus complette l'idée qu'on doit ſe former du chef de la Religion Chrétienne, & le peu que nous en allons dire aura même avec le fait aſſez de rapport pour ne l'en pas ſéparer. Sous le dogmatique nous com-

prenons le dogme, la morale & les autres paroles de Jéſus-Chriſt qui ſe trouvent dans l'Evangile.

Les dogmes ſont la foi en Jéſus-Chriſt, le batême, la fin prochaine du monde, le jugement dernier, enfin l'incarnation du Verbe & la Divinité de Jéſus-Chriſt annoncées dans l'Evangile de St. Jean. On a plus d'une fois examiné ces dogmes, il ſeroit inutile d'en parler ici. La morale demande qu'on s'y arrête davantage parce qu'elle a été moins examinée avec les yeux de la critique.

C'eſt une opinion dont on ne doute point dans le Chriſtianiſme, que la morale Evangélique eſt la premiere de toutes les morales, & que ſes principales maximes étoient inconnues à tous les hommes qui ont vécu avant Jéſus-Chriſt. La prévention que les Chrétiens ont pour leur religion & le reſpect qu'ils ont pour leur divin maître, les portent naturellement à penſer de cette maniere. Ils auroient trop de peine à voir un Homme-Dieu partager avec d'autres hommes la gloire d'avoir enſeigné une bonne morale, & ils ne ſçauroient croire que ſous l'empire du Démon il ait pu ſe trouver de la vertu.

Cette prévention néanmoins dépend d'un fait encore plus aiſé à éclaircir que celui des miracles de Jéſus-Chriſt. Il n'y a pour cela qu'à jetter les yeux ſur quelqu'un des ouvrages moraux qui nous reſtent de l'antiquité. Mais les Chrétiens ſont la plupart ignorans ou aveuglés par leurs préjugés; les ignorans ne liſent rien, & les autres ne voyent point ce qui eſt devant leurs yeux. Ils ſont réellement tels que les Évangéliſtes repréſentent les Juifs, ils regardent & ne voyent point : ceux dont nous parlons ont cent fois rencontré dans les écrits des Payens un grand nombre de maximes entiérement conformes aux maximes Evangéliques. Mais ils n'y ont pas fait attention ; ou ſi ces maximes y ſont ſi clairement énoncées qu'ils ne puiſſent s'empêcher d'en être frappés, il n'y a point de torture qu'ils ne donnent à leur eſprit pour y trouver un ſens qu'ils n'ont point.

Nous n'entreprendrons point d'ouvrir les yeux aux aveugles, c'eſt un prodige réſervé au Meſſie. Pour ceux qui ſont tentés de connoître plus à fond la conformité qui ſe trouve entre la morale Evangélique & celle des Payens, ils pourront s'en inſtruire dans un ouvrage

qui a été fait ſur cela; ils y verront la charité, l'oubli des injures, l'amour des ennemis, l'humilité, en un mot toutes les maximes de la morale Chrétienne auſſi clairement & auſſi fortement recommandée que dans l'Evangile. Ils y remarqueront même non ſeulement une parfaite conformité quant au ſens & au fond des choſes, mais encore quant aux tours & aux expreſſions. On les renvoye à cet ouvrage qu'il n'eſt pas à propos de copier ici une ſeconde fois. Les Juifs n'étoient pas fort lettrés. Jéſus-Chriſt qui expliquoit ſi bien la prophétie d'Iſaïe dans la Synagogue de Nazareth, ne paroît pas plus verſé dans la lecture des livres étrangers, que ſes compatriotes. On ne s'étonne pas qu'il ait eu mauvaiſe opinion de la morale des Payens, elle lui étoit inconnue; mais il eſt étonnant que la morale connue & pratiquée par un grand nombre de Sages ſes contemporains lui ait paru ſi nouvelle, puiſque depuis deux ou trois ſiecles le commerce des Grecs avoit introduit leur philoſophie parmi les Juifs, & leur avoit fait connoître des maximes de morale dont Moyſe n'avoit point donné d'idée à leurs ſauvages an-

êtres : c'eſt un fait dont il eſt aiſé de ſe convaincre ; la ſecte nombreuſe des Eſſéniens qui ſubſiſtoit deux cens ans avant Jéſus-Chriſt, avoit embraſſé le Pythagoriſme & avoit adopté les maximes Grecques ſur le réglement des mœurs ; la morale qui ſe trouve répandue dans les ouvrages de Joſeph, eſt la même que tous les honnêtes gens ſuivoient parmi les Juifs, & c'eſt celle de l'Evangile. Il n'y a qu'à lire le livre des Loix dans lequel Philon donne une explication des commandemens de Dieu, pour y trouver la morale la plus pure & la plus ſaine ; pour y reconnoître en un mot celle des Chrétiens.

Pourquoi donc le Meſſie met-il toujours en parallele la morale brute des anciens avec la ſienne, comme ſi celle-ci alloit immédiatement prendre la place de l'autre ? Pourquoi annonce-t-il ſans ceſſe comme nouvelles des maximes qui devoient être déjà très-vieilles & très-rebattues pour un grand nombre de Juifs ? Les incrédules répondront peut-être à cela que Jéſus-Chriſt ne s'adreſſoit point aux hommes éclairés de ſa nation qui ne l'ont jamais entendu parler, qui ne l'ont jamais connu, mais qu'il

parloit à ſes diſciples & à ceux qui le ſuivoient, c'eſt-à-dire à des hommes ſi groſſiers & ſi ignorans que tout leur devoit paroître nouveau.

Il n'y a rien de plus expreſſément recommandé dans l'Evangile que l'oubli des injures & l'amour de ſes ennemis; ces maximes ſi peu conformes à la nature de l'homme & par conſéquent ſi inutiles, y ſont ſans ceſſe répétées; mais plus on les rencontre ſouvent & plus on eſt choqué du contraſte qu'elles font avec les invectives continuelles du Meſſie contre les Phariſiens. Jéſus-Chriſt n'en vouloit ſans doute qu'à leur orgueil & à leurs vices; il chériſſoit au fond leurs perſonnes & les regardoit comme des brébis égarées dont il ſouhaitoit la converſion: on le croit, mais cependant il n'a jamais voulu faire aucun miracle en leur préſence, quelques prieres qu'ils lui en fiſſent; il n'a jamais daigné leur expliquer ſa doctrine ni leur annoncer clairement le royaume des cieux; jamais il ne leur a parlé avec douceur, & jamais il n'a prononcé leur nom qu'avec quelques-unes de ces épithetes injurieuſes de méchans, d'hypocrites, de ſépulcres blanchis, de race adultere,

d'enfans du Diable; cette conduite, ſi on en jugeoit par les lumieres de la raiſon, paroîtroit démentir les propres paroles du Meſſie & la douceur qu'on lui attribue.

Les profanes à qui la parfaite charité de Jéſus-Chriſt pour les Phariſiens paroît équivoque, aſſurent qu'on peut lui appliquer en cette occaſion ce qu'il appliquoit lui-même à ſes ſépulcres blanchis: *faites ce qu'ils diſent & ne faites pas ce qu'ils font.* Les fideles adorent en tout cela la conduite myſtérieuſe du Sauveur, & leur foi reſpectueuſe les empêchera toujours de ſoupçonner aucun fiel dans l'agneau qui ôte les péchés du monde.

Comme les Phariſiens avoient été les principaux moteurs de la mort de Jéſus-Chriſt, & comme non contens de cela ils perſécuterent ceux qui avoient embraſſé ſa doctrine, il n'eſt pas étonnant de les voir ſi mal-traités dans les Evangiles. Les Chrétiens qui publierent ces hiſtoires étoient doublement animés contre eux & par la mort de leur maître & par les perſécutions qu'ils en eſſuyoient eux-mêmes.

Entre les diſcours moraux du Meſſie,

les Evangéliſtes rapportent encore quelques-unes de ſes paroles en petit nombre, qui ſont ou des prophéties ou de ſimples raiſonnemens; il ne nous reſte plus qu'à dire un mot des unes & des autres.

Jéſus-Chriſt a prédit pluſieurs fois ſa mort & ſa réſurrection: il a prédit la trahiſon de Judas, le reniement de St. Pierre & le genre de mort qui devoit terminer la fin de cet Apôtre. Il a prophétiquement annoncé la fin prochaine du monde; il a déclaré que la vie de quelques-uns de ſes diſciples dureroit juſqu'à ſon avénement, & il l'a aſſuré en particulier de St. Jean ſon diſciple bien-aimé; enfin il a prédit clairement la déſolation de Jéruſalem & la ruine du temple: événement funeſte qui devoit, dit-il, précéder immédiatement la fin du monde & le jugement univerſel.

On ſçait que pluſieurs de ces prophéties étoient accomplies avant la publication des Evangiles, telle que la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt, le crucifiement de St. Pierre. Mais les Commentateurs ne veulent pas convenir que celle qui regarde la deſtruction de Jéruſalem eût encore ſon accompliſſe-

ment; à la vérité la plupart de toutes ces preuves leur manquent pour les ſoutenir dans leur opinion, au lieu qu'ils ont contre eux une vraiſemblance ſi forte, qu'elle paſſera toujours pour une certitude chez les hommes qui ne ſoumettent pas leur raiſon à une foi aveugle; c'eſt la maniere claire & preſque hiſtorique dont ce terrible événement eſt annoncé dans l'Evangile, ſans compter ni que St. Paul ni que les autres Apôtres qui ont écrit avant la ruine de Jéruſalem n'ont jamais fait mention d'aucune hiſtoire Evangélique qui eût paru de leur tems. Pour ce qui eſt de la fin du monde que les premiers Chrétiens ont cru devoir ſuivre immédiatement la ruine de la Cité Sainte, c'eſt un fait inconteſtable dont il eſt aiſé de ſe convaincre par la lecture des Epitres des Apôtres eux-mêmes.

C'eſt moins par la force du raiſonnement, que par l'éclat de ſes miracles & par la ſublimité de ſa doctrine, que le Meſſie devoit attirer les hommes. Les Evangéliſtes qui font faire à Jéſus-Chriſt des prodiges ſans nombre, qui mettent dans ſa bouche une infinité de paraboles & de diſcours moraux, ne le font

ſont preſque jamais raiſonner ; encore quelques Critiques prétendent-ils que les hiſtoriens ſacrés n'ont point été ſur cela auſſi réſervés qu'ils auroient dû l'être ; Jéſus-Chriſt, diſent les profanes, devoit s'en tenir aux miracles & aux paraboles, ſes actions & ſa morale perſuadoient aſſez ; un Dieu comme lui pouvoit négliger les raiſonnemens humains ; avec une telle conduite on l'auroit peut-être cru ſupérieur à la raiſon même, il devoit du moins éviter avec ſoin de jamais raiſonner faux ; pourquoi nous donne-t-il priſe ſur lui ? Ses miracles nous le faiſoient perdre de vue, ſes raiſonnemens le remettent à notre portée ; dans le peu même qu'il en fait on ne trouve preſque aucune juſteſſe. Eſt-il donc plus aiſé de rendre la vue aux aveugles & de reſſuſciter les morts que de raiſonner juſte ? Contentons-nous de rapporter pluſieurs raiſonnemens de Jéſus-Chriſt qui paroiſſent manquer de ſolidité.

Le premier qui ſe préſente eſt la malédiction que le Meſſie donne aux Phariſiens & aux Docteurs de la Loi en ces termes : (23) „ malheur à vous, Scribes

(23) Væ vobis Scribæ, & Phariſæi hypocritæ qui edificatis ſepulchra prophetarum, & ornatis monumenta juſtorum, & dicitis : ſi fuiſſemus in

„ & Phariſiens hypocrites, parce que
„ vous rebâtiſſez les tombeaux des Pro-
„ phêtes & embelliſſez les monumens
„ des gens de bien; & que vous dites:
„ ſi nous avions été du tems de nos Pe-
„ res nous ne nous ſerions pas joints à
„ eux pour répandre le ſang des Pro-
„ phêtes. Ainſi vous vous rendez té-
„ moignage à vous-mêmes, que vous êtes
„ la poſtérité de ceux qui ont tué les
„ Prophêtes." Les Phariſiens croyoient ſans doute déſavouer la violence de leurs peres, réparer leur faute en quelque ſorte & rétablir en honneur la mémoire des Prophêtes en leur élevant des tombeaux. On penſeroit encore aujourd'hui de la même maniere, cependant Jéſus-Chriſt aſſure qu'on auroit tort. Il faut avouer que les Docteurs & les Phariſiens ne trouvoient pas dans le Meſſie beaucoup de diſpoſition à approuver leur conduite dans ce qu'elle paroiſſoit même avoir de plus régulier.

Les ennemis de Jéſus-Chriſt ne ſe croiront apparemment pas convaincus

diebus patrum noſtrorum, non eſſemus ſocii eorum in ſanguine prophetarum, itaque teſtimonio eſtis vobis metipſis, quia filii eſtis eorum qui prophetas occiderunt. Matt. XXIII. 29. & ſeqq.

par ce raiſonnement ; mais en voici quelques autres auxquels ils ne ſçauront que répondre : voyons s'ils paroîtront plus ſolides. Le Meſſie (24) ayant demandé aux Phariſiens ſi le Chriſt devoit être fils de David, & ceux-ci lui ayant répondu qu'oui, il ajouta : „ David „ cependant parle ainſi dans ſes Pſeaumes. „ Le Seigneur a dit à mon Seigneur, „ aſſéiez-vous à ma droite juſqu'à ce „ que j'aie rendu vos ennemis le mar„ che-pied de vos pieds. Si donc Da„ vid l'appelle *Seigneur*, comment doit„ il être ſon fils comme vous le pré„ tendez ? A cela, diſent les Evangé„ liſtes, les Phariſiens reſterent ſans ré„ plique & confus, au point que de„ puis ce jour-là qui que ce ſoit n'oſa „ lui propoſer aucune queſtion." Les enfans des Juifs & des Chrétiens en ſça-

(24) Interrogavit eos Jeſus, dicens : quid vobis videtur de Chriſto ? Cujus filius eſt ? Dicunt ei David. Ait illis : quomodo ergo David in ſpiritu vocat eum dominum, dicens : dixit dominus domino meo, ſede à dextris meis, donec ponam inimicos tuos ſcabellum pedum tuorum ? Si ergo David vocat eum dominum, quomodo filius ejus eſt ? & nemo poterat ei reſpondere verbum : neque auſus fuit quiſquam ex illa die eum amplius interrogare. Matth. Cap. XXII, verſet. 41. & ſeqq.

vent plus aujourd'hui que ces Docteurs de l'Evangile ; un pareil argument ne les auroit point embarraſſés. „ Comment, auroient-ils dit à Jéſus-Chriſt! „ ignorez-vous que le Pſeaume dont „ vous parlez a été fait à l'occaſion de „ Salomon, lorſque David l'inſtalla de „ ſon vivant dans le Trône de Judée „ au préjudice d'Adonias & de ſes autres freres? L'Auteur de ce Pſeaume „ qui étoit ſujet de David & de Salomon pouvoit-il s'expliquer autrement „ en parlant de ſes Rois? D'ailleurs Salomon & David ſont également traités de Seigneurs dans les paroles que „ vous citez : la puiſſance même y eſt „ principalement attribuée à David, „ puiſque c'eſt lui qui doit ſoumettre „ les ennemis de ſon fils. Que prétendez-vous donc conclure de là en faveur du Chriſt?" A cette réponſe le Meſſie auroit pu être réduit lui-même au ſilence.

Lorſqu'on trouve dans l'Ecriture que Dieu y eſt nommé le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, la premiere & l'unique penſée qui vienne dans l'eſprit c'eſt que ces paroles ſignifient que Dieu eſt le Dieu qu'ont ſervi & adoré autre-

fois ces Patriarches ; Jéſus-Chriſt a pourtant fait entendre dans une occaſion que ce n'eſt pas le vrai ſens de ces paroles, & il confondit les Saducéens, dit-on, par la force de ſon raiſonnement. Ceux-ci voulant tenter le Meſſie lui dirent (25) un jour: „ Maî„ tre! il eſt mort parmi nous ſept fre„ res qui avoient épouſé la même fem„ me l'un après l'autre ainſi que Moyſe „ l'a ordonné. Or nous voudrions ſça„ voir lequel de ces ſept freres cette „ femme aura pour mari au jour de la „ réſurrection, car tous l'ont eue:" Le Meſſie leur répondit d'abord que les hommes après la réſurrection ne ſe marieroient point & qu'ils ſeroient comme les anges de Dieu ; il devoit s'en tenir là. Mais il ajouta: vous êtes dans l'erreur de ne pas croire que les morts doivent reſſuſciter, car enfin l'Ecriture nous le dit clairement : ne voyez-vous pas que Dieu y eſt appellé le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob? Or Dieu, comme vous le ſçavez, n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans, ainſi vous avez tort de ne pas croire la

(25) Vid. Matth. XXII. verſet 23. & ſeqq. Conſér. Marc. Cap. XII. verſet 18. & ſeqq.

réſurrection. Il ne faut pas être un logicien bien ſubtil pour ſentir le faux de cet argument ; cependant les Saducéens n'eurent rien à y répliquer. Un Docteur de la Loi qui étoit préſent, ne put même s'empêcher d'applaudir au Meſſie en ces termes : vous avez parlé fort juſte ; & tout le peuple, dit l'Evangile, admira la profondeur de ſa doctrine.

Il n'eſt pas étonnant que les Chrétiens ayent été autrefois ſcandaliſés de la femme adultere juſqu'à déſavouer cette hiſtoire & la vouloir effacer de l'Evangile de St. Jean. On n'eſt point choqué de la douceur & de la bonté que le Meſſie témoigne à l'égard d'une criminelle qui ſelon les loix Judaïques méritoit la mort ; au contraire ſa bonté touche & édifie. Rien ne convient mieux à Dieu que la miſéricorde, mais il y a maniere de l'exercer, & ce n'eſt point aux dépens du maintien des loix que Dieu doit pardonner aux pécheurs ; les droits des hommes n'ont rien de commun avec les droits de Dieu : Pour maintenir l'ordre dans les ſociétés civiles, les hommes doivent punir les crimes ; Dieu peut faire miſéricorde aux

pécheurs quand il lui plaît; or il paroît que le Meſſie a confondu les choſes dans cette occaſion: Les Phariſiens lui ayant amené une femme qui venoit d'être ſurpriſe en adultere, & qui par conſéquent méritoit d'être lapidée, il leur dit: (26) *que celui d'entre vous qui eſt ſans péché lui jette la premiere pierre.* A ces paroles ils s'en allerent tous les uns après les autres, & la femme étant reſtée ſeule, il la renvoya en lui recommandant de ne plus pécher à l'avenir. N'eſt-ce pas-là introduire le déſordre dans les ſociétés que de mettre les juges hors d'état de pouvoir condamner les criminels, par la raiſon qu'ils ſont pécheurs auſſi bien qu'eux? comme ſi les péchés qui rendent les hommes coupables aux yeux de Dieu étoient de la même eſpece que ceux qui les rendent criminels envers la ſociété.

Nos critiques pouſſent peut-être un peu trop loin la juſteſſe & la préciſion qu'ils demandent dans les paroles du Meſſie: ils trouvent par exemple que cette comparaiſon prophétique ſi ſouvént répétée dans l'Evangile n'eſt pas

(26) Jean VIII. 7. & ſeqq.

exacte : ainſi que Jonas eſt reſté trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine, tout de même le fils de l'homme reſtera trois jours & trois nuits dans le ſein de la terre. Jéſus-Chriſt, diſent-ils, eſt mort le Vendredi à midi & il eſt reſſuſcité le Dimanche à la pointe du jour. Par quelle ſuppoſition, par quel effort d'imagination peut-on trouver trois jours & trois nuits dans un eſpace de 37. ou de 40. heures ? Ils ſont ſurpris de ce que le Meſſie ſortant quelquefois de ſa ſimplicité ordinaire, a recours à des ſubtilités pour ne pas répondre directement aux queſtions qu'on lui fait, comme, par exemple, lorſque les Phariſiens lui ayant demandé ſur quoi étoit fondé le pouvoir qu'il s'attribuoit d'enſeigner le peuple, il éluda cette queſtion par une autre queſtion embarraſſante qu'il leur fit ſur le baptême de St. Jean, à laquelle ſes ennemis ne ſçurent que répondre. De pareilles ſubtilités paroiſſent convenir plutôt à un Sophiſte qu'à la gravité d'un Homme-Dieu. Sans nous arrêter à d'autres chicanes que les incrédules peuvent faire ſur la maniere dont les Evangéliſtes font raiſonner le Meſſie, finiſſons

par celui de tous les raiſonnemens qui leur paroît le moins juſte ou du moins le plus contradictoire.

On ne peut pas douter que St. Jean n'ait eu le deſſein d'établir la Divinité de Jéſus-Chriſt dans ſon Evangile, il ne perd aucune occaſion dans la ſuite d'appuyer ce dogme, il la fait même ſouvent naître; on ſent que c'eſt ſa principale vue, ou, pour mieux dire, on voit que c'eſt ſon véritable objet: qui croiroit cependant que cet Evangéliſte fournit un des plus forts argumens qu'on puiſſe faire contre le dogme favori qu'il veut établir? St. Jean renverſe d'une ſeule parole tout l'édifice qu'il a conſtruit & c'eſt dans la bouche du Meſſie même qu'il met cette parole ſi préjudiciable à ſa Divinité; voici les propres termes de l'Evangile.

„ Les Juifs environnant Jéſus-Chriſt „ lui dirent (27) juſqu'à quand tien- „ drez-vous nos eſprits en ſuſpens? Si „ vous êtes le Chriſt dites-nous-le ou- „ vertement. Il leur dit: je vous l'ai „ dit, mais vous ne me croyez pas; „ cependant les œuvres que je fais au „ nom de mon Pere rendent témoigna-

(27) Jean X. 24. & ſeqq.

„ ge de moi. Mon Pere & moi ſom-
„ mes une même choſe; alors les Juifs
„ prirent des pierres pour le lapider;
„ mais Jéſus-Chriſt leur dit : j'ai fait
„ pluſieurs bonnes œuvres en votre
„ préſence par la vertu de mon Pere,
„ pour laquelle de ces bonnes œuvres
„ me lapidez-vous ? Les Juifs lui ré-
„ pondirent : ce n'eſt pas pour une bon-
„ ne œuvre que nous vous lapidons,
„ mais pour un blaſphême, & parce
„ qu'étant homme vous vous faites Dieu.
„ Jéſus leur repartit : n'eſt-il pas écrit
„ dans votre loi, j'ai dit que vous êtes
„ des Dieux ? Or ſi ceux à qui cet-
„ te parole s'adreſſe ſont appellés des
„ Dieux par l'Ecriture même qui ne
„ peut errer, comment pouvez-vous
„ dire que celui que le Pere a ſancti-
„ fié & qu'il a envoyé dans le monde,
„ blaſphême, parce qu'il dit : je ſuis le
„ fils de Dieu ?

Pour ſentir la conſéquence déſavanta-geuſe à la Divinité de Jéſus-Chriſt, qu'on peut tirer de ces paroles de l'Evangile, il n'a fallu que les rapporter, elles ſont ſi claires, ſi formelles & par conſéquent ſi embarraſſantes pour les Commentateurs qu'ils ſont obligés d'ex-

pliquer en cet endroit l'Evangile par lui-même, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont obligés de recourir à d'autres endroits de l'Evangile où St. Jean dit poſitivement le contraire de ce qu'il paroît dire ici. Mais la difficulté ſubſiſte toujours en ſon entier; les efforts des Commentateurs ne la levent point. Tout ce qu'on peut conclure de plus favorable pour la Divinité de Jéſus-Chriſt, c'eſt que St. Jean ayant établi ailleurs ce dogme il dément ici ſon ſyſtême par un raiſonnement faux, qu'il fait faire au Meſſie.

On convient que Jéſus-Chriſt a dit ſouvent qu'il étoit égal à Dieu, qu'il étoit une même choſe avec ſon Pere, qu'il étoit Dieu: il le dit ſi clairement que les Juifs ne s'y ſont point trompés, ils ont pris ſes paroles à la lettre; ils l'ont voulu lapider à cauſe du blaſphême qu'elles leur paroiſſoient renfermer; & c'eſt ſur cela que Jéſus-Chriſt entreprend de ſe juſtifier par l'explication qu'il donne lui-même à ſes paroles dont les Juifs étoient ſcandaliſés: vous me traitez, leur dit-il, de Blaſphémateur parce que j'ai dit que j'étois Dieu? Hé quoi! ſi les magiſtrats & les juges du

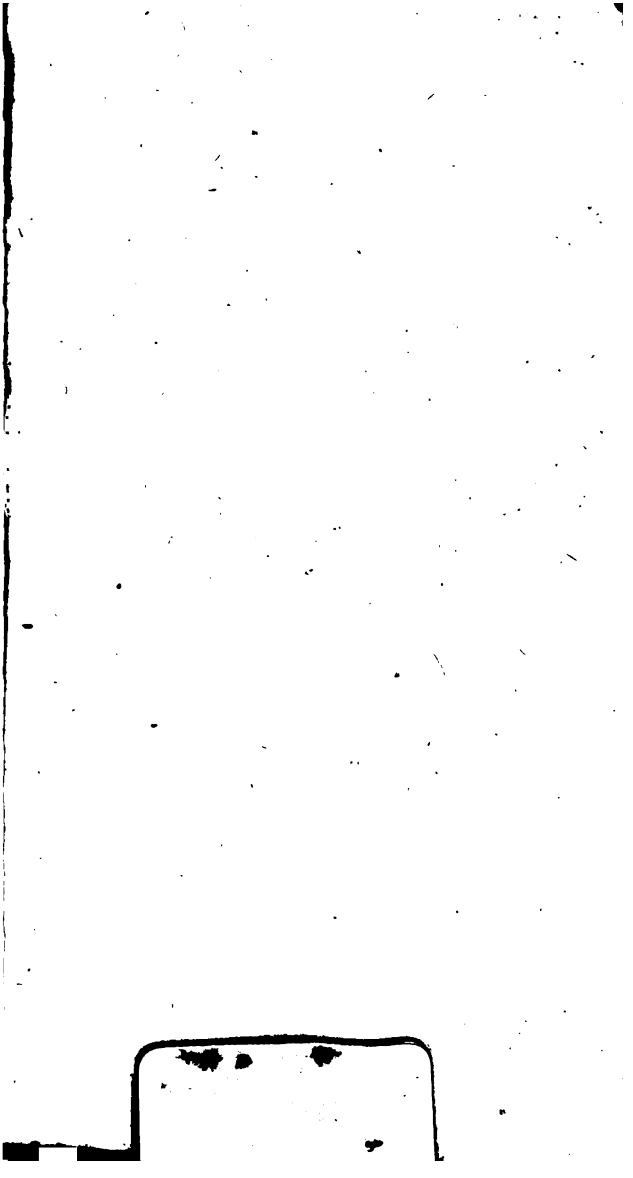
peuple ſont appellés Dieux dans l'Ecriture, ne puis-je prendre cette qualité, moi que le Pere a ſanctifié & qu'il a envoyé au monde? Il n'y a perſonne qui ne ſente que ce raiſonnement peche en ce que Jéſus-Chriſt ſe met dans le même rang que les juges & les magiſtrats, quoique dans un dégré ſupérieur à eux. Or les juges & les magiſtrats ſont appellés improprement des Dieux dans l'Ecriture, par conſéquent Jéſus-Chriſt fait entendre que c'eſt improprement auſſi qu'il prend la qualité de Dieu. Car enfin quoiqu'il ſe croie mieux fondé à prendre cette qualité que ceux à qui l'Ecriture l'attribue, cette différence n'eſt que du plus au moins, & laiſſe toujours Jéſus-Chriſt dans le même genre que ceux à qui il ſe compare. Voilà du moins la ſeule maniere dont une logique un peu exacte permet qu'on explique ces paroles.

Il faut convenir après tout que ce n'étoit pas l'intention de l'Evangéliſte qu'on les entendît en ce ſens; il s'eſt trop clairement déclaré ailleurs pour qu'on puiſſe l'en ſoupçonner. Saint Jean a cru mettre dans la bouche du Meſſie un argument ſubtil qui confon-

droit ſes ennemis, & il lui fait faire un raiſonnement injurieux à ſa Divinité dans l'endroit de l'Evangile où il étoit plus à propos d'établir ce dogme d'une maniere inconteſtable ; c'eſt-à-dire au moment où les Juifs preſſent Jéſus-Chriſt de ne les pas tenir en ſuſpens & de leur déclarer nettement qui il eſt.

Il leur dit à la vérité qu'il eſt Dieu, mais en même tems il donne une explication qui en renverſe l'idée, & qui tend ſimplement à le faire regarder comme un homme que Dieu a voulu diſtinguer du reſte des hommes.

Si les hiſtoriens de Jéſus-Chriſt avoient été meilleurs logiciens, les raiſonnemens qu'ils lui ont fait faire paroîtroient plus ſuivis & plus concluans ; mais les premiers Chrétiens qui compoſerent les Evangiles n'étoient pas de ſubtils raiſonneurs : ces hommes ſimples, poſſédés de l'amour du merveilleux, n'ont ſongé qu'à en remplir leurs hiſtoires, ils ont fait agir leur maître conformément au goût qui les dominoit, & du reſte ils l'ont fait raiſonner comme s'ils raiſonnoient eux-mêmes. Les diſciples du Meſſie étoient pauvres, ils ont mis la pauvreté en honneur dans l'Evangile ;

ils étoient persécutés, ils ont promis le royaume des cieux à ceux qui souffroient la persécution ; ils avoient une foi vive pour des dogmes & pour des faits incroyables, ils ont recommandé sur toutes choses la simplicité de l'esprit. Cette simplicité est nécessaire aux fideles non seulement pour croire les miracles de Jésus-Christ & pour embrasser ses dogmes, mais elle leur est encore nécessaire pour pouvoir entrer dans ses raisonnemens. On ne sera jamais du nombre de ses disciples si on ne devient semblable aux enfans, leurs pareils seuls auront part au royaume de son Pere ; il faut être comme eux simples & dociles, faire de la raison le même usage qu'ils en font. Ce que nous venons de rapporter du raisonnement du Messie, fait voir qu'il a donné lui-même l'exemple de cette simplicité qu'il a tant recommandée.

Magis. F I N.
L 10.84